

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)!
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								<input checked="" type="checkbox"/>			

LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE



VOL. I

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, MONTRÉAL, CANADA
AVRIL, 1887

No 4

LA VEUVE | LE MAITRE DE FORGES

Par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie Française

Pièce en 4 actes de GEORGES OHNET



Elle bondit : elle eut un cri d'indignation. (Page 107)

LA VEUVE

Par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie Française.

I

En l'année 1868, l'enseigne Robert de La Pave, jeune officier de grand avenir, passait lieutenant de vaisseau. Presque en même temps Maurice du Pas-Devant de Frémeuse, son camarade et son ami d'enfance, était promu capitaine d'artillerie. La divergence de leurs carrières avait souvent séparé ces deux jeunes gens, mais sans relâcher les liens de leur intimité; tous deux pleins d'honneur, ils ne se ressemblaient du reste en rien, et ne s'en assemblaient que mieux, malgré le proverbe. Robert de La Pave, après avoir été un enfant violent, turbulent et généreux, était devenu un homme énergique, passionné, enthousiaste. Il était de sa personne brun, carré, vigoureux, brusque, avec des yeux noirs flamboyants. Il semblait que ce robuste marin eût facilement cassé en deux sur son genou son camarade de Frémeuse, qui avait une taille de demoiselle. La tâche, toutefois, eût été plus malaisée qu'elle ne le paraissait. Sous son apparence un peu frêle, le jeune capitaine d'artillerie cachait des nerfs fortement trempés et un cœur qui ne l'était pas moins. Il était entré dans l'artillerie par goût en sortant de l'École polytechnique. Élégant et doux d'aspect, l'œil bleu, la moustache fine et fauve, il ne s'animait qu'au milieu du fracas de ses canons, et son charmant visage prenait alors des airs terribles d'archange combattant. Du reste, il n'était pas d'un tempérament démonstratif; dès l'enfance, sa sensibilité, quoique très vive, avait été timide et réservée. Il se rappelait encore avoir éprouvé autant d'embarras que d'émotion le jour où le fougueux Robert, alors âgé de dix ans, l'avait entraîné mystérieusement au pied d'une vieille croix de pierre dans un carrefour de villa, et lui avait fait jurer sur cette croix un pacte d'éternelle amitié.

Il l'avait juré cependant, ce pacte, et tous deux l'avaient tenu fidèlement. Leurs deux familles demeurant à Paris l'hiver et étant voisines de campagne pendant l'été, ils se trouvaient naturellement rapprochés des que les hasards de leur profession leur donnaient quelques jours de liberté. Ils profitaient de ces occasions pour remplir les vides que la correspondance la plus active laisse toujours dans les épanchements de l'amitié. Ils se remettaient au courant l'un de l'autre, et leurs deux braves cœurs, retrempés à ce contact, retournaient ensuite plus solides au combat de la vie.

En juin 1869, M. de La Pave revenait un peu fatigué d'une campagne dans l'extrême Orient. Il n'eut que le temps de serrer la main à Maurice, dont la batterie était envoyée en Afrique. Il lui promit d'aller l'y rejoindre et d'y passer quelque temps avec lui, dès qu'il aurait fait une cure à Vichy. Trois semaines plus tard, Maurice de Frémeuse, qui commençait à s'inquiéter du silence de Robert, en reçut la lettre suivante :

« As-tu quelquefois rencontré dans le monde mademoiselle Marianne d'Épinoy, fille de feu le général d'Épinoy ? Réponds-moi par dépêche. Très urgent. »

Après avoir vainement cherché le sens de cette brève épître, M. de Frémeuse y renonça et rédigea en ces termes le télégramme qu'on lui demandait :

« Jamais de la vie ! »

Puis il attendit avec impatience une lettre explicative qui arriva quelques jours après. Nous la transcrivons ici, en y joignant les commentaires qu'elle suggérait de temps à autre à Maurice :

« Je savais bien que je n'avais jamais aimé !... (Ah ! voilà du nouveau, par exemple !...) Depuis quarante-huit heures seulement, je puis dire que je connais vraiment l'amour... (Pas possible !...) C'est la foudre !... (ta ! ta ! ta !...) J'ai cru quelquefois être amoureux... (En effet !...) Ah ! mon ami, quelle illusion ! Comme ces prétendues passions vous semblent mesquines, fausses, misérables, quand tout à coup l'amour vrai vous apparaît ! comme on sent que c'est lui... enfin !... le maître... le Dieu ! *Deus ! ecce Deus !*... (Il est fou, ma parole !...) Je suis véritablement persuadé que nous sommes prédestinés à aimer une seule femme entre toutes... Nous la cherchons quelquefois longtemps... nous croyons souvent l'avoir trouvée... (Oh ! oui, très souvent !) Mais lorsque nous la trouvons enfin, quel éblouissement soudain ! quelle secousse ! Comme nous nous disons : « C'est elle !... » Par quels liens mystérieux, tout-puissants, irrésistibles, elle nous attire, nous enveloppe, et nous entraîne subitement !... (Allons ! il est parti !)

« Tu comprends maintenant, cher ami, ma petite lettre affolée de l'autre jour... (Mais pas du tout !) Quand je me suis senti envahi par cette passion foudroyante, quand j'ai senti que j'allais y engager mon cœur, ma tête, ma vie, mon âme, tout... j'ai été pris d'un scrupule... d'une terreur... je me suis dit—tu connais mes chimères !—que tu avais pu rencontrer cette jeune fille cet hiver à Paris ; que, si tu l'avais rencontrée, tu devais nécessairement l'adorer !... Sur un point si capital, j'ai voulu m'éclairer tout de suite... car plutôt que de compromettre dans une rivalité d'amour notre amitié sainte, je me serais sauvé au bout du monde... (Pauvre garçon !...) Mais, Dieu merci, tu n'as pas vu Marianne... par conséquent tu ne l'aimes pas—par conséquent je l'épouse ! Du moins c'est mon intention, mon rêve et mon espoir !

« Tu sais, mon ami, combien j'aime les femmes... (Oui, certainement je le sais !) Dès mon arrivée, Vichy m'a semblé à ce point de vue un séjour enchanteur. Le nombre des jolies femmes qui se promènent dans le parc aux heures de la musique est incalculable. J'en fus tout de suite charmé et troublé comme un homme qui aime naturellement le beau et qui, en outre, revient de l'Indo-Chine. Je disais à Charles de Villedieu, que j'ai retrouvé là qui me pilotait : « Le diable m'emporte ! J'ai envie de m'en retourner : il y a trop de jolies femmes ici. Ça m'agite, ça entrave ma cure... » J'en étais là, quand l'autre mardi, à la musique de l'après-midi—il faisait un temps superbe—jamais la réunion n'avait été plus nombreuse ni plus brillante—deux dames que je n'avais pas encore vues, une jeune et une vieille, traversent modestement la foule et viennent s'asseoir à deux pas de nous... Immédiatement, cher ami, mes jolies femmes de la veille, objets de mon enthousiasme exalté, cessent d'exister, je n'aperçois plus autour de moi que des poupées informes et d'obscurs laiderons... Il n'y a plus qu'une jolie femme dans le parc... à Vichy... au monde : c'est elle !

«—Ah ! mon Dieu ! dis-je à Villedieu : qu'est-ce que c'est que ça ?

«—Ça me répond, Villedieu, c'est une déesse.

«—Je le vois bien... mais son nom, son nom de mortelle ?

—C'est mademoiselle d'Épinoy, de son prénom Marianne, fille du fou général d'Épinoy ; près d'elle sa tante, madame de Combaleu, la mère de Combaleu... du cercle.

—Je demande à Villedieu s'il connaît personnellement ces dames—il les connaît personnellement. Je le prie de me présenter, il me présente. Le soir, je les retrouve au Casino. Je cause, ou plutôt je balbutie avec mademoiselle d'Épinoy. Je sens dès cet instant que ma destinée est fixée... C'est dans la nuit suivante, mon ami, que j'ai été pris de ces terreurs chimériques dont je t'ai parlé, et que ton excellent télégramme a si heureusement dissipées.

—Maintenant, cher ami, te ferai-je le portrait de mademoiselle d'Épinoy ? Je n'aurai pas cette imprudence. La grâce et le charme ne se décrivent pas. Elle est belle sans doute, mais ce c'est qu'un détail qui lui est commun avec d'autres femmes. Ce qui n'est qu'à elle, c'est son air, sa tournure, sa démarche, ce je ne sais quoi qui ne peut se peindre et qui faisait dire à Villedieu, le plus prosaïque des hommes : "C'est une déesse !" Pourquoi une déesse ?... On ne sait pas... *Incessu patuit* !... Voilà tout !

—Je te vois sourire, mon capitaine, et je comprends ton sourire. Par quelle infatuation, te dis-tu, ce brave Robert, dont le physique est au-dessous de la critique, peut-il se flatter de plaire à cette divine personne ? Mon ami, j'en suis étonné moi-même. mais il me semble que je ne lui déplais pas. D'abord tu sais que je veux fortement ce que je veux, et puis, j'ai l'œil et la mine d'un corsaire, et les femmes ne détestent pas ce genre-là. De plus, car il faut tout dire, par suite de tous mes malheurs de famille, je possède aujourd'hui trois cent mille livres de rente, et c'est une circonstance qui met une certaine auréole autour du front le plus ordinaire. Mademoiselle d'Épinoy, il est vrai, n'est point pauvre, elle aura quatre ou cinq cent mille francs de dot, c'est-à-dire de vingt à vingt-cinq mille francs de rente, mais je n'en reste pas moins pour elle un parti très avantageux. La tante paraît me voir d'un œil clément. La famille est parfaite. Bref, cher ami, malgré les abîmes insondables qui séparent un forban comme moi de cette créature enchantée, j'ai vraiment lieu d'espérer que je te donnerai bientôt une sœur dont tu me remercieras. Sur quoi, je t'embrasse... non, je t'étouffe !

—ROBERT.

—P. S.—Tu sais, du reste, que le mariage a toujours été mon idéal."

—Son idéal ! murmura M. de Frémeuse en repliant la lettre, parbleu, oui ! Sans doute... c'est leur manie... Les marins ne visent qu'à deux choses qui leur conviennent aussi bien l'une que l'autre : monter à cheval et se marier... Enfin !

Il épargna d'ailleurs à M. de La Pave ses réflexions moroses. Il se contenta de railler un peu son incandescence, l'engageant affectueusement à ne point précipiter les événements et à se donner le temps d'étudier le caractère et l'esprit d'une personne qui paraissait devoir prendre un tel empire sur son cœur et sur sa vie.

Robert de La Pave, quelle que fût l'ardeur naturelle de ses sentiments, n'était dénué ni de raison ni de finesse. il n'avait pas attendu les sages recommandations de son ami pour recueillir auprès des gens bien informés les renseignements les plus authentiques sur le compte de mademoiselle d'Épinoy : lui-même s'appliquait à con-

trôler ces renseignements par ses observations personnelles. Le résultat de cette double enquête fut, suivant l'usage, complètement nul, nos mœurs exigeant qu'un mari ne connaisse absolument rien du caractère de sa femme avant le mariage, afin qu'il en ait le lendemain toute la surprise.—La suite de ce récit montrera, du reste, que, sous son impénétrable incognito de jeune fille bien élevée, la fiancée de M. de La Pave ne cachait rien de particulièrement monstrueux. c'était simplement une femme, comme sa grand'mère Eve, une femme richement ornée de tous les instincts de son sexe, avec tout l'esprit qu'il faut pour s'en servir.

Dès que mademoiselle d'Épinoy s'aperçut (ce ne fut pas long) que Robert de La Pave était amoureux d'elle, elle se sentit de l'inclination pour lui. Elle savait, à la vérité, qu'il avait trois cent mille francs de rente, mais elle crut sincèrement qu'il lui eût plu sans cela, et c'est possible ; car, ainsi que l'avait remarqué Robert lui-même, sa laideur mâle, impérieuse et flamboyante s'imposait aux femmes. Il valsait d'ailleurs à merveille.

Le mariage eut lieu à Sainte-Clotilde trois mois après la rencontre des deux jeunes gens à Vichy. Mais, comme il n'y a pas de joie pure en ce monde, le cœur de Robert fut attristé au milieu de ses plus douces extases par l'absence de son ami Maurice, qui ne put venir en France à cette époque, étant alors détaché en expédition.

Parmi les conséquences de cette union, il s'en produisit une assez rare. L'amour de M. de La Pave pour sa femme, au lieu de suivre la progression ordinaire en pareil cas, c'est-à-dire la progression descendante, parut encore s'exalter par la possession. Cela faisait sans doute grand honneur à madame de La Pave. Malheureusement une passion si violente et si absorbante ne va guère chez un homme sans quelque défaillance morale. Arrivé au terme de son congé et appelé à reprendre la mer, Robert ne put trouver le courage d'abandonner pour plusieurs mois cette femme idolâtrée : il préféra renoncer à sa carrière et déposer ses épaulettes. Il donna sa démission. Bien que cette détermination fût certainement légitime et qu'elle n'eût rien de contraire à l'honneur, elle déplut cependant souverainement au capitaine de Frémeuse : il y vit, sinon un abandon du devoir, du moins une faiblesse qui diminuait un peu, à ses yeux, le caractère de son ami. Ses sentiments pour lui n'en furent pas altérés, mais il ne put s'empêcher de concevoir une sorte d'antipathie et de rancune contre madame de La Pave, qu'il accusait d'avoir mis une quenouille aux mains d'Hercule. Sa correspondance avec Robert n'en fut ni moins assidue ni moins affectueuse, mais peut-être y laissa-t-il trop paraître, sous des formes doucement ironiques, l'hostilité sourde qu'il ne cessa de nourrir depuis cette époque contre la femme de son ami.

Il reçut à Constantine, au printemps de l'année suivante, la visite de sa mère, la comtesse de Frémeuse, vieille femme alerte, entendue et spirituelle, qui passait sa vie à restaurer la fortune de son fils, gravement compromise par les spéculations hippiques de feu M. de Frémeuse. Dans ce dessein, elle s'était retirée à demeure, depuis la mort de son mari, dans une terre qu'ils avaient en Normandie et qui touchait, comme nous l'avons dit, à la terre et au château de La Pave. L'arrivée et l'installation du jeune ménage au château de La Pave, depuis longtemps abandonné et vide, avait été dans l'existence solitaire de madame de Frémeuse un événement considérable. Elle ne manqua pas d'en conter tous les détails

à son fils, qui ne fut pas fâché d'avoir sur le compte de la belle Marianne des témoignages un peu plus désintéressés que ceux de son mari. A en croire madame de Frémeuse, Marianne de La Pave était effectivement une femme d'une grande séduction.

— C'est une vraie odalisque, dit la vieille dame, et ton ami Robert fait bien le pendant, du reste, car c'est un vrai Turc pour la jalousie comme pour la force. C'est sa jalousie qui lui a fait donner sa démission, et, si tu veux m'en croire, il a fait une bêtise... Dans ma conviction, Robert aurait été mieux avisé de s'absenter pendant un an ou deux de temps en temps. Au lieu qu'il va la fatiguer perpétuellement de son amour et de son humeur jalouse, et ça finira mal, tu verras ça. Déjà cet hiver, à Paris, des amies à moi m'écrivaient qu'il prenait des airs de cannibale quand elle valsait avec un autre. Elle est parfaite, cette jeune femme, jusqu'à présent... extrêmement honnête, mais coquette de nature... Elle aime à se faire voir, à plaire, à être entourée et admirée. Elle adore Paris, qui est son théâtre naturel... Eh bien ! tu verras que Robert, qui sent ça, raccourcira tous les ans les séjours à Paris et qu'avant peu sa femme sera cloîtrée à la campagne. Déjà, cette année, il l'y a ramenée dès le milieu d'avril... et puis, je l'entends souvent hasarder des apologies dans ce sens-là, vanter l'existence du gentilhomme fermier, du grand seigneur qui vit noblement sur ses terres, en donnant de bons exemples. Ah ! bien, oui, il faut voir la figure de la belle Marianne pendant ces discours-là ! Elle n'a pas l'air de penser à donner de bons exemples, je t'assure... L'autre jour, Robert a parlé de vendre leur hôtel de la rue de Varennes... Sa femme est devenue verte... Du reste, le ménage va très bien, parfaitement bien, mais voilà le point noir !... Eh ! mon Dieu ! quant à moi, je serais enchantée de les avoir toute l'année pour voisins... Mais cette jeune femme a besoin d'air et de mouvement, il faut toujours faire la part du feu, et si Robert l'enferme dans ce trou de village, elle deviendra enragée, il n'y gagnera rien.

Ces jaserics maternelles, tout en faisant rire Maurice, ne laissèrent pas de l'inquiéter. Dans le temps d'indifférence sceptique et de relâchement moral où nous vivons, on s'étonnera qu'un homme puisse se faire une sérieuse préoccupation du bonheur ou du malheur d'un ami. L'amitié est un sentiment qui exige des âmes fortes. Mais l'âme de M. de Frémeuse était capable de ces sentiments d'un autre âge. Il se tourmenta donc beaucoup des prophéties pessimistes de sa mère sur l'avenir du jeune ménage, sans en admettre toutes les fantaisies, il ne put se dissimuler ce que ces prévisions avaient au fond de vraisemblable. Il sentit redoubler son antipathie contre la femme malencontreuse qui, après avoir brisé la carrière de Robert, menaçait de compromettre un jour ou l'autre son repos et peut-être son honneur. Mais, en même temps il se promit d'user de toute son influence sur l'esprit de Robert pour le dissuader de ses projets irréfléchis et lui épargner des fautes de conduite irréparables. Si ses lettres à ce sujet ne paraissaient pas suffisamment efficaces, il résolut de demander un congé et d'aller porter lui-même ses conseils à l'oreille et au cœur de son frère d'adoption.

Mais le destin, en dispensant son amitié de cette tâche, lui en réservait une qui devait être autrement délicate et redoutable.

II

On était alors en 1870. La guerre fatale éclata. Le capitaine de Frémeuse fut rappelé en France et attaché au corps de MacMahon. Après Sedan, il parvint à gagner la Belgique, repassa aussitôt la frontière et courut rejoindre l'armée de la Loire sous Orléans. A la suite de la bataille de Patay, une nouvelle organisation amena dans les rangs de l'armée de Chanzy quelques divisions de l'armée du Nord. Ce fut à ce moment, et quand la retraite sur le Mans commençait, que Maurice retrouva Robert de La Pave à la tête d'un bataillon de mobiles. Quand ils se revirent pour la première fois, à cette heure si douloureuse, les deux jeunes officiers s'embrassèrent avec effusion sans oser se dire une seule parole. Mais, à partir de ce moment, il n'y eut guère de jour où ils ne trouvassent l'occasion de se rencontrer.

Dès le début de la guerre, M. de La Pave avait été naturellement désigné pour commander un des bataillons de mobiles de son département. Avant de quitter sa femme pour marcher à l'honneur et au danger, il avait voulu lui donner à tout événement un témoignage suprême de son amour. N'ayant pas d'ailleurs d'héritiers proches, il lui avait légué la totalité de sa fortune. Madame de La Pave avait éprouvé jusque-là pour son mari une affection sincère, mais tranquille : la reconnaissance d'une telle libéralité, les émotions de la séparation, l'absence, l'incertitude, les périls courus y ajoutèrent dès ce jour quelque chose de plus vif et de plus passionné. Quelques lettres que Robert reçut à travers les hasards de la campagne lui apportèrent l'expression de cette tendresse redoublée. Il montrait ces lettres à M. de Frémeuse.

— Elle m'aime, lui disait-il, elle m'aime comme elle ne m'a jamais aimé, je le sens, — et je sens aussi, ajouta-t-il avec un sourire amer, que je ne la reverrai jamais !

C'étaient là d'étranges paroles dans la bouche d'un homme d'un naturel si viril et si ferme. Maurice ne les entendit pas sans surprises ni sans inquiétude.

Un soir, comme ils se promenaient tous deux aux avant-postes en fumant, Robert de La Pave, le front plus sombre encore que de coutume, s'arrêta brusquement devant Maurice et lui dit :

— As-tu remarqué que je me ménage au feu ?

— Ça, dit Frémeuse en riant, tu en es incapable, quand tu le voudrais !

— Si fait... pardon ! je me ménage, je m'en aperçois, et je crois que mes hommes s'en aperçoivent aussi. — Et après un moment : — Avoue que tu me trouves lâche !

— Allons donc ! tu es héroïque du matin au soir ; je l'entends dire à tout le monde.

— Non ; je sens que je me ménage.

Le lendemain, à la chute du jour, le commandant de Frémeuse, — il avait été récemment élevé à ce grade, — venait de poster ses batteries avec tout ce qui lui restait d'hommes à l'entrée d'un des débouchés de la forêt de Marchenoir. La journée avait été très rude. Excédé de fatigue, il s'enveloppa de son caban et s'endormit sur la neige, à côté d'une de ses pièces. Vers le milieu de la nuit, quelqu'un le tira par la manche en l'appelant par son nom ; il se dressa aussitôt et reconnut un vaillant petit lieutenant de mobiles qui appartenait au bataillon de Robert et que celui-ci aimait beaucoup.

— Mon commandant, dit le jeune homme d'une voix très émue, c'est le commandant de La Pave qui vous demande.

Maurice fut debout aussitôt :

—Blessé ? dit-il.

—Oui, mon commandant.

—Gravement ?

—Je le crains . . . venez, ce n'est pas loin : je suis bien content de vous avoir trouvé . . . il tient tant à vous voir !

M. de Frémeuse le suivit. Ils marchèrent rapidement pendant vingt minutes dans un sentier qui circulait sur la limite des bois et des champs. Chemin faisant, Maurice pressait le jeune lieutenant de questions anxieuses :

—Robert avait été blessé à la reprise du village d'Origny . . . un éclat d'obus l'avait atteint en pleine poitrine :

—Ça ne pouvait pas lui manquer, mon commandant, ajouta le jeune homme ; vous le connaissez, vous savez s'il est brave ; mais aujourd'hui, c'était de la folie ; je ne sais pas ce qu'il avait : il était tout drôle ; il riait, ce qui ne lui arrive pas souvent, et il me criait : " Eh bien ! petit Julien, je ne me ménage pas aujourd'hui, hein ? " Il est tombé comme il me disait ça . . . C'est là, mon commandant. Le major est auprès de lui.

Ils étaient arrivés devant une de ces grandes huttes que les charbonniers dressent pour une saison à la lisière des bois. On voyait à travers les fascines de la cloison une lumière dont les reflets tremblaient au dehors sur la neige. Des groupes de mobiles étaient couchés sous les arbres. Deux ou trois hommes causaient à voix basse devant la porte. M. de Frémeuse entra.

Robert de La Pave était étendu au milieu de la hutte sur un amas de couvertures et de sacs de soldats, son uniforme largement ouvert, sa chemise plaquée de taches rouges. Un mobile, à genoux près de lui, tenait une terrine de faïence grossière dans laquelle trempaient des linges ensanglantés. Un médecin militaire, qui était penché sur le blessé et qui achevait un pansement, se retourna au bruit de la porte. Ce mouvement permit à Robert d'apercevoir M. de Frémeuse. Ses grands yeux, grandis encore par la fièvre, eurent un éclair de joie :

—Ah ! dit-il d'une voix forte et brève, heureux de te voir ! bien heureux !

—Ah bien ! mon ami, murmura Frémeuse en prenant la main qu'il lui tendait péniblement, tu es un peu touché ?

—Oui, un peu, dit-il froidement . . . Pour combien de temps en ai-je encore, docteur ?

—Mais pour des années, j'espère bien, dit le médecin. Voyons encore ce pouls . . . Très bien ! tâchez de ne pas déranger la charpie. Vous avez à parler à votre ami, je vous laisse. A demain !

Robert essaya de se soulever, l'arrêta de la main, et attacha sur lui ce regard trouble et fixe, interrogation terrible des mourants.

Le visage du médecin demeura glacial.

—Allons ! soyez sage. A demain !

—Merci, monsieur ! dit le blessé en se recouchant lourdement. Il laissa sortir le major et son aide ; puis, élevant de nouveau la voix :

—Julien, dit-il au petit lieutenant, laisse-moi seul avec Frémeuse et fais éloigner un peu les hommes, là, dehors. Voyons ! ne pleure pas, enfant ! . . . Va, mon petit !

Le jeune lieutenant ne put retenir un sanglot et se retira. M. de La Pave saisit alors la main de Maurice, et la serrant avec force :

—Mon ami, lui dit-il, tu prendras tout ce que j'ai sur moi, ma montre, ma croix, ma bague, tous mes bibelots, et tu les remettras à ma femme . . . Embrasse-moi !

Deux larmes glissèrent brusquement sur ses joues creuses. Frémeuse l'embrassa violemment à deux reprises et détourna un peu la tête.

—Maurice, reprit le blessé, dont les traits s'altéraient rapidement, il faut que je te dise . . . je ne veux pas qu'elle se remarie, tu entends, je ne le veux pas . . . Si tu m'aimes, si tu veux que je meure tranquille, si tu ne veux pas que je meure avec la rage au cœur . . .

—Mon ami ! interrompit Maurice d'un ton suppliant.

—Eh bien ! promets-moi . . .

—Mais quoi, mon ami ?

—Promets-moi, poursuivit-il en accentuant ses paroles avec une énergie sauvage, promets-moi que si jamais elle se remarierait . . . si jamais elle avait cette indignité . . . avant cela, tu la tuerais !

—Robert ! dit Frémeuse en le regardant dans les yeux.

—Jure-moi que tu le feras.

—Tu sais bien que je ne peux pas te promettre cela. Il y eut un silence.

—Je lui ai donné, reprit le mourant, dont la voix devenait rauque, je lui ai donné toute ma fortune . . . Qu'a-t-elle besoin de se remarier ? . . . Vois-tu, Maurice, je ne peux pas supporter la pensée qu'elle soit jamais à un autre ! . . . Aie pitié de moi, mon ami . . . tu vois que je vais mourir, aie pitié de moi !

—Mon ami, je t'en prie ! dit Maurice en s'agenouillant doucement près de lui.

—Mais du moins, du moins, dit le malheureux homme, promets-moi de lui dire que je lui défends . . . que c'est ma volonté suprême, que je la prie, que je la supplie . . . que si elle se remarierait jamais, si elle se donnait à un autre, je me soulèverais dans ma tombe, qu'elle verrait mon spectre, qu'elle m'entendrait la maudire ! . . . Dis-le lui, tu me le promets ?

—Oui, cela je te le promets.

Il sentit une légère pression de la main de son ami, et, après une courte pause :

—Ah ! Maurice, reprit le mourant d'une voix épuisée, n'aime jamais une femme comme j'ai aimé celle-là . . . Tu vois ce qui arrive. Mais tu me promets bien de lui dire . . . ce que je t'ai dit ?

—Oui.

—Sur ton honneur ?

—Sur mon honneur.

—Merci.

Pendant le reste de la nuit, sa main garda étroitement serrée la main de Maurice. Mais le délire l'avait pris et il ne prononça plus que des paroles confuses qui trahissaient toujours cependant la même obsession.—Aux premiers rayons de l'aube il expira.

M. de Frémeuse recueillit précieusement tous les souvenirs qu'il était chargé de remettre à sa veuve. Avec l'aide du petit lieutenant, il se mit à la hâte en rapport avec le curé et le maire du bourg le plus voisin ; il pourvut convenablement à la sépulture provisoire du pauvre Robert et retourna à son devoir.

À l'étape suivante, il trouva quelques minutes pour écrire à sa mère. Il lui conta en dix lignes la mort de son ami d'enfance, en lui laissant le triste soin d'apprendre à madame de La Pave le malheur qui la frappait. Il ajoutait qu'aussitôt la campagne terminée, il s'empresse-rait d'aller porter à la jeune veuve les derniers gages de la tendresse de son mari ; il s'acquitterait en même temps auprès d'elle d'une mission de confiance que les dernières volontés de Robert lui avaient imposée. Il ne s'expliqua

pas davantage sur le caractère de cette mission, n'ayant ni le temps, ni la liberté d'esprit nécessaires pour traiter un sujet si délicat avec tous les ménagements qu'il comportait. Il ne voulut pas d'ailleurs, à cause du désordre des temps, hasarder dans une lettre de si intimes confidences.

Quinze jours après avait lieu la bataille du Mans. La propriété patrimoniale des Frémeuse, comme celle des La Pave, était située dans le Perche, à une vingtaine de lieues du Mans. Dès que la comtesse de Frémeuse fut informée que l'armée en retraite s'approchait de cette ville, elle y accourut, espérant voir son fils au passage. Elle n'arriva que pour entendre, avec toutes les angoisses de son cœur maternel, les dernières explosions de la bataille. Le lendemain seulement, elle apprit de l'administration militaire prussienne que le chef d'escadron d'artillerie de Frémeuse, blessé et prisonnier, faisait partie d'un convoi qui était déjà en route pour l'Allemagne.

III

Après un mois d'anxiété, madame de Frémeuse reçut de son fils une lettre datée de Hambourg : il était bien remis de sa blessure à la tête, mais il paraissait du reste accablé sous le double poids de sa douleur patriotique et de son deuil amical. Il s'informait affectueusement de madame de La Pave. — Sa mère lui répondit sans beaucoup de détails que madame de La Pave était exemplaire. Elle s'était enfermée à la campagne et n'y avait d'autre compagnie que celle de sa tante de Combaleu, ce qui était, suivant madame de Frémeuse, le comble de la mortification. Dans la correspondance qui suivit entre eux, Maurice fut plus d'une fois tenté de confier à sa mère l'étrange message dont Robert, à son lit de mort, l'avait chargé pour sa veuve. Mais il lui sembla toujours qu'une matière si confidentielle devait être traitée de vive voix et dans le tête-à-tête. Ce message cependant dont il s'était à peine souvenu au milieu des fièvres et du tumulte de sa vie militaire, commençait à le préoccuper très sérieusement depuis qu'il était condamné à l'inaction. Il y songeait alors nuit et jour, s'effrayant de plus en plus d'avoir à remplir une ambassade si extraordinaire auprès d'une femme qu'il n'avait pas même vue. Il essayait de se représenter la scène qui se passerait quand il s'acquitterait près d'elle de ce cruel devoir ; il cherchait les mots dont il se servirait ; il se figurait l'air confus et peut-être outragé de la jeune femme. Bref, plus il y pensait, plus la tâche lui paraissait embarrassante et profondément désagréable.

À peine rentré en France, après la paix, le commandant de Frémeuse fut incorporé dans l'armée qui combattit la Commune, et ce ne fut que dans les derniers jours de juin 1871 qu'il lui fut possible d'obtenir un congé et d'aller embrasser sa mère.

Dans la nouvelle période d'activité qu'il venait de traverser, son esprit s'était naturellement raffermi, mais sans pouvoir se délivrer entièrement du souci de sa pénible mission. Le moment était enfin venu de l'accomplir. Il avait résolu de prendre à ce sujet conseil de sa mère, dont il appréciait justement la sagacité, et, le soir même de son arrivée, après les longs épanchements du retour, il lui fit un récit détaillé des derniers instants de M. de La Pave, sans oublier la promesse solennelle que le mourant avait exigée de son amitié. Cette confiance produisit sur la vieille comtesse un effet extraordinaire : elle en parut pendant quelques minutes comme paraly-

sée, et sa parole, toujours assez abondante, en fut momentanément tarie. Elle joignait les mains avec éclat en regardant le ciel. Maurice, qui s'était attendu à quelques encouragements de sa part, demeura fort surpris et décontenancé devant une attitude qui semblait à peine explicable :

— Cola vous paraît bien délicat, ma mère, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Délicat ! s'écria la vieille dame : — C'est monstrueux !... Comment as-tu pu te charger d'une commission pareille !... C'est monstrueux !

— Comment refuser un ami mourant ?

— Mais il avait le délire, mon enfant ! On n'exécute pas les volontés d'un homme qui a le délire !... Ah ça, j'espère bien que tu n'as pas sérieusement l'intention d'aller troubler l'esprit et tourmenter la conscience de cette jeune femme par une communication si ridicule ?

— Je vous demande pardon, ma mère... Il est évident qu'une promesse faite dans de pareilles circonstances est absolument sacrée, et je ne peux pas y manquer.

— Mais voyons, mon ami... un homme qui a le délire !... On lui promet tout ce qu'il demande, comme on promet la lune à un enfant !

— Robert n'avait pas le délire, ma mère, quand il m'a imposé ce devoir. Il était exalté par sa passion, mais parfaitement maître de sa pensée et de sa volonté. Il est mort confiant dans ma parole, et certainement je la tiendrai. Seulement, je vous avoue que la commission m'embarrasse extrêmement et que j'avais compté sur vos conseils pour m'aider à m'en tirer le mieux possible.

— Ah ! cher enfant, je t'aime bien... mais si tu espères que je me chargerai moi-même de faire la commission, je te déclare que je n'aurai pas ce cœur-là.

— Je ne vous demande pas cela, ma mère ; je n'y ai jamais songé... Je crois que les paroles, les prières de mon pauvre Robert auront plus d'autorité si elles sont transmises à sa veuve par celui qui les a recueillies de ses lèvres mourantes. Seulement, ce que je vous demande, à vous qui connaissez madame de La Pave, — qui est pour moi tout à fait une étrangère, — ce que je vous demande, c'est à quel moment vous me conseillez d'aborder avec elle la question fatale, avec quelles précautions, dans quels termes... et puis aussi comment vous supposez qu'elle accueillera ce message.

— Elle le trouvera abominable, de quelque façon que tu t'y prendras !... ainsi tu peux être tranquille !... Non, vraiment, on n'a pas idée de condamner une jeune femme de vingt-trois ans, — et une jolie femme, qui plus est — à rester veuve jusqu'à la fin de ses jours !... C'est barbare ! c'est immoral ! ça dépasse l'imagination !

— Ma chère mère, dit Maurice en lui prenant affectueusement ses mains et en lui parlant dans les yeux, qui est-ce qui m'a appris quand j'étais tout petit qu'une parole d'honneur ne se discute pas, et que, quand on l'a donnée, il faut la tenir ou mourir ?

Elle l'embrassa :

— Tu es un bon fils, dit-elle avec émotion, et un brave homme... Je te demande pardon... mais jamais je n'ai été aussi contrariée de ma vie !

— Contrariée ! répéta M. de Frémeuse, tout surpris et la regardant.

Elle se troubla et rougit.

— Sans doute, ajouta-t-elle avec embarras, je me mets à la place de cette jeune femme, qui va être très ennuyée, et qui va te prendre en grippe par-dessus le marché !... Sans compter qu'elle ne t'aime déjà pas trop !

Maurice fit un geste de résignation et n'insista pas. Peut-être avait-il entrevu la vérité. La vérité était que sa confiance portait un coup terrible à sa mère en renversant brusquement, comme un château de cartes, l'édifice qu'elle se plaisait à élever dans les nuages, dans des nuages dorés, depuis le jour où elle avait appris la mort de Robert de La Pave. Dès ce jour, en effet, elle avait commencé à machiner dans son cerveau le mariage de son fils avec la très riche veuve et héritière de Robert. Ce mariage lui offrait plusieurs tentations irrésistibles : Elle désirait vivement marier Maurice, et l'on sait combien est dévorante chez les mères cette ardeur matrimoniale. Maurice avait semblé jusque-là peu disposé au mariage, mais elle comptait justement sur le charme exceptionnel de la belle Marianne pour l'y décider ; elle comptait de même sur le mérite exceptionnel de son fils pour éblouir la jeune veuve et pour compenser à ses yeux la différence des fortunes ; le voisinage de campagne était une circonstance également exceptionnelle qui favorisait merveilleusement ces perspectives de mutuelle séduction. Enfin, madame de Frémeuse, à force de vivre aux champs et d'y gérer ses intérêts, avait pris pour la terre le goût ou plutôt la passion du paysan normand. Le domaine de La Pave, qui était continuellement devant ses yeux ses immenses herbages, ses labours, ses fermes et ses bois, exerçait sur elle une profonde fascination. Elle avait déjà, à force d'industrie féminine, arrondi passablement sa petite terre de Frémeuse. Y ajouter par surcroît le domaine de La Pave, c'était pour elle ajouter le royaume d'Italie au duché de Savoie : c'était un idéal pour lequel la vieille dame eût joué sa tête.

On comprend avec quel sentiment d'amertume elle avait dû accueillir une révélation qui venait tout à coup ce rêve délicieux. Que M. de La Pave eût adressé à sa femme, en mourant, l'injonction compliante de ne point se remarier et qu'il eût précisément confié ce message à M. de Frémeuse, c'était véritablement un fait qui semblait combiné à dessein pour ruiner de fond en comble ses secrètes espérances. Toutefois, la première stupeur passée, la comtesse, avec la ténacité des naufragés, s'accrocha aux moindres branches et reprit courage. Elle se dit, peut-être qu'étant donnée la fragilité de la femme, — et aussi celle de l'homme, — il n'était pas impossible qu'un jour ou l'autre le message fatal ne devint une lettre morte.

Le lendemain de son arrivée. Maurice expédia dès le matin au château de La Pave un domestique avec un billet : il s'informait de l'heure à laquelle madame de La Pave voudrait bien le recevoir. Elle répondit sur une de ses cartes qu'elle recevrait M. de Frémeuse à toute heure qui lui conviendrait dans la journée. En conséquence, vers trois heures de l'après-midi, le jeune homme se mit en marche dans la direction du château de La Pave. — Il était fort agité par la pensée de l'entrevue qui se préparait. A l'appréhension trop vraisemblable d'une scène douloureuse et au souci grave de sa terrible ambassade, se joignait dans son esprit une curiosité inquiète de connaître et de voir en face la femme qui avait versé des philtres dans les veines de son ami. Il lui avait toujours prêté une influence néfaste sur la destinée de Robert : il ne l'aimait pas et il se doutait qu'elle ne l'aimait guère de son côté, comme sa mère du reste le lui avait fait entendre.

Tout contribuait en ce moment à surexciter son émotion et à ébranler ses nerfs. Il parcourait les sentiers

les bois, les prairies qu'il avait tant parcourus dans son enfance, et en revoyant à l'âge d'homme, surtout après des épreuves viriles et des douleurs tragiques, ce doux paysage natal, il ressentait une impression profonde, mêlée de tristesse et de charme.

A un embranchement du chemin, et près des avenues du château, on voyait une croix de pierre qui, de temps immémorial, servait de but et de terme aux processions de la paroisse le jour de la Fête-Dieu. Cette fête avait eu lieu précisément la semaine précédente, et la croix était encore cerclée d'une fraîche couronne de buis. Là, dans ce carrefour retiré, s'était passée, il y avait bien des années, une scène qui n'avait pas cessé d'être présente à la mémoire de Maurice. C'était là que Robert de La Pave, dans un élan juvénile et romanesque, l'avait entraîné un soir, d'un air de mystère ; c'était là que les deux enfants, avec toute l'ardeur et la sincérité de leurs âmes, s'étaient juré en s'embrassant une amitié éternellement fidèle. En arrivant devant la vieille croix, Maurice hésita, puis s'arrêta : il s'assit sur une des marches du piédestal, et tous ses souvenirs d'enfance, de jeunesse, d'amitié, de deuil, débordant dans son cœur trop plein, le jeune officier s'attendrit.

Le château de La Pave est une belle et originale construction qui paraît dater de la première moitié du XVII^e siècle, et qu'on ne rencontre point sans surprise dans un coin perdu du Perche. Il se compose d'un pavillon central et de deux ailes en faible saillie ; le toit est plat, à l'italienne, et bordé de vases de pierre. Il a très grand air quand on l'aperçoit du milieu de l'avenue principale, sur sa terrasse à balustres. Un vaste jardin s'étend derrière l'habitation : il est disposé à l'ancienne mode française, avec de longs berceaux de charmes, des parterres de broderies et des bordures de buis. On y voyait même encore, il y a vingt ans, et nous espérons qu'on y voit toujours, des ifs taillés, non seulement en forme de pyramides et de pions d'échecs, mais en figures de dragons et d'autres bêtes.

Au moment où M. de Frémeuse entra dans la cour du château, madame de La Pave et sa tante, madame de Combaleu, toutes deux vêtues du deuil le plus rigoureux se promenaient en causant sous une des charmilles du jardin. Si le jeune commandant d'artillerie avait pu entendre leur conversation, la prévention que lui causait sa première entrevue avec la tante de Robert n'en eût certes pas été diminuée.

Il est rare qu'une femme ait beaucoup les anciens amis de son mari et qu'elle les laisse volontiers prendre pied dans son ménage. Ce sont les précautions de jeunesse suspects, des rivaux d'affection et d'influence qu'elle est plus ou moins jalouse d'écartier. Madame de La Pave, en se mariant, n'avait pas échappé à ces préventions assez générales chez son sexe : mais chez elle ces préventions, grossies et redoublées par plusieurs circonstances, avaient atteint, à l'égard de M. de Frémeuse, un degré particulier d'aigreur et de ressentiment. Elle s'épanchait en cet instant même, sur ce sujet, dans le sein de madame de Combaleu, en portant fréquemment à ses narines nacrées son flacon de sel emmaillotté dans son mouchoir.

— C'est un moment bien pénible, ma tante, disait-elle. Je sais que je dois le recevoir, certainement, et même le bien recevoir. Car mon mari l'aimait beaucoup, et lui-même est resté l'ami fidèle de Robert jusqu'à sa mort. Je le sais, et je tâcherai de me montrer amicale avec lui, comme c'est mon devoir. Mais je ne puis dire combien

cela me coûte. Il a toujours été mon ennemi, ma tante, j'ai toujours senti cela, et je vous l'ai dit, j'ai toujours senti qu'il était entre moi et mon mari. J'ai lu ces temps-ci toutes ses lettres à Robert, et dans toutes j'ai trouvé, sous la politesse de la forme, le soupçon, la défiance, l'antipathie contre moi, la calomnie même, ma tante... car il faisait de moi le mauvais génie de mon mari... c'était moi qu'il accusait d'avoir brisé sa carrière, d'avoir affaibli chez lui le sentiment du devoir et de l'honneur. Oh ! j'ai parfaitement compris tout cela à travers ses périphrases et ses allusions... N'est-ce pas odieux ? Et il m'accuse probablement maintenant d'avoir été cause de sa mort ! N'est-ce pas dur, ma tante, d'être forcée de faire bon accueil à cet homme-là ?

—C'est très dur, ma chère, dit madame de Combaleu, et je m'associe du fond du cœur à tous tes sentiments... car je déteste, avant tout les hypocrites, mais il faut te dire, mon enfant, que ton ennui ne durera guère, c'est l'affaire de quelques jours... Ce monsieur te fera deux ou trois visites, et puis il ira retrouver ses canons, et tu ne le verras plus de ta vie, si tu le veux.

—Oui, ma bonne tante, sans doute... mais comme c'est pénible !

Leur entretien fut interrompu par l'approche d'un domestique qui venait les avertir que le commandant de Frémeuse était au salon. Madame de La Pave devint très pâle.

—Veux-tu que je t'accompagne, ma mignonne ? demanda madame de Combaleu.

—Non, ma tante, je vous prie, répondit la jeune femme.—Et elle se dirigea de son pied souple vers le château, avec un léger balancement de la taille qui faisait songer au mouvement onduleux des cygnes.

Arrivée devant la porte du salon, elle s'arrêta et soupira longuement ; puis, avec une sorte de résolution brusque, elle ouvrit la porte.

La femme qui apparut alors à M. de Frémeuse ne répondait pas à l'idée de beauté imposante qu'il s'en était faite : elle lui parut plutôt jolie et élégante que belle. Elle avait les traits purs et délicats, le teint d'un brun pâle, des cheveux très noirs sévèrement disposés en bandeaux, le coup flexible et charmant : elle paraissait à première vue plus gracieuse qu'elle n'était, parce qu'elle était faite admirablement ; tous ses membres et toutes ses formes étaient en accord dans cette proportion et cette harmonie qui donnent la grâce suprême et qui font de tout mouvement d'une femme une séduction.

A peine entrée, madame de La Pave, sans répondre au salut profond du commandant, marcha droit à lui et, murmurant une vague exclamation gutturale, elle lui tendit sa main. Il la serra avec force et s'inclina de nouveau. Elle lui montra un siège, s'assit elle-même et, posant son coude sur un guéridon, la tête appuyée contre sa main :

—Contez-moi tout, dit-elle.

M. de Frémeuse commença alors de sa voix grave et douce le récit de la journée où Robert avait été frappé mortellement. Il entia dans quelques développements sur le combat d'Origny, pour mieux relever la conduite héroïque et la fin glorieuse de son ami. Puis il passa à cette heure de la nuit où le lieutenant Julien était venu le chercher à la hâte de la part de Robert. Il décrivit à la jeune femme qui l'écoutait, l'œil fixe et avide, son entrée dans la grande hutte enveloppée de neige et la scène funèbre qui l'y attendait. Quelquefois il s'inter-

rompait pour raffermir sa voix qui se troublait ; quelquefois aussi il essayait d'abrèger son récit pour épargner à la jeune veuve des émotions inutiles ; mais elle insistait d'un mot bref et impérieux pour qu'il ne lui laissât ignorer aucun détail de cette nuit douloureuse. Il arriva enfin aux recommandations suprêmes que Robert lui avait adressées, le chargeant avant tout de remettre à celle qu'il avait tant aimée quelques souvenirs de sa dernière pensée. M. de Frémeuse, à ce moment, alla prendre sur une table un coffret d'ébène qu'il y avait déposé en entrant, et le remit dans les mains de la veuve. Madame de La Pave hésita pendant quelques secondes, puis elle ouvrit le coffret. Elle eut alors sous les yeux les tristes reliques du mort—sa montre, sa croix, quelques objets familiers, une boucle de cheveux noirs, un bout de linge taché de sang.

La jeune femme, impassible jusque-là, dit à demi-voix :

—Pauvre ami ! pauvre garçon !

En même temps elle éclata en violents sanglots, s'accouda, les deux bras sur le guéridon, et pleura convulsivement, ses larmes filtrant comme une source à travers les doigts de ses blanches mains.

M. de Frémeuse la contemplait d'un regard humide. Au milieu de son trouble sympathique, il ressentait un étrange tourment d'esprit : il n'avait pas terminé son message, et n'en avait accompli que la partie la moins difficile, et comment dire à cette veuve en pleurs ce qu'il avait encore à lui dire ? Si cette jeune femme, si adorée et si généreusement traitée, lui avait laissé voir en cet instant l'ombre de légèreté et d'indifférence à l'égard du mort, il eût trouvé une sorte de satisfaction à lui infliger comme un châtement et une expiation l'ordre suprême de son mari. Mais devant cette explosion de douleur, devant ce deuil sincère et cette piété fidèle du souvenir, comment lui parler tout à coup une injonction qui, sous sa forme la plus adoucie, lui paraîtrait encore la plus imméritée des injures ? N'était-ce pas risquer de refroidir, si non d'éteindre à jamais les sentiments mêmes que son mari avait eu tant à cœur d'éterniser ?

De ces rapides réflexions Maurice conclut à part de lui, non sans grande apparence de raison, qu'il était à la fois sage et bien-séant d'ajourner à une autre entrevue la partie la plus délicate de sa mission et de laisser respirer madame de La Pave.

Dès qu'il la vit un peu remise, il se leva et prit respectueusement congé.

—Merci, monsieur ! dit-elle brièvement, en lui serrant la main.—Revenez, n'est-ce pas ?

Et il se retira.

IV

Il regagna, le front soucieux, sa maison natale,—petit manoir flanqué de deux tourelles pointues qu'on appelait dans le pays le Prieuré. Il trouva sa mère tricotant fiévreusement sous un tilleul de son jardin.

—Eh bien ? dit-elle, sitôt qu'elle l'aperçut, quoi ?... Tu as l'air consterné.

—Et je le suis, ma mère. J'avais espéré me débarasser une fois pour toutes du fardeau qui me pèse sur l'esprit depuis si longtemps, et voilà que je le rapporte à peu près entier.

Il lui raconta alors la scène qui venait d'avoir lieu et les scrupules qui l'avaient arrêté au milieu de sa communication.—On peut croire que madame de Frémeuse approuva pleinement ces scrupules.

—Vois-tu, mon cher enfant, lui dit-elle, plus tu y penses, plus tu reconnaîtras qu'il y a là un cas de conscience pour le moins très douteux... Tiens, veux-tu que nous consultations mon curé, qui est un homme très éclairé et très droit ?

—Mais, ma bonne mère, dit Maurice, qui ne put s'empêcher de rire, je n'ai pas besoin de consulter votre curé... Si j'ai pu hésiter sur la question d'opportunité, je suis parfaitement fixé sur mon devoir, qui est clair comme le jour... et vous seriez désolée vous-même si j'y manquais... et vous en auriez du chagrin et du remords toute votre vie... quand même vous verriez l'heureux propriétaire de la belle Marianne et des quinze cents hectares qui l'entourent.

Madame de Frémeuse, en se voyant devinée, eut un sursaut d'étonnement, et regarda son fils d'un air un peu confus ; puis, prenant son parti :

—Eh bien ! oui, dit-elle, je ne m'en cache pas... c'était mon rêve !... Est-ce que je pouvais prévoir, moi, les extravagances posthumes de ce malheureux Robert ?... J'avais même mis mon brave curé dans ma confiance... et, s'il faut tout dire, il jugeait la chose extrêmement possible et convenable.

—Ah ! ma mère, dit le jeune homme en riant, vous vouliez me faire consulter le curé, et vous l'aviez dans votre poche !... ce n'est pas bien... Mais voyons, quand même les volontés de Robert n'auraient pas mis un empêchement décisif à l'accomplissement de vos rêves, comment pouviez-vous supposer, ma pauvre chère maman, que je serais jamais un parti acceptable pour madame de La Pave ? Elle a plus de trois cent mille francs de rente... et nous en avons, nous autres, vingt-cinq ou trente !

—Trente-deux, mon fils.—Et je te dis qu'en fait de mariage, un homme qui a trente mille francs de rente, un beau nom, une jolie tournure, une belle carrière, peut honorablement prétendre... Je souhaite de tout mon cœur, mon ami, ajouta-t-elle avec un peu d'humeur, que tu retrouves une occasion pareille... et une pareil femme !... Car enfin, c'est Venus !

—Moi, j'aime mieux ma mère, ô ciel ! j'aime mieux ma mère ! dit gaiement le jeune homme en baisant les cheveux blancs de la vieille dame.

—Mon Dieu ! que tu es bête ! dit-elle en lui rendant tendrement son baiser.

Pendant que madame de Frémeuse interrogeait son fils sur les impressions qu'il avait rapportées de sa première entrevue avec madame de La Pave, madame de Combaleu ne se montrait pas moins curieuse des impressions de sa nièce. Elle avait également ses raisons pour observer attentivement dès leur début les relations de Maurice avec la jeune veuve.—Madame de Combaleu était une grande femme maigre, richement couperosée, qui avait un nez d'aigle et des sourcils tellement noirs et fournis qu'ils semblaient postiches. C'était tout ce qui lui restait d'une beauté que plusieurs de ses contemporains avaient admirée d'assez près, disait-on. Mais elle était devenue fort rigide avec le temps : elle avait consacré tout son fonds de passion à son fils unique, qu'elle avait effroyablement gâté et qui, en retour, lui donnait tous les soucis qu'elle en pouvait espérer. Ce fils, Gérard de Combaleu, était alors un grand beau garçon de vingt-sept ans, nullement méchant, et très aimable compagnon, mais surtout en mauvaise compagnie. Sa mère, pour le tirer du boulevard, des coulisses et du cabaret, désirait violemment le marier : elle avait même

eu quelques vellétés autrefois de lui faire épouser Marianne d'Épinoy, sa cousine, dont elle était la tutrice. Mais la fortune de Marianne, très inférieure alors à celle de Gérard, lui avait paru un obstacle décisif à leur union. Les choses étaient aujourd'hui bien changées. Marianne, héritière de M. de La Pave, était devenue pour Gérard un parti magnifique : discrètement sondé sur ce sujet, le jeune homme avait été fort séduit par les millions de sa belle cousine, qui lui permettraient de satisfaire largement ses goûts pour la grande vie du sport. Bref, ce mariage était, depuis la mort de Robert, l'idée fixe et maîtresse de madame de Combaleu, et l'on comprend qu'elle surveillât avec un soin ombrageux le terrain de chasse qu'elle s'était réservé. Sans avoir l'œil de l'aigle, comme elle en avait le nez, elle avait vaguement entrevu dès la première heure les prétentions rivales de madame de Frémeuse : elle avait cru remarquer dans les conversations de la comtesse avec madame de La Pave une insistance particulière à vanter et à détailler les mérites de son fils, à rappeler l'amitié extraordinaire qui l'unissait à Robert et à le pousser tout doucement dans la place comme l'héritier présomptif de son ami. Elle s'inquiétait peu de cette concurrence, connaissant dès longtemps les sentiments d'animosité passionnée que sa nièce nourrissait contre M. de Frémeuse, et se complaisant à les entretenir. Mais enfin l'entrée en scène du jeune commandant en personne était une circonstance qui l'agitait un peu.

Dès qu'elle sut que Maurice avait quitté le château, elle rejoignit madame de La Pave dans le salon : elle la vit encore tout en larmes : elles pleurèrent ensemble un instant ; puis madame de Combaleu, pour la distraire, lui demanda comment elle avait trouvé M. de Frémeuse.

—Je ne sais pas, ma tante, dit la jeune femme, je l'ai à peine vu... Je pensais à tout autre chose qu'à le regarder, vous comprenez ?

—Mais ressemble-t-il à sa photographie, mon amour ?

—Naturellement, dit madame de La Pave.

—Il doit avoir, reprit madame de Combaleu, l'œil remarquablement faux, comme tous les hypocrites ?

—Naturellement, répéta la jeune femme d'un air distrait.

Elle respira longuement son flacon de sels, puis elle se leva, et, prenant le coffret d'ébène sous son bras :

—Je vais essayer de dormir un moment, dit-elle, j'ai la tête en feu !

Et elle traversa le salon avec cette démarche d'une grâce souple et fière qui lui était propre, le menton un peu relevé et la tête légèrement rejetée en arrière.

Madame de Combaleu n'en sut pas plus long pour le moment.

V

Cependant trois ou quatre jours s'étaient écoulés. Maurice sentait qu'il ne pouvait différer davantage sa seconde visite à la veuve de Robert. Mais, plus il y pensait, plus il regrettait amèrement de n'en pas avoir fini avec sa malheureuse mission dès sa première entrevue, plus il lui paraissait difficile de la reprendre à froid et sur de nouveaux frais.

Au milieu de ses perplexités, il lui vint l'idée souriante qu'il pourrait peut-être se décharger sur un autre du soin de terminer son message auprès de madame de La Pave.

Cet autre était le curé de la paroisse, l'abbé Desmorteux, que sa mère l'avait engagé à consulter. Il était

le directeur spirituel de madame de La Pave, et, à ce titre, ne paraissait-il pas spécialement qualifié pour faire connaître à sa pénitente, avec toute la discrétion et toute l'autorité nécessaires, les dernières volontés de son mari ? Cela ne rentrait-il pas en quelque sorte dans ses fonctions et dans son devoir professionnels ? Pendant ses précédents séjours chez sa mère, Maurice avait plus d'une fois rencontré l'abbé Desmortreux : c'était un prêtre distingué, mais sans ambition : il avait vieilli par goût dans un presbytère de village, où il s'occupait des antiquités locales, correspondant avec les sociétés savantes de la religion, cultivant les relations de voisinage, soignant ses espaliers et pêchant à la ligne dans une petite rivière qui baignait son jardin.

Le commandant de Frémeuse se rendit donc un matin chez cet aimable philosophe clérical, et, après l'avoir prié de considérer sa confidence comme un secret de confession, il lui fit part du testament verbal de Robert de La Pave et lui demanda s'il n'aurait pas l'extrême obligeance d'en transmettre les termes à sa veuve. — " Personne, ajoutait Maurice, n'était mieux indiqué que lui pour faire agréer à sa pénitente des recommandations d'un ordre si intime et touchant de si près à la conscience : elles perdraient, en passant par la bouche d'un vieillard, d'un prêtre, d'un confesseur, ce qu'elles auraient de trop délicat et presque d'offensant dans la bouche de tout autre."

L'abbé Desmortreux, dont le front ouvert et riant s'était peu à peu assombri pendant ce discours, médita longuement sous ses cheveux blancs avant d'y répondre :

— Mon cher monsieur, dit-il enfin, voilà une mauvaise commission, très mauvaise, et qui serait très capable de me brouiller avec ma pénitente si j'avais l'imprudence de m'en charger. . . . Je ne disconviens pas qu'il n'y ait peut-être un grain d'égoïsme dans mon fait. . . . Je suis vieux. . . j'aime mon repos. . . j'aime à conserver d'agréables relations avec mes voisins de campagne. . . soit ! Mais, de plus, soyez certain que, comme prêtre et comme confesseur, je suis précisément l'homme du monde le plus mal choisi pour bien remplir votre commission. Pourquoi, mon cher monsieur ? Justement parce que je suis le directeur de conscience de madame de La Pave et que la première chose qu'elle me demanderait, si je lui portais votre message, ce serait de lui dire jusqu'à quel point il engage sa conscience. Or, je n'en sais rien, je ne veux pas avoir à me prononcer là-dessus. Sous le rapport religieux, il m'est tout à fait impossible de décider jusqu'à quel point une femme, une jeune femme, est tenue d'obéir aux volontés testamentaires d'un mari qui lui a prescrit en mourant de ne point se remarier. . . . Cela dépasse ma compétence. . . . Je veux donc ignorer que ce cas de conscience existe pour madame de La Pave. . . . Si jamais elle me le confie, il sera temps d'y songer, mais je ne veux pas aller au-devant d'un pareil embarras. . . . et je vous supplie instamment, mon cher monsieur, de ne pas laisser même soupçonner à madame de La Pave que je possède ce secret, car vous comprenez bien que celui qui partagera ce secret avec madame de La Pave ne pourra plus être pour elle qu'un ennemi. . . ou un complice.

— L'alternative est dure, monsieur le curé, dit un peu sèchement Maurice qui se leva.

— Elle est certaine, mon enfant, dit le vieux prêtre avec gravité. Ennemi. . . ou complice ! je le répète.

Comme il reconduisait Maurice à travers son jardin, il s'arrêta tout à coup en se frappant le front de la main :

— Mais, mon Dieu ! reprit-il, il y a un moyen de vous tirer d'embarras, au moins pour aujourd'hui, et peut-être pour toujours !

— Ah ! monsieur le curé, vous me rendez la vie !

— Voyons, mon cher monsieur, avez-vous ouï dire que madame de La Pave ait jusqu'ici manifesté la moindre intention de se remarier ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien ! pourquoi ne pas attendre qu'elle manifeste une telle intention avant de lui transmettre les désirs de son mari à cet égard ? Jusque-là n'est-ce pas lui faire une sorte d'injure gratuite que de lui interdire une chose à laquelle elle ne pense pas, à laquelle elle ne pensera peut-être jamais ? Qu'a voulu M. de La Pave ? Que sa femme ne se remariât point. Eh bien ! si elle doit se conformer spontanément à sa volonté, il est bien inutile, et plus qu'inutile de la lui signifier.

— Ma foi ! monsieur le curé, dit Maurice, vous avez tout l'air d'avoir raison. . . . Cependant je suis un soldat, et la casuistique m'effarouche un peu. Mais enfin je vous remercie, et j'y vais réfléchir.

Quand on a un devoir pénible à accomplir, c'est déjà un grand allègement que d'avoir du temps devant soi et de pouvoir choisir son moment. Le commandant de Frémeuse, en sortant de sa conférence avec l'abbé Desmortreux, éprouva cet allègement : sans prendre encore un parti définitif, il ne se croyait plus du moins la même obligation impérieuse de brusquer les choses et de se montrer tout de suite à cette jeune femme sous la figure d'un messenger sombre et menaçant. Il pouvait attendre qu'il la connût mieux, que leur intimité croissante et de plus en plus confiante amenât naturellement l'heure et l'occasion des expansions difficiles. L'important était de gagner cette confiance amicale dont il avait besoin, et il s'y sentait disposé. Il avait apporté, il est vrai, chez madame de La Pave, des préventions peu sympathiques ; mais il est malaisé de conserver une antipathie préconçue contre une très jolie femme qui vous apparaît pour la première fois les yeux noyés de larmes.

Il retourna le jour même au château. Madame de La Pave était seule, madame de Combaleu étant allé passer quelque temps à Paris, près de son fils. La jeune veuve, bien qu'elle eût, dans leur première rencontre, vu et regardé M. de Frémeuse beaucoup plus qu'elle ne l'avait dit à sa tante, ne fut pas fâchée de le revoir ; car, si elle ne l'aimait pas, il ne lui était pas indifférent ; et, dans l'ennui où elle vivait, sa présence lui causait une émotion qui, sans être précisément agréable, valait encore mieux que rien. Elle eût été bien aise de trouver dans cet adversaire, dans ce rival, dans cet ennemi, un individu vulgaire, un soldat médiocre et grossier. Elle se fût donné le plaisir de le traiter en conséquence. Malheureusement, sur les traits délicats et sévères du jeune officier, sur son large front lumineux, dans son œil d'un azur sombre, dans sa tenue, dans son langage, elle était forcée de reconnaître tous les signes d'une distinction supérieure, et elle les reconnaissait avec dépit. Il était vraiment triste d'être méconnue et méprisée par un homme d'un aspect à la fois attrayant et imposant, qui avait l'air si grave et le sourire si doux. Toutefois, dans le cours de leur entretiens, qui se porta tantôt sur le souvenir de Robert, tantôt sur des faits de guerre ou des incidents de la captivité en Allemagne, il sembla à madame de La Pave que ce farouche ennemi lui parlait sur un ton de respect attendri et de confiance fraternelle, comme si en l'approchant il fût déjà un peu revenu de

ses injustes préventions contre elle. Cela lui parut curieux et intéressant, c'était un petit triomphe tout personnel qui la flattait et qu'elle désira poursuivre. Ce fut donc très sincèrement qu'elle pria Maurice, au moment où il la quittait, de revenir la voir souvent pendant le temps de son séjour chez sa mère.

Rien ne pouvait mieux entrer dans les desseins du jeune commandant. Il se mit donc à voisiner plus familièrement chez madame de La Pave, tantôt seul, tantôt avec sa mère. Bref, ses relations avec la veuve de Robert commençaient à prendre un caractère de réelle intimité, quand, une douzaine de jours plus tard, madame de Combaleu jugea convenable de quitter Paris et de revenir chez sa nièce, après avoir passé vingt-quatre heures à Alençon chez des amis. A la première visite que Maurice fit au château après son retour, elle eut soin de se trouver présente, et elle eut alors l'occasion de le voir pour la première fois. Elle put donc constater, non sans ennui, qu'il était de sa personne, aussi séduisant qu'un homme peut l'être, et, de plus, qu'il y avait entre sa nièce et lui un air de vieille connaissance et de bonne intelligence auquel elle était loin de s'attendre. Atterrée par cette double découverte, madame de Combaleu apprit par surcroît que sa nièce avait invité les Frémeuse, la mère et le fils, à dîner au château pour le lendemain. Elle passa le reste du jour et une partie de la nuit à se recueillir, à méditer sur les dangers de la situation et à combiner ses plans de légitime défense. Elle connaissait bien sa nièce, elle la savait fière et susceptible à l'excès, et, sous ses mines nonchalantes, d'un étrange emportement de passion. Ce fut par ces côtés qu'elle résolut de l'attaquer.

Une demi-heure environ avant le dîner, comme elles venaient de s'habiller toutes deux et de descendre au salon, madame de Combaleu prit doucement la parole.

—Tu ne me dis pas, ma mignonne, en quels termes tu es avec le commandant de Frémeuse ?

—Mais vous l'avez bien vu, ma tante.

—Il se civilise, on dirait ?

—On dirait !... répéta madame de La Pave, et un léger sourire d'ironie releva le coin de sa bouche.

—Est-ce qu'il te fait la cour par hasard ?

—Oh ! non ! Ce serait trop dire, ma tante... Ça ne va pas jusque-là... Je crois qu'il me déteste moins, voilà tout.

—Et toi, mignonne ?

—Oh ! moi... j'observe... je m'instruis, dit la jeune femme avec un singulier clignement des paupières.—Au reste, ajouta-t-elle d'un ton sérieux, pourquoi m'en cacher ? je suis véritablement touchée de son retour à des sentiments plus justes envers moi... De loin, il m'avait mal jugée... A mesure qu'il m'a mieux connue, ses préventions se sont dissipées... Il les oublie et s'efforce de me les faire oublier. Je sens à ses façons, à son accent, qu'il regrette ses injustices... qu'il m'en fait amende honorable autant qu'il le peut, sans entrer dans des explications gênantes et offensantes... Eh bien ! je vous avoue, ma tante, que de la part d'un homme que nous avons nous-mêmes mal jugé, qui en réalité est bien, très bien... je vous avoue que tout cela m'est agréable... que cela me fait positivement plaisir.

—Ah ! mon Dieu ! ma chère petite, que tu es jeune ! s'écria madame de Combaleu en joignant les mains avec bruit.

—Pourquoi, ma tante ?

—Voyons, ma mignonne... dis-moi d'abord tout franchement : Aimes-tu le commandant ? Ton cœur est-il pris ?

—Je suppose que vous plaisantez, ma tante ! dit sévèrement la jeune femme, dont les yeux profonds lancèrent des éclairs.

—Eh bien ! alors, reprit madame de Combaleu, laisse ta vieille tante, avec sa vieille expérience, t'enlever quelques illusions qui peuvent être dangereuses... Tu as malheureusement l'habitude de prêter ta délicatesse naturelle et la noblesse de tes sentiments à tout le monde, et rien n'est plus capable de t'induire dans de profondes erreurs... de t'exposer à jouer le rôle de dupe. Ainsi voilà M. de Frémeuse, qui a toujours été ton ennemi déclaré... nous le savons par ses lettres... nous le savons par ton pauvre mari lui-même qui en plaisantait... et tout à coup, brusquement, cet ennemi se fait charmant... le loup se fait agneau !... Suivant toi, c'est qu'il a reconnu ses torts... il se repent... il fait amende honorable... C'est possible ou ça ne l'est pas... je n'en sais rien... Ce que je sais parfaitement, c'est qu'il prétend t'épouser, et que dans tout le pays on parle déjà de votre mariage.

—Vous riez, ma tante ?

—Pas le moins du monde, ma chère enfant. Mon Dieu ! si cela te convient, je n'ai rien à dire, bien entendu... Mais au moins faut-il que tu saches ce qui se passe et que tu connaisses le secret de cette subite métamorphose. A Alençon même, d'où j'arrive, on ne parle que de ce mariage... La mère de Frémeuse n'a pas d'autre idée en tête depuis la mort de ton pauvre mari... Elle ne sait même pas s'en taire... Elle en parle au curé, à ses domestiques... au monde entier. Tu sais, du reste, combien elle est avare et cupide. Le fils, dit-on, tient beaucoup d'elle sous ce rapport, et je me souviens que ton pauvre mari lui reprochait en riant ce défaut-là... d'aimer l'argent... et tu comprends que les trois cent mille francs de rente doivent lui parler fortement au cœur... Mon Dieu ! après cela, il est bien possible qu'il t'aime aussi... par-dessus le marché... Tu es assez jolie femme pour cela... mais sa mère est réellement trop bavarde... et lui trop pressé !

Il y avait, —le lecteur le sait,—dans les insinuations de madame de Combaleu, une bien faible part de vérité. La calomnie, l'invention perfide, le pur mensonge y dominaient largement. Peut-être, —tout au plus,—quelques mots étourdis de madame de Frémeuse, quelque allusion échappée au curé, quelques propos de commères, lui avaient-ils fourni le texte léger sur lequel elle avait brodé avec tant de complaisance. Quoiqu'il en soit, le trait lancé par cette main venimeuse alla à son adresse : il blessa au cœur madame de La Pave. Elle était, comme la plupart des femmes, mais à un degré extrême, plus spirituelle que réfléchie et plus passionnée que judicieuse. Frappée de quelques apparences vraisemblables, elle admit sans hésitation toute la fable imaginée par sa tante pour expliquer, à la honte de M. de Frémeuse, sa conversion et ses assiduités.

—Cela est simplement ridicule ! dit-elle en levant légèrement les épaules.

Mais pendant qu'elle prononçait ces mots d'un ton de froid dédain, l'ardeur de ses yeux, la coloration soudaine, puis la pâleur redoublée de son visage, le pli farouche de ses lèvres, trahissaient un orage de colère difficilement maîtrisé. Plus sa fierté avait été flattée des hommages de M. de Frémeuse quand elle croyait y voir une sorte de

réparation délicate et un succès personnel, plus sa fierté s'indignait à la pensée que ces hommages et cette réparation s'adressaient à sa fortune plus qu'à sa personne. Tous ses anciens griefs lui revenant en même temps à l'esprit, elle n'envisagea plus le jeune commandant que sous un jour absolument odieux qui le lui montrait capable et coupable de toutes les faussetés et de toutes les indécidables tant envers elle qu'envers la mémoire de son mari. Elle jugea qu'un pareil homme et de pareils procédés méritaient une correction sévère, et elle se mit à rêver à la meilleure manière de l'administrer.

M. de Frémeuse et sa mère arrivèrent sur ces entrefaites. Elle les reçut avec sa grâce la plus affable, et madame de Combaleu leur fit également fête de tout son cœur. Un moment après, le curé vint se joindre à la compagnie, et l'on se mit à table. Madame de La Pave paraissait plus gaie ou du moins plus animée que de coutume. Elle s'amusait à tourmenter le curé sur ses trouvailles archéologiques, dont elle contestait en riant la bonne qualité. À travers son enjouement, elle avait des temps de silence et de rêverie, quelquefois des paroles brèves et amères, bref, l'attitude agitée et fiévreuse d'une femme qui joue péniblement un rôle. Maurice le remarqua et supposa, avec une perspicacité réelle, qu'elle avait éprouvé dans la journée quelque grosse contrariété. Il remarqua aussi qu'elle buvait un peu plus de champagne qu'il ne convenait à une jeune veuve, ce qui le confirma dans l'idée qu'elle sentait le besoin de se distraire et de se monter un peu la tête pour être aimable avec ses hôtes.

Après qu'on eut pris le café dans le salon, madame de La Pave emmena ses invités dans les jardins pour donner au commandant de Frémeuse la liberté de fumer. Elle marcha près de lui pour mieux respirer l'odeur du cigare, qu'elle adorait, disait-elle, en rappelant que son mari avait été grand fumeur. Elle lui parlait de la prédilection que Robert avait eue pour ces jardins disposés à la vieille mode française, et dont il avait aimé à conserver et à restituer le style dans toute sa pureté. Elle lui montrait les restaurations qu'il avait entreprises dans ce dessein et qu'elle se faisait un devoir d'achever. Ces terrasses, ces escaliers qu'elle montait de son pas souple et avec sa suprême élégance, entre les rangées d'ifs et de blanches statues, évoquaient dans l'esprit de Maurice de vagues visions de Versailles : il pensait à la jeune duchesse de Bourgogne et à sa marche de déesse sur les nuées.

Ils avaient pris peu à peu une grande avance sur les autres promeneurs, et ils se trouvaient alors tout à fait en tête-à-tête. Madame de La Pave, loin d'être intimidée par cette circonstance, sembla la prolonger et l'aggraver à plaisir en s'engageant avec Maurice sous une avenue de charmilles en berceau, où le déclin du jour ne laissait plus pénétrer qu'une faible clarté. Elle marcha quelque temps silencieusement dans ces demi-ténèbres à côté du jeune officier, en faisant craquer le sable sous ses hauts talons ; puis tout à coup, relevant la tête et la rejetant un peu en arrière par son geste familier.

—Monsieur de Frémeuse ? dit-elle.

Elle avait la voix d'un timbre un peu grave, musical, très féminin. Il y eut à cette minute, dans cette voix charmante, un accent particulier d'ironie et d'attaque qui fit battre soudain le cœur de Maurice.

—Madame ? dit-il.

—Vous savez, reprit-elle, combien Robert a été généreux envers moi ?

Maurice inclina la tête.

—Il m'a laissé toute sa fortune.

—Oui, madame... il me l'a dit.

—Ah ! je pensais bien que vous le saviez !... Eh bien ! croiriez-vous que je suis une ingratitude... que je suis quelquefois tentée de reprocher à mon mari sa générosité ?

—Je ne comprends pas bien pourquoi, dit doucement Maurice.

—Mon Dieu ! reprit la jeune femme, parce que cette grande fortune qu'il m'a laissée va m'attirer et m'attire déjà des ennuis sans nombre et sans fin... elle fait de moi une trop riche proie... Tout ce qu'il y a en France d'intriguants, de chercheurs de fortune, de coureurs de dot s'apprête à m'assiéger... Je vais être exposée à toutes les manœuvres de la cupidité, à tous les faux semblants de bienveillance et d'intérêt, à toutes les hypocrisies d'amour et d'amitié... Je vais être livrée aux plus sots commérages... aux plus indignes calomnies... et même je le suis déjà... N'avez-vous pas entendu dire qu'on me marie ?

—Non, madame, dit Maurice.

—Non ?... vraiment ?... Eh bien ! demandez à votre mère... Elle le sait mieux que personne.

Il était impossible au commandant de Frémeuse de se méprendre sur le ton et sur le sens de ce langage. Après quelques secondes de saisissement muet :

—Madame, lui dit-il, si j'ai l'honneur de bien vous entendre, vous m'accusez de prétendre, sous un faux semblant d'amitié, à votre main... ou plutôt à votre dot... Ma réponse est facile :—S'il y a un homme au monde auquel la pensée de vous épouser soit à jamais interdite, c'est moi. Vous allez à l'instant même savoir pourquoi... Mon intention, que vous apprécierez tout à l'heure, était de différer encore cette communication jusqu'au jour où l'amitié et la confiance seraient entre nous deux... Mais je vois que ce jour ne doit pas venir. Veuillez donc m'écouter :—Je ne me suis pas acquitté entièrement jusqu'ici des instructions dont votre mari m'a chargé à son lit de mort : il me reste à vous apprendre ses dernières volontés, ou du moins sa dernière prière... Par ce testament verbal dont il m'a fait dépositaire, votre mari, en retour de l'amour passionné qu'il a eu pour vous et des témoignages qu'il a pu vous en donner, vous prie, vous conjure et, autant que le peut un mourant, il vous ordonne de ne jamais manquer à sa mémoire en contractant un second mariage.

Une faible exclamation s'échappa des lèvres de la jeune veuve.

—Veuillez me laisser achever, reprit Maurice. En quels termes douloureux et terribles votre mari m'exprima ses appréhensions, ses craintes, ses recommandations à ce sujet, je pourrais vous le dire si vous l'exigez... car il n'y a pas une parole sortie de sa bouche pendant cette nuit funèbre qui ne sonne encore à mon oreille... mais épargnez-moi, épargnez-vous à vous-même des détails poignants, affreux... écoutez ses derniers mots seulement : "Dis-lui que si elle était jamais à un autre, je me soulèverais dans ma tombe... elle verra mon spectre... je reviendrais pour la maudire !" Et il ajouta à travers son râle d'agonie : "Jure-moi, Maurice, que tu le lui diras..." Je le jure.—"Sur ton honneur ?...—Sur mon honneur !..." Maintenant, madame, vous savez tout.

Elle avait suspendu sa marche pour l'entendre. Il distinguait à peine son visage, car la nuit était alors tout

à fait tombée. Mais quelques rayons de lune, filtrant à travers la voûte de verdure, jetaient ça et là des bandes blanches sur le sable de l'allée et éclairaient à demi un banc de pierre adossé à la charmille. Elle alla s'asseoir sur ce banc, et il vit alors combien elle était pâle. Il lui sembla même qu'elle chancelait avant de s'asseoir. Puis elle abaissa la tête dans ses mains et il entendit qu'elle pleurait.

— Désirez-vous que jè me retire ? demanda le jeune homme.

Elle secoua la tête pour dire qu'elle ne le désirait pas. — Il demeura donc debout et immobile à quelques pas d'elle, écoutant le bruit de ses sanglots. — Enfin, dès qu'elle put parler, elle l'appela doucement :

— Monsieur de Frémeuse !

Il s'approcha indécis. Elle avança alors sa main.

— Pardon ! dit-elle.

Il serra faiblement la main qu'elle lui tendait. — Elle se leva.

— Voulez-vous, dit-elle, avoir la bonté de me donner votre bras ? . . . Je ne me sens pas très bien.

Elle lui prit le bras, et ils se dirigèrent vers le château, dont quelques fenêtres s'étaient éclairées. Comme ils passaient devant un bassin creusé au milieu de l'allée principale et dans lequel une tête de Gorgone dégorgeait une eau vive, elle se pencha, mouilla son mouchoir à cette eau jaillissante et s'en baigna le visage et les yeux.

— Je ne voudrais pas, dit-elle, qu'on vit que j'ai pleuré.

Elle lui reprit le bras et se remit en marche, mais plus lentement, d'un pas de promenade.

— Je ne sais vraiment pas, reprit-elle, pourquoi j'ai pleuré. . . . car il y a longtemps que je n'avais été si heureuse.

— Heureuse ? dit Maurice surpris.

— Oui, heureuse. . . . très heureuse de pouvoir désormais croire à quelqu'un, me fier à quelqu'un. . . . compter sur une affection sincère. . . . absolument pure de tout alliage, de tout intérêt suspect . . . de pouvoir m'appuyer enfin avec confiance sur le bras d'un ami. . . . car vous êtes un ami, n'est-ce pas ?

Au milieu de ces antiques jardins et de cette belle nuit, au milieu de la lumière argentée qui tombait du ciel sur la blancheur des marbres, sur les parterres fleuris et odorants, ces douces paroles paraissaient plus douces encore et cette voix plus magique. Maurice sentait en même temps contre son cœur le contact ardent de l'élégante jeune femme. Il la sentait violemment émue ; cette émotion le gagnait lui-même et le troublait. Il ne put que murmurer un banal remerciement.

Elle lui répondit par une légère pression et continua d'avancer en silence ; arrivée au pied des larges degrés qui accédaient au seuil du château, elle s'arrêta comme hésitante ; puis brusquement, quittant le bras de Maurice.

— Revenons ! dit-elle.

Il la suivit dans le salon, qui s'ouvrait de plain-pied sur les jardins. Ils y trouvèrent madame de Combaleu, madame de Frémeuse et le curé, tous trois l'œil très éveillé et fort intrigués de ce long tête-à-tête à la belle étoile. On comprend qu'ils en attendirent vainement l'explication. L'entretien se traîna péniblement pendant quelques minutes ; puis madame de Frémeuse, impatiente d'interroger son fils, prétextua une migraine, et tous deux prirent congé. Comme ils se retiraient, madame de La Pave, après avoir lancé préalablement à sa tante un regard peu bienveillant, dit vivement à Maurice.

— Quand me ferez-vous le plaisir de monter à cheval avec moi ?

— Mais . . . quand vous voudrez.

— Eh bien ! demain matin . . . dix heures.

Il salua et partit.

Dès qu'ils furent à quelques pas du château, prévenant les questions de sa mère ;

— Ma pauvre chère mère, lui dit-il, je vais vous désespérer : la commission est faite.

Et il lui conta comment les soupçons outrageants manifestés par madame de La Pave l'avaient provoqué à parler sans retard. Il lui dit ensuite comment sa communication confidentielle avait été accueillie par la jeune veuve.

— Vous voyez, du reste, ma mère, que le résultat final de ma triste ambassade a trompé toutes vos craintes et qu'en particulier, madame de La Pave n'a pas pris l'ambassadeur en grippe, comme vous le prophétisiez.

— Mon ami, dit gaiement la vieille dame, j'avais oublié que, lorsqu'on veut préjuger quels seront en telle ou telle occasion les sentiments d'une femme, il faut commencer par consulter le diable.

Le jeune commandant ne parut pas avoir entendu la boutade échappée à sa mère et continua sa route, plongé dans une rêverie silencieuse.

VI

Ce ne fut pas sans surprise ni même sans effroi que la comtesse de Frémeuse vit entrer le lendemain matin dès sept heures son fils dans sa chambre, avec le visage pâle et fatigué d'un homme qui vient de traverser une nuit d'insomnie ; elle poussa un cri :

— Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il ?

— Rien, ma mère, dit Maurice ; pas l'ombre d'un malheur ! . . .

Il s'approcha de son lit et l'embrassa :

— Vous allez être un peu contrariée seulement . . . Je suis appelé à mon régiment, et je suis forcé de partir ce matin même pour Rennes.

— Ce matin ? Comment ! . . . Ton congé ne finissait que dans six semaines ! . . . Tu as donc reçu une dépêche ? . . . Non ! je le saurais . . . Maurice, tu me trompes . . . Tu mens !

— Eh bien ! oui, reprit le jeune homme en souriant, je mentais . . . j'essayais du moins . . . mais, décidément, je ne sais pas ! . . . Je vais vous dire, ma chère maman, la véritable cause de ce brusque départ, et vous allez voir qu'elle n'a rien qui puisse vous alarmer et rien que vous ne deviez approuver.

Il s'assit près du lit de sa mère, et lui prenant affectueusement une main dans les siennes :

— Ma chère mère, dit-il, il y a des impressions, vous le savez, légères et superficielles au début, qui gagnent en profondeur et en intensité à mesure qu'on y réfléchit et qu'on en prend conscience. C'est ce qui m'est arrivé cette nuit à propos de ma scène d'hier soir avec notre voisine madame de La Pave. Cette scène a été tellement brève et rapide que je n'en ai saisi qu'à la longue toute la portée et toutes les conséquences . . . J'ai passé toute une nuit de fièvre à y songer . . . et ces conséquences ont fini par me paraître si délicates, si graves, si dangereuses . . . que j'ai résolu d'y échapper bravement par la fuite. . . . Me comprenez-vous suffisamment, ma bonne mère, ou faut-il que j'aie la honte de m'expliquer davantage ?

— Quoi ? . . . dit madame de Frémeuse : Tu aimes Marianno ?

—Je n'aime pas Marianne, pas plus que Marianne ne m'aime, je suppose : mais enfin, par suite des circonstances et des complications que vous savez . . . et le diable s'en mêlant, comme vous me l'avez vous-même insinué . . . car je vous ai fort bien entendue hier soir, ma bonne mère . . . —Il s'est passé entre madame de La Pave et moi une de ces scènes d'une intimité extraordinaire qui laissent les nerfs ébranlés et les cœurs attendris . . . Nous revoir maintenant à peu près tous les jours, pendant des semaines, dans l'abandon d'une étroite amitié, avec le souvenir encore tout vibrant de cette soirée de confidences, de larmes, de reproches, de pardons, —cela serait assurément sans danger pour madame de La Pave, mais je ne sais pas, je vous l'avoue franchement, si cela serait sans danger pour moi . . . Or, c'est une affaire où mon repos et mon honneur seraient également en jeu . . . je n'ai pas plus envie de hasarder l'un que l'autre, et c'est pourquoi je m'en vais.

—Comment ! mon pauvre garçon, dit madame de Frémeuse, tu n'as pas le cœur plus solide que cela ? . . . Un canonier !

—Ma chère mère, dit Maurice, quoique soldat et canonier, quand je me promène la nuit au clair de la lune avec une jolie femme qui pleure en me serrant la main . . . je ne suis plus qu'une faible créature d'argile !

—Allons ! dit la vieille comtesse, avec un soupir, j'ai un fils qui est un parfait honnête homme . . . c'est une consolation ! . . . Eh bien ! que veux-tu que je te dise ? Adieu, mon cher enfant ! . . . Où vas-tu ?

—Mon régiment est à Rennes . . . j'y vais. Je compte prendre le train de midi à Alençon.

—Mais tu sais que tu devais monter à cheval avec madame de La Pave, ce matin ?

—Je lui ai écrit.

Une heure après le commandant de Frémeuse montait dans le petit coupé de sa mère et se mettait en route pour Alençon.

Presque en même temps madame de La Pave recevait le billet suivant :

“ Madame et chère voisine,

“ Un ordre subit m'appelle à mon régiment. J'ai le bien vif regret de partir sans vous avoir revue. Laissez-moi espérer que vous recevrez vous-même avec un peu de regret les adieux de celui que vous avez bien voulu appeler votre ami. Croyez qu'il s'efforcera toujours de mériter ce titre par le plus respectueux, le plus profond et le plus fidèle attachement.

“ MAURICE DU PAS-DEVANT DE FRÉMEUSE.”

Madame de La Pave, après avoir pris connaissance de ce billet, ferma ses beaux yeux et rêva un moment. Il était en général très difficile de lire ses impressions sur son front pur et pâle. Sa tante, à laquelle elle fit part brièvement de la nouvelle, remarqua seulement qu'elle était très silencieuse pendant le déjeuner et qu'elle n'avait pas d'appétit. Dans la journée, elle monta en voiture et se rendit au Prieuré.

Maurice avait fait promettre à sa mère qu'elle ne le démentirait point, qu'elle expliquerait son départ à madame de La Pave comme il l'avait expliqué lui-même et qu'elle se garderait avant tout de lui en laisser soupçonner la cause véritable. Madame de Frémeuse tint sa promesse, mais comme une personne qui mourait d'envie d'y manquer. Tout en répondant aux questions curieuses de madame de La Pave que son fils avait été, en effet, rappelé à son corps par une dépêche, elle eut des soupirs, des réticences, des mines embarrassées, des airs

de mystère, qui contredisaient la version officielle. Les femmes s'entendent parfaitement entre elles, et la jeune veuve tira de ce langage muet des inductions qui l'amènerent assez près de la vérité.

Rentrée chez elle, elle écrivit successivement trois lettres en réponse au billet de Maurice : la première, ironique et impertinente ; la seconde, amicale et bon enfant, la troisième, d'une glaciale indifférence. Après quoi elle les brûla toutes les trois, et se décida à ne pas répondre du tout.

Il eût été impossible à madame de La Pave elle-même de rendre un compte exact et bien défini des sentiments divers et parfois contraires que lui faisait éprouver le départ improvisé du commandant de Frémeuse. C'était du dépit, de la colère, du dédain : c'était aussi du chagrin, de l'estime, et même de l'admiration. Ce qui l'importunait au suprême degré, c'était de ne pouvoir confier à personne, surtout à lui, les mouvements qui l'agitaient, d'être forcée de garder pour elle ses émotions tumultueuses, de ne pouvoir exprimer à cet homme singulier tantôt le mépris qu'elle ressentait pour sa faiblesse, tantôt l'enthousiasme que lui inspirait sa délicatesse chevaleresque.—Et puis il lui venait des doutes sur le motif réel de ce départ : avait-elle bien interprété les airs mystérieux de madame de Frémeuse ? Le commandant n'était-il point parti tout bonnement, comme il le disait, pour obéir à un ordre de service ? Mais, dans ce cas, certainement, après ce qui s'était passé entre eux, il ne pouvait s'en tenir à son billet laconique du matin, et elle recevrait de lui très prochainement une lettre plus explicite.

Cette lettre, attendue impatiemment de jour en jour, n'arriva pas. Madame de La Pave avait trop bien appris à connaître M. de Frémeuse, sa parfaite courtoisie, son tact et son bon goût, pour ne pas conclure de son silence qu'il avait le parti pris de rompre toutes relations avec elle.

Dès la fin du mois d'août, elle quitta le château de La Pave et rentra dans son hôtel, à Paris. Elle y demeura tout l'hiver. Elle y vécut d'abord assez retirée, comme son deuil l'exigeait. Mais, après le 10 décembre, date anniversaire de la mort de son mari, elle sortit un peu de ses limbes, adoucit légèrement la sévérité de ses toilettes, et se hasarda dans quelques soirées d'intimité et dans les baignoires des théâtres.

Elle était presque toujours accompagnée, dans ces diverses occasions, par sa tante de Combaleu, et, ce qui étonnait davantage, par Gérard de Combaleu, dont les habitudes et les goûts paraissaient se régulariser de plus en plus sous l'heureuse influence de sa belle cousine. Quelques bruits commencèrent à courir, dans le monde, sur ses assiduités auprès d'elle : ces bruits arrivèrent jusqu'à madame de Frémeuse qui, du fond de sa campagne, entretenait avec ses amies de Paris une correspondance très active. Elle crut devoir les communiquer à son fils, sous toutes réserves. Maurice, sans s'écarter du respect, répondit assez sèchement à sa mère sur ce sujet, traitant la prétendue nouvelle de ridicule commérage.

Cependant, vers le commencement d'avril, madame de La Pave revint s'installer à la campagne, amenant avec elle sa tante et son cousin Gérard. Dès ce moment, des symptômes irrécusables confirmèrent de jour en jour les rumeurs qui avaient précédé madame de La Pave dans le pays. La résidence prolongée de Gérard au château, ses attentions empressées, les bouquets, les cadeaux arrivant de Paris chaque matin, les promenades à cheval en

tête-à-tête, tout annonça clairement que le jeune homme était admis à faire régulièrement sa cour. Enfin un jour vint,—ce fut au commencement de mai,—où madame de Combaleu, plus composites que de coutume, se présenta chez madame de Frémeuse et lui tint ce langage :

—Chère dame, je connais toute votre bonne affection pour moi et les miens, et j'ai voulu que vous fussiez instruite la première de l'heureux événement qui va se passer dans ma famille. . . . Mon fils épouse ma chère nièce Marianne.

Madame de Frémeuse laissa échapper un petit cri de joie :

—Ah ! dit-elle, permettez-moi de vous embrasser, chère amie. . . . Vous ne pouviez rien m'apprendre qui me fût plus agréable !

Et elles s'embrassèrent avec tout le plaisir qu'on peut imaginer.

—Personne mieux que vous, chère amie, reprit alors madame de Combaleu, ne peut comprendre ma satisfaction ; car, vous aussi, vous avez un fils. . . . que vous désirez certainement marier. . . . Vous savez combien la tâche est difficile, et combien on doit se féliciter d'y avoir réussi.

—Ma chère, riposta madame de Frémeuse, ne m'en parlez pas. . . . J'ai le malheur d'avoir pour fils un parfait galant homme qui ne consentirait jamais à tenir sa fortune de sa femme !. . . . Cela lui a fait manquer d'excellentes occasions.

—On ne peut pas tout avoir, chère amie, dit madame de Combaleu. . . . Vous avez pour fils un phénix. . . . c'est très heureux. . . . Mais vous savez que le phénix est un oiseau qui ne se marie pas !. . . . Bonjour, chère. . . . je vais maintenant chez le curé. . . . mais j'ai voulu commencer par vous !

Madame de Frémeuse la remercia encore une fois de sa bonté particulière, et elles se quittèrent les meilleures amies du monde.

Ce ne fut pas sans un peu de malignité triomphante que madame de Frémeuse envoya le jour même à son fils la nouvelle, désormais officielle, du prochain mariage de madame de La Pavé avec son cousin. Le lecteur a déjà compris que la mère de Maurice, par une de ces contradictions très humaines que font naître dans le cœur les luttes de la raison et de la passion, ne pouvait s'empêcher d'approuver et de blâmer à la fois la conduite de son fils. Elle appréciait ses principes d'honneur et de délicatesse, elle en était fière ; mais en même temps elle y trouvait un peu d'excès, et elle s'irritait secrètement contre ces principes mêmes qui contrariaient ses ambitions maternelles. Sous le coup du désappointement définitif qu'elle venait d'éprouver, elle lâcha un peu la bride à son humeur :

—“ Tu vois, cher enfant, écrivait-elle à Maurice, que ton ancienne idole s'est parfaitement moquée de toi avec ses explosions de grands sentiments. . . . Je ne voudrais pas dire que ta délicatesse a été une duperie ; mais je ne puis pourtant pas me dissimuler qu'elle a eu pour résultat le triomphe de l'horrible Combaleu et le mariage indigne de Marianne : au lieu d'épouser un homme de mérite et un honnête homme, elle va épouser un mauvais drôle qui la dépravera et qui la ruinera par-dessus le marché. . . . Franchement, je ne vois pas ce que l'ombre de Robert y aura gagné !”

Ne recevant pas de réponse à sa lettre, madame de Frémeuse en conclut simplement que son fils, un peu dépité et confus de voir ses illusions trompées, préférerait

garder le silence sur un sujet qui lui était pénible. Elle ne supposa pas un instant que la nouvelle de ce mariage eût pu lui causer une autre souffrance qu'une légère souffrance d'amour-propre. Il y avait alors près d'une année que Maurice avait quitté le pays ; dans cet intervalle, elle avait passé quelques semaines auprès de lui, à Rennes ; elle avait reçu de lui nombre de lettres, et rien dans son langage ni dans sa correspondance n'avait pu lui faire croire qu'il conservât à l'égard de la veuve de Robert un autre sentiment que celui d'une froide et respectueuse curiosité.

Une dizaine de jours plus tard, la comtesse de Frémeuse travaillait à l'aiguille dans son salon quand un bruit de chevaux sur le pavé de la cour lui fit mettre la tête à la fenêtre. Elle sentit un coup au cœur en reconnaissant son fils, suivi de son ordonnance. Elle comprit confusément que cette arrivée soudaine était la réponse à sa lettre et qu'une telle résolution de la part de son fils pouvait contenir de très graves conséquences.

Maurice entra au même instant, le sourire aux lèvres, mais fort pâle. Elle s'était précipitée au-devant de lui, et, l'arrêtant de ses deux mains au moment où il voulait l'embrasser :

—Toi ! s'écria-t-elle. Que viens-tu faire ici ?

—Me reposer, ma mère. J'ai été mal portant, fatigué depuis quelques temps. . . . Ma blessure à la tête m'a fait souffrir. . . . On m'a recommandé le repos et l'air de la campagne. Ayant abrégé mon congé l'an dernier, j'ai pu facilement en obtenir un nouveau et me voilà.

—Maurice, dit-elle en le regardant toujours dans les yeux, tu essayes encore de me tromper ?

Il se mit à rire, embrassa sa mère malgré elle et, la faisant asseoir près de lui :

—Ma chère mère, lui dit-il, je vous devine. Vous croyez que j'arrive ici pour troubler tragiquement les noces de notre voisine, comme dans *Lucie de Lammermoor*, et que je vais pourfendre Edgard. . . . Gérard. . . . Comment s'appelle-t-il ? . . . Voyons, ne me croyez donc pas si méchant ni si ridicule. . . . Je mentirais cependant, poursuivit-il avec une sorte de hauteur, si je disais que ce mariage,—un peu hâtif,—n'a pas contribué à déterminer ma demande de congé. Il y a des choses vraiment qu'on ne peut pas laisser passer sans une protestation,—tout au moins silencieuse. Madame de La Pavé se remarie, elle est libre. Mais Robert lui a dit par ma bouche que si jamais elle arrivait, elle verrait son spectre. Eh bien ! ce spectre, ce sera moi ! C'est un dernier devoir que j'ai à remplir envers mon ami, et je le remplirai. Je lui imposerai donc ma présence, mais rien de plus. Ne craignez ni éclat ni scandale ; je ne suis pas fou, et je suis fier, vous le savez bien !. . . . Comptez donc sur moi !

Il vit que sa mère essayait une larme sans répondre :

—Ma chère mère, reprit-il tendrement, que faut-il donc dire ou faire pour vous rassurer ? Voulez-vous que je vous promette de ne pas aller chez madame de La Pavé sans vous ? Serez-vous plus tranquille ?

—Un peu, murmura la vieille dame à travers ses pleurs.

—Eh bien ! je vous le promets.

Chose étrange, ce fut madame de Frémeuse, qui, deux ou trois jours plus tard, pressa son fils d'aller faire une visite au château. Puisqu'elle ne pouvait empêcher la rencontre, il lui semblait qu'elle serait moins tourmentée quand la glace serait rompue, et que les relations nouvelles entre Maurice et madame de La Pavé auraient

pris, grâce à sa présence, un tour naturel et régulier. Elle venait d'ailleurs d'apprendre par les commérages des voisins que le fiancé de Marianne, Gérard de Combaleu, était allé passer deux ou trois jours à Paris, et elle était bien aise que la première entrevue eût lieu en son absence.

La mère et le fils se présentèrent donc dans l'après-midi chez madame de La Pave. Ils furent reçus et très fraîchement reçus par madame de Combaleu, qui depuis qu'elle avait appris l'arrivée soudaine de Maurice, exerçait sur les approches du château une surveillance militaire. Elle s'excusa de ne point faire prévenir sa nièce : c'était inutile : sa nièce était souffrante et gardait la chambre.

— Mon fils est absent, ajouta-t-elle, c'est la première fois qu'ils se séparent depuis qu'ils sont fiancés et vous comprenez que le cœur de la pauvre enfant en est tout endolori. Elle a pleuré toute la matinée.

Comme elle disait ces mots d'un ton pénétré, la porte s'ouvrit et madame de La Pave entra, non pas telle que la représentait sa tante, les traits défaits et l'air languissant, mais radieuse, parée, triomphante et même gaie, bien que la gaieté ne fût pas habituellement le caractère distinctif de sa beauté.

— Ah ! quelle bonne surprise ! s'écria-t-elle, en tendant ses deux mains, l'une à Maurice, l'autre à sa mère.

Cet accueil, ce langage étaient fort loin de répondre aux prévisions de M. de Frémeuse : — sa présence, au lieu de produire sur la jeune veuve, comme il s'en était flatté, l'effet d'une tête de Méduse, semblait lui causer un véritable plaisir, et c'était lui, tout au contraire, qui se sentait à demi-pétrifié ; sa mère ne l'était guère moins. Madame de La Pave parut jouir à sa manière discrètement ironique de la stupeur de ses hôtes, et, en même temps, de la mine décontenancée de sa tante. Sa belle humeur en redoubla, et elle fit à peu près seule les frais de la conversation avec une aisance et un enjouement d'autant plus extraordinaires qu'ils ne trahissaient pas l'ombre d'affectation.

Quand elle vit Maurice près de se retirer :

— Eh bien ! commandant, lui dit-elle, en riant et cette promenade à cheval . . . que vous me devez depuis un an ?

— Madame, dit Maurice après une pause d'étonnement et d'hésitation, quand vous voudrez !

— Oui, reprit-elle en riant plus fort, vous me dites toujours : — Quand vous voudrez ! . . . Et puis quand je veux, vous vous sauvez !

— Essayez encore une fois, dit le jeune homme.

— Avouez que je suis une bonne femme. Eh bien ! toujours demain à dix heures !

Pendant que M. de Frémeuse et sa mère s'acheminaient vers le Prieuré en se communiquant leurs impressions sur l'attitude singulière de Marianne, madame de Combaleu demandait à sa nièce sur un ton aigre-doux si elle jugeait bien opportune, à la veille de son mariage, cette promenade à cheval en tête-à-tête avec un étranger.

— D'abord, répliqua madame de La Pave, le commandant n'est pas pour moi un étranger ; ensuite, nous ne serons pas en tête-à-tête, puisque nous aurons François ; enfin, je ne suis pas une jeune fille, mais une veuve, et, en cette qualité, je crois pouvoir me promener jusqu'à nouvel ordre avec qui me plaît.

— Mais ne crains-tu pas, ma mignonne, de froisser un peu Gérard ?

— Non ! dit madame de La Pave ; et elle s'en alla.

VII

— En somme, conclut Maurice résumant son entretien avec sa mère, mon tort a été de prendre cette femme au sérieux. Je la jugeais fort coupable, parce que je lui supposais une certaine profondeur de sentiments, une certaine consistance morale : bref, je la croyais responsable, et il est évident qu'elle ne l'est pas. Sa contenance en face de moi vient de nous le prouver, elle n'a pas le sentiment de ce qu'elle fait. C'est une enfant et une insouciance . . . Au lieu de se fâcher de sa conduite, il faut en rire !

Madame de Frémeuse n'était peut-être pas aussi convaincue que son fils de l'inconscience de leur belle voisine. Cependant les choses prenaient après tout une tournure rassurante ; la situation se détendait, et la vieille dame put retrouver la nuit suivante le sommeil qu'elle avait à peu près perdu depuis la brusque arrivée de son fils. Elle vit donc partir sans trop d'émoi le lendemain matin pour son rendez-vous.

Quelques minutes avant dix heures, le commandant faisait son entrée dans la cour du château de La Pave, où deux chevaux tenus en main par un vieux piqueur piaffaient en mâchant leur mors. Presque aussitôt la jeune châtelaine, sévèrement ajustée et moulée dans son costume de cheval, descendit les degrés de la terrasse, laissant sa longue jupe ondoyer derrière elle ; elle salua légèrement de la cravache :

— Bonjour, monsieur ! dit-elle gaiement, et elle se mit en selle.

Ils s'engagèrent alors dans l'avenue, suivis à quelques pas par le vieux domestique, et ils se trouvèrent bientôt perdus dans les labyrinthes de la riante campagne normande, passant des petits sentiers ombragés aux grands chemins clairs et blancs.

Malgré l'extrême légèreté de sentiment que Maurice attribuait, non sans apparence, à la jeune veuve, il avait cependant cru tout à fait impossible qu'à leur première minute de tête-à-tête elle ne fit pas au moins quelque allusion au secret qui était entre eux et qu'elle n'essayât point quelque vague apologie de son mariage. Il s'était préparé à lui répondre sur ce point avec un respect glacial dans l'indifférence qu'elle y apportait elle-même, bref à la traiter comme une enfant qu'elle était.

Mais cette enfant ne se hâtait pas d'aborder un sujet d'entretien si naturellement indiqué dans la circonstance. Elle n'en paraissait d'ailleurs nullement embarrassée, ni préoccupée. Elle humait joyeusement les bonnes odeurs de la campagne et du printemps, coupait du bout de sa cravache le long des haies les pousses fraîches des fougères, disait des tendresses à son cheval et laissait voir enfin tous les signes de la plus pure satisfaction intérieure. C'est que cette enfant était une femme, une femme profondément consciente de ce qu'elle avait fait, de ce qu'elle faisait et de ce qu'elle voulait. Elle avait joué une partie hasardeuse : elle avait obtenu un premier triomphe ; elle se sentait lancée en plein dans la passion, dans l'aventure, dans le danger, dans l'inconnu, et tout ce qu'il y avait de féminin en elle palpitait de plaisir.

Au milieu d'un temps de galop qu'elle avait mené avec beaucoup d'entrain, elle s'arrêta tout à coup.

— Qu'y a-t-il ? dit Maurice.

— Oh ! rien ! . . . dit-elle, une étourderie, un oubli. Voulez-vous appeler François ?

Maurice fit signe au domestique, qui s'approcha.

— Mon bon François, dit la jeune femme, il faut quei-

tu retournes. . . j'ai oublié deux lettres sur le bureau de mon petit salon. . . il faut qu'elles partent par le courrier de midi. . . Va vite et viens nous rejoindre à la garenne.

Pendant que le domestique s'éloignait au grand trot, madame de La Pave reprit sa marche à côté du commandant, et, après quelques minutes de silence, le regardant brusquement :

—Vous m'en voulez beaucoup ? dit-elle.

Le ton était bref, sérieux et hautain. Maurice comprit aussitôt qu'il l'avait mal jugée et qu'il avait affaire à une personne très maîtresse d'elle-même et de ses actes.

—Oui, madame, dit-il gravement, beaucoup !

—Je sais que je fais mal, dit-elle, très mal. . . Mais c'est vous seul qui en êtes la cause.

—Moi !

—Oui. . . vous ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? . . .

Si vous étiez, en effet, rappelé par votre service, si vous étiez forcé de partir, — et j'en doute, — ne pouviez-vous pas au moins, ne deviez-vous pas m'écrire, me donner signe de vie, d'intérêt, d'affection ? . . . Condamnée à vivre sans amour, croyez-vous que je puisse également vivre sans amitié ? . . . Eh bien ! dans ma situation, je n'avais, je ne pouvais avoir qu'un ami sûr, vous le saviez. . . je vous l'avais dit. . . L'amitié d'un homme comme vous pouvait peut-être me consoler de ma destinée manquée, ou du moins j'en faisais le rêve. . . et vous le brisez brutalement. . . vous vous sauvez, vous m'abandonnez. . . vous me faites ce chagrin. . . vous me faites cette injure, et vous voulez que je ne les ressente pas ! . . . Vous me prenez donc pour une des statues de mon jardin ! . . . Mon Dieu ! monsieur, vous allez me trouver bien franche. . . mais, si je me marie, c'est pour me venger de vous, de votre abandon, de votre mépris, de votre dureté. . . c'est pour vous blesser et vous affliger à mon tour, si je puis !

—En cela, madame, dit le jeune commandant avec émotion, vous avez tout à fait réussi, car vous m'affligez profondément. — Quant aux torts que vous me reprochez, et qui sont très réels, je vais vous les expliquer avec l'absolue franchise dont vous m'avez donné l'exemple : — J'ai craint simplement que le rôle d'ami et de confident ne fût trop délicat et trop dangereux auprès d'une femme aussi charmante que vous l'êtes.

—Il faut saluer, je suppose ? dit madame de La Pave, en se courbant sur le cou de son cheval.

Et, après une pause :

—Eh bien alors. . . reprit-elle avec sa mine ironique, ça va recommencer ? Vous allez repartir ?

—Comme vous vous mariez, dit Maurice, cela devient inutile.

—Ah ! dit la jeune femme, c'est juste !

Elle fit quelques pas d'un air pensif, son corps souple suivant avec abandon les mouvements de son cheval ; puis, tout à coup, regardant Maurice :

—Et si je ne me mariais pas dit-elle. . . quoi ?

Avant que le jeune officier pût répondre à cette singulière et embarrassante question, leur tête-à-tête fut troublé subitement par l'apparition au tournant de la route d'un cavalier qui s'avançait vers eux au petit galop.

—Gérard ! s'écria la jeune femme.

Puis elle ajouta tranquillement :

—C'est une surprise ! Je ne l'attendais que ce soir. . . Aimable impatience ! . . . Monsieur de Frémeuse, je vous demande d'être bien, très bien pour lui.

Maurice s'inclina.

Gérard de Combaleu était un grand garçon élégant et robuste, bien qu'alourdi déjà par ses habitudes de viveur nocturne. Ses traits, un peu épais et endormis, ne manquaient pas d'une certaine beauté vulgaire. C'était au moral un libertin bon enfant, un don Juan de coulisse et de cabaret, d'un esprit enjoué, grossier et médiocre, du reste ne craignant pas un coup d'épée et suffisamment homme d'honneur suivant le train du monde.

Madame de La Pave se porta d'un petit temps de trot au-devant de Gérard, et lui tendant la main :

—Bienvenu, cousin ! dit-elle, puis se retournant un peu sur sa selle : Monsieur de Frémeuse, mon cousin de Combaleu ! . . . Gérard, le commandant de Frémeuse, l'ami de M. de La Pave !

Sur cette présentation, les deux hommes se saluèrent avec une courtoisie un peu froide ; car s'il y avait un être au monde que le commandant eût volontiers caressé du bout de sa cravache, c'était le fiancé de madame de La Pave, et, d'autre part, si bon enfant que pût être Gérard de Combaleu, il ne pouvait lui être très agréable de trouver sa fiancée se promenant dans la campagne avec un jeune officier d'une tournure remarquablement distingué. Mais au point où en étaient les choses avec sa cousine, Gérard se regardait déjà comme marié et ne pouvait attacher à cet incident une importance sérieuse.

Le léger nuage qui avait chargé son front au début de la rencontre se dissipa aux premières paroles de politesse que le commandant crut devoir lui adresser pour obéir aux ordres de madame de La Pave. On regagna donc paisiblement le château en s'entretenant de banalités sur un ton de bonne harmonie.

Comme elle mettait pied à terre avec l'aide de son fiancé, madame de La Pave demanda à Maurice s'il voulait rester à déjeuner. Il s'excusa avec discrétion : elle n'insista pas et le jeune commandant reprit solitairement le chemin du Prioré. Il se contenta de dire à sa mère que la promenade, à laquelle était venu se joindre M. de Combaleu, avait été parfaitement tranquille et insignifiante et qu'elle pouvait maintenant dormir en paix.

VIII

Pendant le reste de la journée, madame de La Pave rechercha la solitude. Elle s'enferma dans son appartement ; puis elle se promena longuement sous ses charmilles. — Que pouvait-elle méditer ? A quoi rêvait cette jeune femme dans son âme cachée et profonde ? Était-il possible que son mariage avec son cousin, après lui avoir servi de moyen pour atteindre quelque but secret, lui parût à cette heure inutile et importun ? Était-il possible qu'elle eût la pensée de le rompre ? Mais ce mariage, suivant tous les usages, était maintenant comme fait ; il devait avoir lieu dans six semaines ; on en était aux derniers apprêts ; toutes les questions d'intérêt étaient réglées, le jour même de la cérémonie était fixé. Dans de pareilles conditions, comment rompre ? Sous quel prétexte raisonnable et honorable ? Comment rompre sans scandale, sans se donner des torts apparents, sans blesser l'opinion, sans sortir du bon goût et des bienséances du monde ?

Si madame de La Pave se posa en effet ce problème, la solution lui en parut vraisemblablement trop difficile, car elle eut tout l'air d'y avoir renoncé. On la vit même les jours suivants, se montrer, avec son futur plus attentive et plus engageante qu'elle ne l'avait été jusque-là.

Elle se mit sur le pied de le taquiner amicalement à propos de sa réputation de galanterie et de ses mauvaises connaissances. Puis le soir, à table, remarquant que madame de Combaleu, suivant sa coutume, surveillait Gérard dans ses libations et lui lançait des regards terribles quand il semblait faire trop d'honneur aux excellents vins de sa cousine :

— Mon Dieu ! ma tante, dit-elle, ne tourmentez donc pas Gérard et laissez le pauvre garçon boire à sa soif ! Je suis enchantée pour moi qu'il ait un bon estomac et une tête solide. Rien n'est déplaçant comme un homme efféminé... Voyez nos ancêtres... ils buvaient sec et n'en étaient pas moins des personnages très distingués. Tenez, je lisais ces jours-ci les Mémoires de Bassompierre. Eh bien ! certainement Bassompierre était un beau type de gentilhomme... et voyez comme il tenait tête aux plus grands buveurs d'Allemagne... Il y a aussi ces charmants et vaillants cavaliers du temple des Stuarts. Tous ces hommes-là buvaient aussi bien qu'ils se battaient... Suivant moi, on a aujourd'hui à cet égard des délicatesses excessives qui témoignent simplement d'un affaiblissement des facultés.—Ainsi, mon cher cousin, ne buvez pas à vous griser, vous me feriez de la peine, mais buvez tout à votre aise, vous me ferez plaisir !

— Ça, ma cousine, dit le bon Gérard profondément touché, c'est gentil ! c'est très gentil ! Je n'abuserai pas de la permission, soyez-en sûre, mais j'y suis sensible. Je suis d'ailleurs tout à fait de votre avis sur Bassompierre... qui était un gaillard comme on en voit peu... je vide à votre santé, du fond du cœur, ce verre de votre délicieux porto.

Plus habitué à la mauvaise compagnie qu'à la bonne, Gérard de Combaleu n'avait jamais été très à l'aise avec sa cousine, dont les grâces décentes et la distinction suprême lui imposaient. Mais quelques petites attentions lui donnèrent plus de confiance en lui-même. Il perdit un peu de l'embarras dont il avait peine à se défendre de sa compagnie. Malgré ses goûts un peu grossiers, il était loin d'être indifférent à la beauté fine et troublante de la jeune veuve, il en était même à sa manière violemment épris ; mais sa crainte, qu'il communiquait volontiers après boire à quelques amis de choix, sa crainte était que sa future ne fût diablement bégueule, " et le diable m'emporte, ajoutait-il, confidentiellement, si je sais comment on s'y prend avec ces femmes-là ! "

On eût vraiment cru que madame de La Pave était dans le secret des appréhensions et des scrupules de son fiancé, et qu'elle mettait un soin obligeant à l'en soulager. Elle daignait, pour lui plaire, sortir de sa réserve hautaine. Elle lui faisait des niches tendres et familières, en se promenant avec lui dans ses jardins, elle lui plantait des fleurs dans les cheveux, elle cueillait des cerises et les lui servait au bout de ses doigts ; elle trouvait des prétextes pour lui passer devant le visage ses belles mains parfumées, comme si elle eût voulu lui faire respirer quelque sorcellerie.

Devant de tels procédés, Gérard ne pouvait guère conserver la timidité défiante qui l'avait si longtemps paralysé auprès de sa belle cousine. Mais il commençait à éprouver un embarras d'un autre genre : peu versé dans la science des amours honnêtes, il se demandait si, en voulant répondre aux charmantes câlineries de sa cousine, — ce qui lui paraissait indispensable, — il ne risquait pas de dépasser la mesure et d'effaroucher une

si délicate personne. Cette perplexité le rendait rêveur et plus gauche encore que de coutume.

Dans une de leurs promenades à cheval, madame de La Pave, un peu étonné sans doute de voir ses avances si froidement accueillies, s'avisait de lui dire tout à coup :

— Mon bon Gérard, est-ce que vous avez été un mauvais sujet vraiment ?

— Mon Dieu ! ma cousine, répondit M. de Combaleu, vous savez... j'ai été jeune comme tout le monde.

— Et vous l'êtes toujours, Dieu merci !... Mais, du reste, on vous a beaucoup calomnié, n'est-ce pas ?

— Très probablement, ma cousine.

— Ou bien peut-être, poursuivit madame de La Pave, c'est moi qui m'abusais... car naturellement nous n'avons là-dessus, nous autres, que des notions très vagues... et un peu chimériques. Mais enfin on m'avait tant dit que vous étiez un mauvais sujet, que j'avais pris de vous une opinion terrible ; j'avais presque peur de vous, et, en réalité, vous n'êtes pas effrayant du tout.

— Je suis trop heureux, ma cousine, de vous avoir détrompée.

— Mais non... il ne faut pas être si heureux que cela... Certainement, au fond, je suis très contente que vous ne répondiez pas à l'idée que je m'étais faite d'un mauvais sujet... mais, d'un autre côté, il y a un peu de mécompte... Vous savez combien les femmes sont curieuses,—les femmes de notre monde surtout ! Pour elles, un mauvais sujet est une sorte de personnage mystérieux, redoutable, dont la pensée seule donne de petits frissons de terreur... avec lequel on s'attend à des choses extraordinaires... c'est une espèce de monstre dévorant qu'on craint de rencontrer, mais qu'on espère pourtant dompter... Voilà comment, à peu près nous nous représentons un mauvais sujet.

— Enfin, Dieu merci ! ma cousine, dit Gérard, Dieu merci, vous êtes rassurée ?

— Oh ! tout à fait ! dit la jeune femme d'un ton sec. Et elle partit au galop.

Tout en la suivant du même train, Gérard se livrait à part lui aux réflexions les plus pénibles. Il avait la peau un peu épaisse, mais pas assez cependant pour ne pas sentir la piqure des traits que venait de lui décocher sa cousine. Il se persuadait de plus en plus, qu'en s'épuisant, comme il l'avait fait depuis des mois, en chastes respects et en réprimant sévèrement auprès de Marianne ses habitudes de galanterie cavalière, il avait décidément fait fausse route.

Il est assez d'usage parmi les bons compagnons de son espèce d'attribuer aux plus honnêtes femmes un goût secret pour les hommes hardis et entreprenants. Cet axiome, plus ou moins fondé, lui revint à l'esprit et fut pour lui un nouveau trait de lumière : il lui expliquait à merveille ce mécompte, ce dépit dont madame de La Pave n'avait pu retenir l'expression. Il était évident que, sur sa réputation de mauvais sujet, elle avait attendu de lui, non pas certainement de la grossièreté, mais des façons plus vives, plus démonstratives, quelque chose qui lui fit sentir l'émotion de l'aventure et du péril.

Oui, positivement, il avait été stupide. A force de respect, il avait été complètement fade et incolore. Il s'était fait mépriser de cette charmante petite femme qui avait cru pouvoir compter sur lui pour sortir un instant, une fois en sa vie, des platitudes de l'amour convenu.

— Et j'ai été d'autant plus bête, ajoutait-il, que c'est une femme faite au tour, que j'en suis fou, et que mon extrême réserve avec elle me gênait infiniment !

M. de Combaleu ruminait encore sur ce texte quand on se mit à table, et, pour achever d'éclaircir ses idées, il crut devoir profiter largement des pleins pouvoirs que sa cousine lui avait conférés sur les vins de sa cave. Il se montra, en conséquence, plus expansif qu'à l'ordinaire et il s'abandonna plus franchement à la grosse gaieté qui faisait le fonds de son naturel et qui avait tant de fois ébranlé les vitres des cabinets particuliers. Madame de Combaleu en frémit ; mais la contenance de sa nièce la rassura. Madame de La Pave, en effet, tout en ouvrant de grands yeux un peu étonnés, paraissait beaucoup goûter cette belle humeur rabelaisienne qui charmaait probablement ses fines oreilles pour la première fois.

Après le dîner, on passa dans un élégant boudoir où le triomphant Gérard reçut successivement des mains de sa cousine un cigare et un bougeoir pour l'allumer, puis une tasse de café et un verre de liqueur. Pendant qu'elle lui rendait tous ces petits services, il s'inclinait jusque sur ses cheveux pour la remercier, la regardant dans les yeux d'un air mélancolique et lui murmurant de sa voix échauffée des compliments qui la faisaient sourire et rougir. Au bout de quelques minutes, les voyant en si bons termes, madame de Combaleu eut la discrétion d'aller prendre l'air dans le jardin.

Demeuré seul avec sa cousine, Gérard se laissa tomber sur un divan où elle venait de s'asseoir, et se penchant vers elle, l'œil noyé, les joues enflammées, il la regarda de nouveau fixement, puis, sans rien dire, il hocha la tête à plusieurs reprises, comme un homme qui ne trouve pas d'expressions assez fortes pour interpréter ses sentiments.

Afin de remédier à cette insuffisance du langage, il saisit les admirables mains de la jeune femme, et y appuya ses lèvres avec une ardeur extraordinaire.

—Il me semble, cousin, dit-elle en se dégageant doucement, que vous êtes bien gai ce soir, et que vous vous lancez un peu. . . Est-ce parce que je vous ai reproché de n'être pas assez mauvais sujet ?

—Ma cousine, je vous avoue que je n'ai jamais eu si bonne envie de l'être qu'en ce moment-ci. . . et comment vous en fâchez-vous ? . . . Voyons, vous m'avez bien un peu encouragé ? . . .

Et il lui prit de nouveau les mains.

—Oh ! vous avez bien compris, j'espère, dit la jeune femme, qui semblait fort troublée et qui l'était, —vous avez bien compris que je plaisantais !

—Quoi ! ma chère cousine, —ma belle et délicieuse Marianne. . . au point où nous en sommes, je n'aurais pas le droit de prendre un baiser sur ce front charmant ?

Elle hésita, —puis avança avec une timidité lente son front pâle, —et le lui offrit.

Ce premier succès l'enhardit malheureusement un peu trop ; il voulut pousser ses avantages, et ses lèvres cherchèrent avec une sorte de violence un baiser moins platonique.

Moitié fâchée, moitié riante, elle le repoussait en murmurant quelques mots indécis :

—Voyons, mon ami ! . . . Tenez-vous, je vous prie ! . . . sérieusement, tenez-vous !

Il se rappela malencontreusement en cet instant l'axiome qui veut que les femmes aiment ceux qui osent, —ou plutôt il ne se rappela probablement rien, et obéissant simplement à l'ivresse de son désir surexcité par le vin et par la lutte, il saisit d'une étreinte presque brutale la taille de la jeune femme. —Elle bondit : elle eut un cri d'indignation qui cette fois n'était pas un jeu ; car elle était sincèrement révoltée, n'ayant jamais été

traitée ainsi et n'ayant même jamais supposé que cela fût possible. —Mais il l'avait retenue ; l'épouvantant de ses mines de faune. . .

—Ah ! mais, s'écria-t-elle, vous êtes un misérable ! — et lui échappant par un effort désespéré, elle courut à la cheminée, et tira violemment à plusieurs reprises le cordon de la sonnette.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et madame de Combaleu se présenta, suivie de deux domestiques. Elle aperçut avec stupeur sa nièce debout, les cheveux dénoués, le visage en feu, —et, dans un coin, son fils blême, muet, écrasé.

—Ma tante, dit la jeune femme, c'est à vous que je désire parler.

Les domestiques se retirèrent.

—Ma tante, reprit madame de La Pave, votre fils vient de se conduire avec moi comme avec la dernière des servantes et des filles. . . . Jamais un homme capable de pareilles indignités ne sera mon mari, jamais ! . . . Pas un mot, ma tante, . . . je vous jure que c'est inutile ! — Vous avez des préparatifs à faire. . . . Je vous en laisserai tout le temps, . . . mais, dès ce moment, le séjour en commun nous serait impossible. . . . Je vais m'installer pour deux jours à Alençon, chez mes cousines !

Ayant ainsi parlé, elle rajusta ses cheveux d'un coup de main, traversa le salon avec sa fierté tragique et sortit.

Trois quarts d'heure après, s'étant refusée à toute communication nouvelle avec sa tante, elle montait dans son landau attelé de deux postiers à grelots et partait pour Alençon.

A la suite de l'interrogatoire détaillé qu'elle fit subir à son fils, madame de Combaleu ne laissa pas de soupçonner que ce grand libertin innocent était tombé dans un piège tendu par une astuce supérieure, et que madame de La Pave avait prémédité de se faire manquer de respect par son fiancé, afin de se débarrasser d'un mariage qui avait cessé de lui plaire. La mère de Gérard n'eut pas beaucoup de peine à établir un rapport direct entre cette rupture improvisée et l'apparition récente du commandant de Frémeuse, pour lequel elle avait toujours senti que sa nièce avait une forte inclination. Si quelque chose pouvait ajouter à l'horreur du coup qui frappait madame de Combaleu, c'était la pensée que cette catastrophe, qui ruinait toutes ses espérances, allait tourner vraisemblablement au profit de sa voisine et de sa rivale détestée, madame de Frémeuse. Malgré tout, elle se garda scrupuleusement de laisser percer ses soupçons devant son fils, comprenant assez qu'une parole imprudente pouvait jeter ce jeune homme humilié et exaspéré au-devant d'un adversaire redoutable. — Il ne lui restait qu'à dévorer sa rage en silence ; elle fit à la hâte ses préparatifs de départ et quitta le château le lendemain soir.

IX

Il y avait environ huit jours que le commandant de Frémeuse méditait sur les incidents de sa promenade avec madame de La Pave et commentait à part lui les moindres détails de leur entretien, un peu étonné de n'entendre plus parler de sa voisine, mécontent d'elle et mécontent de lui, quand des rumeurs étranges se répandirent un matin dans le voisinage : des scènes terribles avaient eu lieu entre madame de La Pave et son fiancé ; une incompatibilité d'humeur absolue s'était

manifestée ; bref, elle l'avait congédié et le mariage était rompu. Les événements s'étaient tellement précipités qu'on apprit en même temps au Prieuré la fuite de madame de La Pave chez ses parents d'Alençon et son retour chez elle après le départ définitif des Combaleu.

Ces nouvelles plongèrent madame de Frémeuse dans une pure extase de joie ; car elles la délivraient de toutes ses inquiétudes et lui rendaient toutes ses espérances. Il y eut plus d'incertitude et plus de mélange dans les sentiments de son fils, quoique certainement la satisfaction y dominât.

—Je ne doute pas, dit-il à sa mère, que ce ne soit simplement partie remise et qu'elle ne se remarie un jour ou l'autre ; mais, du moins, ce ne sera pas sitôt et, de plus, on peut espérer qu'elle fera un meilleur choix. Il y avait quelque chose de particulièrement pénible à voir cette femme d'élite, si distinguée et si délicate, tomber entre les mains d'une brute. C'était comme un mauvais rêve.

Il y avait, dès ce moment, une démarche qui s'imposait à Maurice : madame de La Pave, après avoir pris cette grave détermination, qu'elle savait devoir lui plaire et à laquelle il n'était peut-être pas étranger, devait attendre de lui quelques paroles de sympathie et de félicitation ; il voulut les lui porter sans retard et se rendit le jour même au château.

On l'introduisit dans un petit boudoir tendu de soie jaune, où la jeune femme était en train d'écrire.

—Ah ! dit-elle simplement en se levant, c'est aimable ! Vous me prévenez, je vous écrivais.

Et dès qu'ils furent seuls, lui touchant le bras légèrement et dressant vers lui sa jolie tête :

—Eh bien ! dit-elle, êtes-vous content ?

—Très content et très heureux, dit-il en souriant, et, si j'y suis pour quelque chose, très reconnaissant !

—Vous y êtes pour tout ! dit madame de La Pave avec force.

Puis, s'asseyant et lui montrant un siège :

—Mettez-vous là !

Elle se recueillit un peu, soupira longuement et reprit :

—Monsieur, je désire que vous me connaissiez bien . . . Comme toutes les femmes, je puis être à mes heures très dissimulée et même très perfide . . . mon malheureux cousin vient d'en avoir la preuve . . . mais, en général, je suis franche et droite . . . vous le savez déjà ! vous allez le savoir encore mieux. Ecoutez-moi donc : J'ai aimé mon mari, peut-être pas avec toute la tendresse passionnée qui est en moi, mais je l'ai aimé sincèrement ;—je l'ai aimé vivant, je l'ai aimé mort . . . jusqu'au jour où vous m'avez transmis de sa part cette prière, ou plutôt cette injonction . . . que vous savez. En vérité, monsieur de Frémeuse, autant qu'on peut répondre de soi, j'aurais été capable de ce dévouement, de cette fidélité éternelle à sa mémoire qu'il me commandait. Mais de tels dévouements et de tels sacrifices n'ont de prix et n'ont de douceur que s'ils sont volontaires. Que mon mari ait prétendu me les imposer, en charger ma conscience, en tourmenter à jamais ma vie, qu'il ne s'en soit pas fié à moi, c'est ce que je ne lui pardonne pas ! . . . J'obéis cependant à sa volonté ; je cède, mais sachez bien que je le fais pour vous seul, parce que, après vous avoir longtemps méconnu, et même détesté, j'ai appris à vous estimer beaucoup et que je ne puis souffrir la pensée d'être mésestimée par vous . . . Voilà la vérité, la vérité pure. Maintenant, jugez-moi comme vous voudrez et faites ce que vous voudrez. Je trouverai toujours ce que vous avez raison !

Comme elle achevait de parler, deux larmes jaillirent à travers ses épais cils bleus et glissèrent sur ses joues.

—Madame, répondit Maurice, maîtrisant difficilement son trouble profond, une âme passionnée comme la vôtre doit comprendre et pardonner toutes les faiblesses, toutes les exaltations de la passion : Pardonnez donc à Robert . . ., il vous a tant aimée ! Pour moi . . .

Il y eut en ce moment dans le cœur du jeune homme un tel conflit de sentiments que sa voix se brisa et il fut forcé de s'interrompre.

Après une courte pause :

—Pour moi, reprit-il, pour ce qui m'est personnel, après ce que vous venez de me dire, je ne puis que me consacrer à vous absolument . . . J'essayerai donc de tout mon cœur d'être pour vous l'ami et le soutien que vous avez rêvé.

—Merci ! dit-elle en lui tendant la main, et cette main prit alors possession définitive de ce loyal soldat.

Dès cette minute, en effet, il lui appartenait et il était impossible d'imaginer qu'il pût se dégager des liens si habilement et si fortement tissés dont elle l'avait enveloppé. Mêlant à ses ruses profondes une sincérité de passion qui en était l'excuse, elle avait trouvé le moyen de lui faire un devoir de reconnaissance, une obligation de générosité, et presque un point d'honneur de cette amitié qui était si près d'être de l'amour,—de cet amour qui était si près d'être un crime.

Maurice était donc, à dater de ce jour, engagé dans cette liaison singulière dont il avait en d'autres temps si vivement pressenti le charme et le danger. L'expérience ne trompa pas ses prévisions. Il connut le charme et il connut aussi le danger. Il comprit mieux que jamais combien il était difficile de maintenir dans les limites de la raison et de l'honneur ces relations d'intimité quotidienne avec une jeune femme d'un contact si redoutable. Car madame de La Pave n'était pas seulement une créature d'une grâce idéale évoquant devant l'imagination toutes les grandes séductrices dont l'histoire et la poésie ont consacré les noms : elle était aussi de la rare fatale de Circé ; elle avait ce genre de beauté qui ne parle pas aux meilleurs instincts de l'homme, mais qui chez tous les hommes trouve à qui parler. C'était une de ces magiciennes qui semblent recéler dans leur langueur étrange, dans leurs formes exquises, dans leur ironique sourire, le secret d'amours inconnus.

On dit que la fascination de certains serpents plonge leur victime dans une sorte de stupeur qui, pour être mortelle, ne semble pas douloureuse, et n'est, peut-être pas sans une secrète volupté.

C'était ainsi que Maurice, en présence de la jeune veuve, se sentait comme la proie d'un enchantement dont il ne voulait pas se défendre et qui lui faisait tout oublier. Mais dès qu'il ne respirait plus son parfum personnel, dès qu'il n'entendait plus la musique de sa voix, le charme se rompait et il voyait les abîmes ouverts.—Où allait-il ? quelle suite, quelle fin, quelle issue possible à cette liaison sans nom, innocente encore sans doute, mais déjà suspecte au public, et déjà compromettante pour celle dont la réputation devait lui être aussi sacrée que la sienne même ?—Et puis quel serait l'avenir ? Son congé terminé, partirait-il ? Le laisserait-elle s'éloigner maintenant ? Allait-il donc, lui aussi, renoncer à sa carrière, se rendre coupable de cette insigne faiblesse qu'il avait tant reproché à Robert ? . . . Et pour la même femme . . . et sans la même excuse ! Car Robert, du moins, avait le prétexte du mariage.—

Mais déposer ses épaulettes, briser son épée pour s'attacher à la suite d'une femme qui ne pouvait être pour lui qu'une amie, n'était-ce pas une pure folie, une pure honte ? Et si elle le lui demandait, cependant, n'était-il pas trop engagé avec elle pour lui rien refuser ? Et puis, et surtout, hélas ! il l'adorait !

Il sortait un soir du château à la nuit close et retournait à pied chez sa mère. Chemin faisant, et loin de l'enchanteresse, il était retombé comme toujours dans ses cruelles incertitudes, dans ses scrupules, dans ses angoisses. Comme il passait sur les bords de la petite rivière qui arrosait le jardin du curé, il vit qu'une des fenêtres du presbytère était encore éclairée, c'était celle du cabinet où travaillait le vieux prêtre. Cette lumière entrevue à travers les arbres, dans cette tranquille demeure, lui donna le sentiment d'une paix qui lui parut divine. Il porta envie au vieillard qui achevait doucement ses jours dans cette retraite. Il s'arrêta, puis tout à coup, faisant un détour, il alla sonner à la porte du presbytère.

L'abbé Desmortreux, armé d'une loupe, était en train d'examiner des médailles quand on lui annonça le jeune commandant d'artillerie. Il se leva aussitôt et le reçut avec sa cordiale bienveillance, mais non sans une nuance d'embarras inquiet.

—Je vous demande pardon, monsieur le curé, dit Maurice, de vous déranger à pareille heure : mais vraiment je suis si tourmenté, si malheureux que j'ai voulu prendre encore une fois vos bons avis.

Le vieillard s'inclina légèrement.

—Ma mère, reprit Maurice, vous aura certainement mis au courant de ce qui s'est passé, de ce qui se passe entre madame de La Pave et moi.

L'abbé inclina de nouveau sa tête blanche.

—Je pourrais sans doute prendre les avis de ma mère, dont je connais toute la sagesse... mais, dans le cas présent, je crains qu'elle n'ait pas toute l'impartialité nécessaire. Je viens donc à vous, monsieur le curé, dans une circonstance critique de ma vie, je viens à vous comme à un honnête homme, et permettez-moi de dire comme à un ami... je viens aussi à vous comme à un prêtre familier avec les pensées hautes et saintes, et je vous demande conseil : car toute ma vie morale est en détresse.

—Voyons, mon enfant.

—Vous avez su par moi-même, monsieur le curé, que j'avais été chargé de transmettre à madame de La Pave les dernières volontés de son mari, et vous vous rappelez quelles étaient ces volontés. Il lui enjoignait avec une solennité tragique de ne jamais se remarier. Aujourd'hui, vous connaissez l'état de mes relations avec madame de La Pave... vous savez quelle est notre situation mutuelle, combien elle est délicate, équivoque, impossible !... Eh bien ! au nom du ciel, que puis-je faire, que dois-je faire pour rester un honnête homme !

—Mon enfant, dit le vieux prêtre, je sais tout cela en effet, et tout cela me tourmente beaucoup... car, véritablement, la question que vous me soumettez est, en quelque façon, insoluble... Je ne vous accuse ni l'un ni l'autre, car vous n'avez rien prémédité... des circonstances inévitables vous ont rapprochés et vous ont mis dans des rapports d'intimité confidentielle. Vous vous êtes aimés... c'est un malheur, un grand malheur !... mais, enfin, telle est la situation... on ne peut la changer, et il s'agit uniquement de chercher la meilleure voie pour en sortir. Au premier abord, votre devoir paraît

clairement tracé : rassembler tout votre courage, étouffer vos sentiments personnels, braver les reproches, les larmes, le ridicule même... et vous en aller pour ne jamais revenir. Mais autant que je puis connaître madame de La Pave, si vous faites cela, c'est une femme perdue ! Pour se venger de vous, de moi, de nous tous, du bon Dieu même, elle se jettera dans le désordre... elle deviendra une désespérée, une affolée... vous en aurez fait une courtisane.

L'abbé Desmortreux s'interrompit un moment, puis voyant que Maurice baissait la tête sans répondre, il reprit :

—Maintenant, monsieur, laissez-moi oublier une minute que je suis prêtre et vous parler nettement dans la langue mondaine : si vous ne partez pas, si vous continuez avec madame de La Pave ces relations de prétendue amitié, dans un mois ou dans six mois, cette amie, la veuve de votre ami, sera perdue. Vous n'en doutez pas plus que moi. Eh bien ! il vaut mieux qu'elle soit votre femme !

Maurice poussa un cri.

—Oh ! je sais ! reprit vivement le vieillard, je sais... je ne me dissimule pas l'objection : elle est terrible !— Épouser cette jeune femme quand vous avez le souvenir tout chargé du dernier message de son mari, quand ce message vous a été confié à vous-même, cela est très dur et très douloureux !... Mais encore une fois, à l'heure qu'il est, c'est le seul moyen que vous ayez d'empêcher que la veuve de M. de La Pave ne soit un jour ou l'autre une femme déshonorée !

—Mais, grand Dieu ! s'écria Maurice, pour empêcher qu'elle ne soit une femme déshonorée, faut-il donc que je me déshonore, moi ?

—Mon enfant, il est possible que je m'abuse, mais il me semble que si j'avais été de ce monde et que pareille alternative m'eût été posée, j'aurais plutôt hasardé quelque chose de mon honneur que de mettre en péril celui de la femme que j'aurais aimée.

Maurice soupira longuement ; puis, se levant :

—Pardonnez-moi, monsieur le curé, j'abuse vraiment... je vous remercie et je me retire.

Et, près de la porte, tenant la main du vieillard :

—C'est donc véritablement comme vous me l'avez prédit : ennemi ou complice !... et me voilà complice.

Dans le cours de sa nuit sans sommeil, le commandant de Frémeuse arrêta sa résolution :— Il aurait une explication avec madame de La Pave : il mettrait fin d'une façon ou de l'autre à la situation actuelle. Il avait été excusable de la prolonger tant qu'il avait pu garder quelques illusions sur la nature de ses propres sentiments et sur le caractère de cette liaison : mais maintenant, et surtout après son entretien avec le curé, ses yeux étaient grands ouverts. S'il acceptait plus longtemps cette vie, ce serait la vie d'un hypocrite et d'un lâche.— Tout valait mieux que cela.

La journée du lendemain fut une belle journée d'été, qui dans l'après-midi devint lourde et accablante. Quand Maurice se dirigea vers le château, un soleil d'or inondait encore la campagne, mais une bande d'un bleu sombre s'était déjà formée à l'horizon occidental, et elle envahissait rapidement l'étendue du ciel. Déjà se faisaient dans les champs et dans les sentiers ce silence de toutes choses et cette paix inquiète qui précèdent les orages.

On dit à Maurice que madame de La Pave était au jardin et probablement dans l'allée des charmillles. Ce fut là, en effet, qu'il la trouva, assise sur un banc de

pierre et lisant. Ils aimaient tous deux cette vicille allée en berceau où s'était passé entre eux une scène qui était demeurée également chère à leur souvenir. Madame de La Pave y avait cherché un refuge contre l'extrême chaleur de la journée : mais, depuis un moment, le ciel s'était voilé sous la nuée d'orage ; le soleil ne jetait plus de rayons à travers la voûte des charmilles, et une demi-obscurité régnait dans la longue allée sombre et silencieuse comme une église.

Le beau sourire qui avait entr'ouvert les lèvres de la jeune femme à l'approche de Maurice s'éteignit subitement dès qu'elle put distinguer l'expression rigide de ses traits. Elle se leva.

—Vous avez à me dire quelque chose, mon ami ? demanda-t-elle timidement.

—Oui, Marianne.

Il s'assit près d'elle, et tandis qu'elle attachait sur lui ses yeux noirs pleins de trouble :

—Marianne, reprit-il, l'existence que nous menons ne peut durer. Votre réputation pourrait en souffrir... et de plus je joue ici un rôle de Tartufo qui me révolte, car la vérité est que je vous aime en amant et non en ami... Il faut donc en finir... autrement vous ne tarderiez pas à me mépriser, comme je commence à me mépriser moi-même.—Je ne voudrais pas vous quitter, à moins que vous ne me l'ordonniez : mais, si je reste, il faut que vous me fassiez la grâce d'accepter mon nom, de m'épouser enfin... Je sais ce que je fais, croyez-le bien... Je sais ce que je vous propose :—C'est un crime !... Mais nous en sommes là... Il faut choisir... Moi, je suis à vos ordres : décidez !

Elle eut un éclat de douleur sans larmes, et appuya fortement ses deux mains sur son visage, puis après quelques secondes :

—Moi, dit-elle, je vous aime assez pour cela !... Mais vous... comme je vous connais, vous serez horriblement malheureux !

—Horriblement ! dit Maurice.

Elle se leva tout à coup :

—Eh bien ! s'écria-t-elle d'une voix brève, résolue, impérieuse,—plus une phrase... plus un mot... plus rien ! Partez !... Partez ! je le veux ! je vous jure que je le veux !... je vous l'ordonne !—Adieu !

Elle lui prit les deux mains, et lui tendit son front.

Maurice lui baisa froidement les cheveux.

Elle se laissa glisser avec un bruit de soie froissée, et tombant à ses pieds, le corps brisé, la tête touchant presque le sable de l'allée, elle murmura encore une fois : —Adieu !

Il la saisit violemment, la releva, et la pressa longtemps sur son cœur et sur ses lèvres.—Tout était dit. Ils étaient fiancés.

X

Madame de La Pave usa de son triomphe avec une sage discrétion. Elle avait assez obtenu : elle ne demanda rien de plus, elle ne parla point de démission. Maurice sollicita simplement, à l'occasion de son mariage, une prolongation de congé qui ne lui fut pas refusée.

Avec le même esprit de sagesse avisée et délicate, la jeune femme se préoccupa de donner dès ce moment à leur union prochaine une publicité régulière ; elle voulut même l'entourer d'un certain appareil de fête, afin, de lui enlever, aux yeux de Maurice, ce caractère clandestin et coupable qu'il était trop disposé à lui prêter. On laissa

jusqu'à nouvel ordre Maurice au Prieuré ; mais dès ce moment madame de Frémeuse, sur les instances de sa future belle-fille, dut s'installer à demeure chez elle. En même temps madame de La Pave cultivait plus activement ses relations de voisinage : elle offrait l'hospitalité à ses parents d'Alençon, parmi lesquels figuraient deux ou trois jeunes femmes, et elle arrêtait au passage quelques amis qui revenaient des courses de Caen ou de Deauville. Grâce à tous ces hôtes permanents ou passagers, le château s'anima d'une vie bruyante. Cette animation, dont Maurice était forcé de prendre sa part, ne laissait pas d'exercer sur son état moral une influence salutaire et de faire trêve par intervalles aux agitations secrètes de sa conscience. Peut-être aussi s'habituaient-ils peu à peu, depuis que sa résolution était arrêtée, à l'idée de ce mariage, se rappelant au besoin l'argumentation à peu près irréfutable du vieux curé et l'espèce de nécessité fatale qu'il subissait. Il s'attachait aussi, pour apaiser son trouble, au bonheur incomparable dont il voyait sa mère pénétrée. Enfin il était distrait et soutenu avant tout par l'amour ardent et profond dont son cœur était enivré. Il trouvait d'ailleurs dans celle qu'il aimait si passionnément, et à laquelle il sacrifiait tant de choses, une reconnaissance si vive, si attentive, si pleine de grâce, que ses chagrins, ses remords même, lui paraissaient doux à ce prix.

Madame de La Pave était trop profondément femme pour n'avoir pas la perception très nette des sentiments qu'elle inspirait. Elle ne doutait donc point de l'amour de Maurice. Cependant, depuis qu'il lui avait donné dans un élan de passion irrésistible le baiser des fiançailles, elle remarquait qu'il évitait, par une affectation de respect chevaleresque, tout rapprochement, toute tendresse du même genre. Il semblait que, par un reste de scrupule et de souvenir, il retardât autant que possible le moment où la veuve de Robert serait pour lui quelque chose de plus qu'une amie. Madame de La Pave, tout en l'adorant, souriait secrètement de sa faiblesse, et elle attendait curieusement la fin de tout cela avec un mélange d'impatience, de malice féminine et de vague inquiétude.

Quelques semaines se passèrent ainsi. Le mariage avait été fixé au dernier lundi de septembre.—Ce jour arriva. La double cérémonie du mariage civil et du mariage religieux eut lieu, suivant la coutume de la province, dans la même matinée. On sortit de l'église vers une heure de l'après-midi. Il y avait un assez grand nombre de parents et d'invités qu'il fallut occuper pendant le reste du jour. Après une promenade dans les jardins, on improvisa un bal au piano, et on gagna de cette façon assez péniblement, comme il arrive en pareil cas, le moment de se mettre à table.

Le dîner, d'une quarantaine de couverts, servi dans la grande salle du château avec une profusion de fleurs et de feuillages, se prolongea assez avant dans la soirée. Pendant le dîner, comme dans le cours de la journée, l'attitude mutuelle de M. de Frémeuse et de sa femme fut ce qu'elle pouvait être dans ce milieu social. Il n'est pas d'usage que des nouveaux mariés, qui appartiennent au monde, se retirent furtivement dans des coins après les cérémonies officielles, ni qu'ils donnent à l'assistance le spectacle de leurs empressements. Le commandant de Frémeuse et sa jeune femme, par leur caractère et par leurs mœurs, étaient, moins que personne, capables de déroger à ces bienséances et de mettre le public dans la confidence de leurs effusions. On ne s'étonna donc point

de la réserve qu'ils gardaient l'un envers l'autre. Des regards fréquemment échangés témoignaient cependant de la tendre et parfaite intelligence qui régnait entre eux. Un peu pâle et grave, portant avec une dignité élégante l'uniforme sévère de son arme, M. de Frémeuse apparaissait d'ailleurs à tous les hôtes du château comme un type idéal de mari viril et charmant. Il avait généralement auprès des femmes une politesse d'un autre âge et des formes exquises ; mais, auprès de la sienne, on voyait qu'il raffinaît, que le cœur et l'émotion s'en mêlaient, que ses paroles les plus insignifiantes étaient pourtant des paroles d'amour, et son silence même de l'adoration. Elle-même voyait tout cela mieux que tout le monde, et elle était ravie.

Pendant le premier tumulte qui accompagna le passage des convives de la salle à manger dans le salon, la jeune châtelaine, occupée de mille détails, perdit un instant de vue son mari. Quand elle s'aperçut qu'il n'était plus là, elle s'informa auprès des domestiques. On lui dit que le commandant fumait un cigare dans la cour du château. La soirée étant très froide, elle s'inquiéta ; mais on l'assura que M. de Frémeuse avait passé, avant de sortir, son pardessus d'uniforme.

Maurice, fatigué apparemment du bruit et de la foule, était allé, en effet, fumer solitairement sur la terrasse de la cour, puis au bout d'un moment il descendit le perron et gagna l'avenue. Livré à ses pensées, il avança dans l'ombre jusqu'à l'extrémité de cette avenue qui aboutissait au chemin public. C'était une nuit sans lune, mais pleine d'étoiles et très claire. Après avoir marché quelques minutes encore, il se trouva en vue d'une vieille croix de granit qui s'élevait à l'ex-branchement de deux routes. Il avait évité depuis quelque temps de passer là : ce carrefour retiré, cette croix lui rappelaient des souvenirs importants.

Ce soir-là, les rencontrait-il par hasard, ces souvenirs, ou les avait-il cherchés ?

Ce qui paraît certain, c'est qu'il en ressentit profondément l'impression. Que se passa-t-il alors dans son cerveau et dans sa conscience ? Suivant toute vraisemblance, au moment fatal où il était arrivé, à l'heure où son crime allait devenir formel et irréparable, il se rappela avec une lucidité soudaine et terrible, comme un homme qui s'éveille, tout ce qui pouvait en aggraver l'horreur. Il revit dans le passé, au pied de cette croix, deux enfants embrassés qui se juraient une foi et une fidélité éternelles. Il revit aussi, au milieu d'une cabane ensevelie sous la neige, l'ami de son enfance et de sa jeunesse mourant d'une mort héroïque et sanglante. Il entendit sa voix suppliante, sa voix désespérée et déchirante, et toutes les paroles suprêmes de sa confiante amitié :

—Tu me le promets, Maurice ?

—Oui !

—Sur l'honneur ?

—Sur l'honneur !

Et c'était lui, lui-même qui le troublait dans son sommeil de mort, qui l'outrageait dans sa tombe !

En ce moment sans doute le jeune officier rejeta loin de lui avec mépris, tous les sophismes, tous les vains arguments dont il avait essayé de pallier sa faute à ses propres yeux : il ne vit plus que l'honneur qui avait été le culte de sa vie, et auquel il manquait, l'honneur dont il n'oserait plus prononcer le nom tant qu'il existerait, l'honneur qui ne souffre ni équivoque ni compromis—la parole donnée qu'on respecte quand on est un honnête homme et qu'on viole quand on est un misérable !—Et et il ne voulut pas décidément être un misérable.

.....
 On lisait le surlendemain dans un des journaux du département :

“ Un cruel événement, entouré des circonstances les plus dramatiques, vient de mettre en deuil deux des plus honorables familles de notre pays. Avant-hier, 29 septembre, le commandant d'artillerie Du Pas-Devant de Frémeuse épousait, au château de La Pave, madame de La Pave, veuve du lieutenant de vaisseau de ce nom. Vers dix heures du soir, pendant que la nouvelle mariée faisait encore les honneurs de son salon à ses invités, les fenêtres étant entr'ouvertes, on entendit dans la campagne le bruit d'un coup de feu. La jeune madame de Frémeuse, ayant remarqué que son mari était absent depuis quelques instants, s'alarma. La saison de la chasse étant ouverte, on essaya de lui persuader que ce coup de feu avait été tiré par un chasseur qui déchargeait son arme. Mais les pressentiments de la jeune femme n'étaient que trop fondés. Une demi-heure plus tard, un des fermiers de madame de La Pave accourait au château. A peu de distance de l'avenue, dans un carrefour où il y a une vieille croix de pierre bien connue des gens du pays, il avait trouvé le commandant de Frémeuse étendu sans vie et baigné dans son sang. A côté de lui, dans le chemin, était un revolver de petite dimension qu'il avait coutume, a dit son ordonnance, de porter dans sa capote d'uniforme. Une balle lui avait traversé le cœur. L'hypothèse d'un crime est inadmissible. On se trouve donc en face d'un suicide inexplicable, car M. de Frémeuse, officier du plus brillant avenir, marié depuis le matin à une personne qu'il adorait, riche par lui-même et par sa femme, avait mille raisons qui devaient l'attacher à la vie. On en est réduit à supposer qu'une blessure à la tête qu'il avait reçue à la bataille de Mans, et dont il n'avait pas cessé de souffrir, a déterminé subitement chez lui un désordre cérébral. Nous renonçons à décrire la douleur de madame de Frémeuse la mère, et de sa malheureuse belle-fille.”

LE MAITRE DE FORGES

Pièce en quatre actes de GEORGES OHNET

PERSONNAGES

MOULINET, Industriel enrichi
PHILIPPE DERBLAY, le Maître de Forges
BACHELIN, Notaire
DUC DE BLIGNY, cousin de Claire
BARON DE PRÉFONT, neveu de la Marquise
OCTAVE, frère de Claire
LE GÉNÉRAL
GOBERT
DOCTEUR SERVAN
LE PRÉFET

DE PONTAC
JEAN
UN OUVRIER
UN DOMESTIQUE
CLAIRE DE BEAULIEU, fille de la Marquise
ATHÉNAIS, fille de Moulinet
MARQUISE DE BEAULIEU, mère de Claire et d'Octave
BARONNE DE PRÉFONT, nièce de la Marquise
SUZANNE, sœur de Philippe Derblay
BRIGITTE, servante

ACTE PREMIER

Un salon au château de Beaulieu.—Porte-fenêtre au fond, donnant sur une terrasse et par laquelle on aperçoit les montagnes du Jura se découpant sur un ciel très clair.—Mobilier Louis XV, gris à filets, et murs couverts de boiserries grises.—Porte à droite et à gauche, pan coupé. Grande table au milieu, un peu à gauche ; de chaque côté une chaise et une derrière.—Au premier plan à gauche, près du décor, un fauteuil, garanti par un paravent à trois feuilles, devant le fauteuil, un métier à tapisserie. Au premier plan à droite, un canapé ; du même côté et le long du décor, un piano avec tabouret ; entre le piano et la porte pan coupé, à droite, une chaise. De chaque côté de la porte du fond, une colonne avec vase de fleurs ; sur le piano, partitions et un vase contenant une plante.—Sur la table, un timbre, une petite jardinière garnie de fleurs, un album de photographies.—À droite de la porte du fond, un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, CLAIRE.

Au lever du rideau, Claire est étendue dans un grand fauteuil, devant la porte-fenêtre ouverte. Elle tient un livre, ouvert sur ses genoux.—La marquise et la baronne travaillent.—La marquise est assise sur le fauteuil au premier plan gauche, et fait de la tapisserie, la baronne est assise sur la chaise à gauche de la table, et brode.

LA MARQUISE (après avoir regardé sa fille pendant un instant).—Claire... Claire...

CLAIRE (se tournant lentement).—Ma mère :

LA MARQUISE.—Que fais-tu là, triste et absorbée ?

CLAIRE.—Rien, ma mère.

LA MARQUISE.—Voyons, mon enfant, ne reste pas à l'écart, viens près de nous, parle-nous... je t'en prie.

CLAIRE (se lève puis, après un temps).—Cet air tiède m'avait engourdi ! (Elle descend lentement vers sa mère). Combien y a-t-il de temps que nous n'avons reçu de lettres de Saint-Petersbourg ?

LA MARQUISE (après un coup d'œil échangé avec la baronne).—Deux mois, environ.

CLAIRE (avec tristesse).—Deux mois, oui !

LA BARONNE.—Pourquoi penser sans cesse à cela et te torturer l'esprit ?

CLAIRE.—À quoi veux-tu que je pense, sinon à mon

fiancé ? Et comment ne me torturais-je pas l'esprit, comme tu dis, pour trouver les motifs de son silence ?

LA MARQUISE.—J'avoue qu'il est difficile de l'expliquer. Le duc de Bligny, mon neveu, après avoir passé huit jours auprès de nous, l'an dernier, est reparti en promettant de revenir à Paris pendant l'hiver. Il a d'abord écrit que des complications politiques le retenaient à son poste en Russie, puis il a prétexté que, l'hiver étant fini, il attendait l'été pour rentrer en France. L'été est venu, mais le duc point. Enfin, voici l'automne, et Gaston ne donne même plus de prétextes : il ne prend pas seulement la peine de nous écrire. Mes chères filles, tout dégénère ; les hommes de notre monde eux-mêmes ne savent plus être polis.

CLAIRE.—Cependant, s'il était malade ? S'il était dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles ?

LA MARQUISE.—On nous aurait prévenues de l'ambassade.

LA BARONNE.—Ta mère a raison...

CLAIRE.—Il m'avait tant promis de venir passer l'hiver à Paris et je me faisais une si grande fête de me retrouver avec lui ! J'aurais triomphé de ses succès, il aurait peut-être remarqué les miens. Il faut avouer, ma mère, qu'il n'est pas jaloux. Et cependant, partout où nous sommes allées, j'ai été fort entourée. Ici même, dans ce désert de Beaulieu, les adorations n'ont pas cessé, et jusqu'à notre voisin, le maître de forges...

LA MARQUISE.—M. Derblay ?

LA BARONNE.—Oh ! c'est assez visible, ma tante. Depuis sa première visite au château, il y a une quinzaine de jours... Quand il est venu vous apporter ses excuses pour les empiètements qu'il avait faits sur vos terres... il est devant Claire comme un dévot en adoration perpétuelle.

LA MARQUISE.—Je le trouve assez plaisant avec son adoration. Mais, il faut que ma vue s'affaiblisse, je n'ai pas remarqué ce petit manège... J'y veillerai.

CLAIRE (gravement).—Ma mère, les hommages de M. Derblay sont respectueux et je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Mais enfin le duc n'est pas là pour défendre son bien, et il devrait se dire que ce rôle de Pénélope,

attendant le retour de celui qui n'arrive jamais, pourrait finir par me lasser.

LA BARONNE (*vivement*).—Moi, si j'étais à ta place, il y a longtemps que je ne ferais plus de tapisserie.

CLAIRE (*doucement*).—Oh ! je n'ai aucun mérite à faire ce que je fais. Je ne pourrais aimer un autre homme que le duc.

LA MARQUISE (*avec irritation*).—Tu te le figures, et c'est là ce qui me tourmente. Gaston et toi, vous avez grandi l'un près de l'autre. Tu as cru que cette communauté d'existence devait se perpétuer et que tu ne pourrais être heureuse autrement. Folies que tout cela !

CLAIRE.—Ma mère . . .

LA MARQUISE.—Tu te fais de grandes illusions sur le duc, il est léger, frivole. Il a, tu le sais, des habitudes d'indépendance difficiles à corriger. Et . . . tiens, veux-tu le fond de ma pensée ? Je ne verrais pas sans inquiétude ce mariage se faire.

CLAIRE (*avec émotion*).—Ma mère, voilà la première fois que vous me parlez ainsi. Il semble que vous voulez me préparer à apprendre une mauvaise nouvelle. L'absence du duc aurait-elle des motifs ? Est-ce que vous auriez appris ? . . .

LA MARQUISE (*inquiète de l'agitation de Claire*).—Rien, mon enfant. Je m'étonne seulement d'un silence si prolongé. qu'il devient plus que diplomatique.

CLAIRE (*avec prière*).—Allons, ma mère, encore un peu de patience, de Saint-Petersbourg le duc va nous faire la surprise d'arriver sans être attendu.

LA MARQUISE.—Je le souhaite, ma fille, puisque tu le désires.

LA BARONNE.—En tout cas, mon mari, venant aujourd'hui de Paris, sera peut-être mieux renseigné.

CLAIRE (*au fond à gauche de la porte*).—Voici mon frère qui rentre par la terrasse avec Me Bachelin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OCTAVE, *en costume de chasse*, BACHELIN.

OCTAVE.—Entrez donc, monsieur Bachelin.

BACHELIN.—Mesdames . . . madame la marquise . . . tout mon respect.

LA MARQUISE.—Bonjour, mon cher Bachelin. (*À Octave*). Tu es parti de grand matin ? . . . Je ne t'ai pas entendu . . . Tu as fait bonne chasse ?

OCTAVE.—Oui, ma mère, grâce à M. Derblay qui m'a conduit dans sa réserve . . .

LA MARQUISE.—Décidément, il te plaît, le maître de forges.

OCTAVE.—Ma mère, il serait impossible de trouver un meilleur compagnon. Il viendra dans la journée, m'a-t-il dit, avec sa sœur, qui sort du couvent, et qu'il désire vous présenter.

LA MARQUISE.—Mon cher Bachelin, il y a une éternité qu'on ne vous a vu.

BACHELIN.—J'ai été fort occupé, madame la marquise . . . par une grosse affaire . . . la vente de La Varenne . . .

OCTAVE.—Ah ! les d'Estrelles ont enfin trouvé un acquéreur ?

BACHELIN.—Et qui a payé un prix de convenance, je vous en réponds. Mais il tenait tout particulièrement à cette terre. C'est un gros fabricant de Paris ; il m'a dit même avoir l'honneur de connaître la famille de madame la marquise. C'est sans doute la raison qui lui a fait rechercher le voisinage de Beaulieu.

LA MARQUISE.—Et peut-on savoir le nom de ce monsieur ?

BACHELIN.—Il s'appelle M. Moulinet.

LA BARONNE (*se levant*).—M. Moulinet !

CLAIRE.—Le père d'Athénaïs !

LA BARONNE (*avec vivacité*).—Oui, certes, il nous connaît . . . Sa fille a été notre camarade, au couvent . . . notre adversaire, notre rivale . . . Il y a tout un passé de querelles et de batailles entre elle et nous. Les élèves étaient partagées en deux camps : celui des bourgeoises et celui des nobles . . . A la tête de l'un, mademoiselle Moulinet, à la tête de l'autre, mademoiselle de Beaulieu . . . Et on était méchante, et on se déchirait ! . . .

BACHELIN.—Le monde en petit.

LA BARONNE.—Du reste, fort jolie, Athénaïs, très intelligente . . . et vindicative ! . . . A moins que le temps ne l'est bien adoucie, le jour où vous la verrez sauter au cou de l'une de nous, vous pourrez être sûrs que c'est pour la mordre, ou pour l'étrangler.

BACHELIN.—M. Moulinet est fort riche ?

LA BARONNE.—Ridiculement riche. C'est lui qui a fondé à Villepinte cette immense fabrique de chocolat . . . Il a, paraît-il, trouvé un procédé pour faire de la vanille avec du charbon de terre, et du cacao avec des amandes grillées. Cette chimie alimentaire lui a rapporté des millions . . . Et maintenant le voilà votre voisin . . . Il va jouer au seigneur châtelain . . . Le pauvre homme ! Il aura l'air de son jardinier.

LA MARQUISE.—On a l'air qu'on peut . . . Mais laissons là M. Moulinet . . . Vous venez sans doute, mon cher Bachelin, me parler de notre procès d'Angleterre ?

BACHELIN (*après avoir jeté un coup d'œil du côté d'Octave, puis de la baronne et de Claire*).—Oui, madame la marquise.

LA BARONNE.—Nous vous laissons, ma tante.

LA MARQUISE.—Octave, va voir si on est allé au chemin de fer, pour chercher le baron.

OCTAVE.—Oui, ma mère. (*Il sort par la porte par coupé gauche, Claire et la baronne par la terrasse*).

SCÈNE III.

LA MARQUISE, BACHELIN.

LA MARQUISE.—Eh bien ! mon cher Bachelin ?

BACHELIN (*soucieusement*).—Mauvaises nouvelles, madame la marquise, et c'est pour moi, vieux serviteur de votre famille, un sujet de vive affliction. Le gain du procès, engagé de son vivant par feu M. le Marquis de Beaulieu, votre époux, est gravement compromis.

LA MARQUISE (*après un temps*).—Vous ne me dites pas toute la vérité, Bachelin. S'il y avait encore une lueur d'espoir, vous ne seriez pas si abattu. Les tribunaux ont décidé ? Le procès est perdu ?

BACHELIN.—Hélas ! oui ! madame la marquise . . . (*Avec humeur*). La cause avait été mal engagée, et la

perte de ce procès est un coup terrible pour la maison de Beaulieu.

LA MARQUISE.—Terrible, en effet, et qui entraîne la ruine de mon fils et de ma fille.

BACHELIN (*après un silence*).—Oh ! plaie d'argent n'est pas mortelle et... (*Il s'arrête*). S'il n'y avait que cela...

LA MARQUISE.—Qu'y a-t-il donc de plus ? (*Elle regarde Bachelin, puis, avec un grand trouble*). Vous avez des nouvelles du duc de Bligny ?

BACHELIN.—Oui, madame la marquise. J'avais été chargé par vous de m'enquérir des faits et gestes de monsieur votre neveu. Voici les renseignements qui m'ont été transmis : M. le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

LA MARQUISE.—Depuis six semaines ! Et nous l'ignorions !

BACHELIN.—Monsieur votre neveu se serait bien gardé de vous le faire savoir.

LA MARQUISE.—Et il n'est pas venu ! Et il ne vient pas encore, connaissant le revers qui nous atteint ! Car il le connaît, n'est-il pas vrai ?

BACHELIN.—Il l'a connu, madame la marquise, et des premiers.

LA MARQUISE.—Ah ! vous aviez raison, Bachelin, voici qui me touche cruellement. Le duc nous abandonne. Ce qu'il voulait de nous c'était une fortune. La fortune a disparu, le fiancé s'éloigne. L'argent, voilà le mot d'ordre de cette époque vénale et cupide. La vertu, la beauté, l'intelligence, rien ne compte. On ne dit plus : Place au plus digne, on crie : place au plus riche ! Or, nous voilà presque pauvres : on ne nous connaît plus !

BACHELIN.—Madame la marquise, je crois que vous calomniez un peu notre époque. Certes les idées positives y dominent. Mais il y a encore des hommes désintéressés, pour qui la beauté, la vertu, l'intelligence sont des biens qui font une femme enviable entre toutes. Je ne dis pas que, de ces hommes-là, j'en connaisse beaucoup. Mais j'en connais au moins un, et, en l'espèce, un seul suffit.

LA MARQUISE.—Que voulez-vous dire ?

BACHELIN.—Simplement ceci, qu'un galant homme de mes amis n'a pu voir mademoiselle de Beaulieu sans en devenir éperdument épris. La sachant engagée avec le duc, il n'aurait point osé faire connaître ses sentiments. Mais qu'il la sache libre, et il parlera, si vous daignez l'y autoriser.

LA MARQUISE (*froidement*).—C'est de M. Philippe Derblay qu'il s'agit, n'est-il pas vrai ?

BACHELIN.—Oui, madame la marquise, de lui-même.

LA MARQUISE.—Je n'ignore point les sentiments que ma fille a inspirés au maître de forges. Il ne les cache même pas assez.

BACHELIN.—Ah ! c'est qu'il aime mademoiselle Claire, et sincèrement, lui ! Mais vous ne connaissez pas assez complètement M. Derblay, madame la marquise, pour pouvoir le juger à sa valeur.

LA MARQUISE.—Je sais qu'il est fort estimé dans le pays.

BACHELIN.—Et à juste titre. J'ai vu naître M. Philippe, et sa sœur, mademoiselle Suzanne. Leur père voulait bien m'appeler son ami... Ceci vous explique,

madame la marquise l'audace avec laquelle je viens de vous faire connaître les sentiments de M. Derblay. A mes yeux, mon client n'a qu'un seul défaut : son nom, qui s'écrit en un seul mot, sans apostrophe. Mais, en cherchant bien, qui sait ? La famille est fort ancienne. Sous la révolution, les honnêtes gens se seraient les uns contre les autres : les lettres ont bien pu en faire autant !

LA MARQUISE.—Qu'il garde son nom tel qu'il est ! Il le porte en homme d'honneur, et, dans le temps où nous vivons, cela suffit.

BACHELIN.—M. Derblay serait bien heureux, madame, s'il vous entendait.

LA MARQUISE.—Ne lui répétez rien de ce que je viens de vous dire. Mademoiselle de Beaulieu ne reçoit de générosité de personne. Et avec le caractère que je lui connais, il est probable qu'elle mourra fille. Plaise à Dieu, mon ami, que le double coup qui va la frapper la trouve forte et résignée !

BACHELIN.—Madame la marquise, s'il m'était permis de donner un conseil, je vous engagerais à ne rien dire encore à mademoiselle de Beaulieu. Pour elle, il sera toujours temps de souffrir.

LA MARQUISE.—Vous avez raison. Quant à mon fils, je dois lui apprendre le malheur qui le frappe. (*Elle sonne.—Un domestique paraît*). Priez M. le marquis de venir me parler. (*Le domestique sort*).

BACHELIN.—Quoi qu'il advienne, madame la marquise, souvenez-vous que M. Derblay serait le plus heureux des hommes s'il lui était jamais permis d'espérer. Il attendra, car il n'est pas de ceux dont le cœur change.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE.—Eh bien ?

LA MARQUISE.—Mon enfant, je veux te faire connaître des nouvelles graves et qui me causent une vive affliction.

OCTAVE.—Il s'agit du procès ?

LA MARQUISE.—Oui.

OCTAVE (*avec calme*).—Il est perdu ?

LA MARQUISE.—Tu le savais donc ?

OCTAVE.—Je m'en doutais. J'ai respecté vos illusions, ma mère, mais j'étais parfaitement convaincu que ce procès était insoutenable. Aussi, depuis longtemps, suis-je préparé à sa perte. Je ne la redoutais que pour ma sœur, dont la dot était en jeu. Mais il y a un moyen très simple d'arranger les choses. Vous lui donnerez la part que vous me réserveriez dans votre fortune. Et quant à moi, soyez sans inquiétude, je me tirerai d'affaire tout seul.

LA MARQUISE (*avec attendrissement*).—Cher enfant !

OCTAVE.—Cela est tout simple.

LA MARQUISE.—Viens, que je t'embrasse !

OCTAVE.—J'aime ma sœur et je ferai tout pour qu'elle soit heureuse. Mais pendant que nous sommes en train de parler de choses tristes, (*A Bachelin qui est resté à l'écart*), venez donc, Bachelin... Est-ce qu'à votre avis le silence de notre cousin de Bligny ne se rattache pas à ce procès perdu ?

LA MARQUISE (*avec inquiétude*).—Tu te trompes, mon enfant, et le duc. . . .

OCTAVE (*souriant*).—Oh ! ne craignez rien, ma mère. Si Gaston hésitait à tenir ses engagements, maintenant que mademoiselle de Beaulieu est pauvre, nous ne sommes pas gens, je crois, à l'aller prendre au collet. Et j'estime, en ce cas, que, si le duc de Bligny n'épouse pas ma sœur, ce sera tant pis pour lui, et tant mieux pour elle.

LA MARQUISE.—Bien.

BACHELIN.—Très bien, monsieur le marquis. Si mademoiselle de Beaulieu n'est plus assez riche pour tenter un coureur de dots, elle est assez parfaite pour séduire un homme de cœur. . . .

LA MARQUISE.—Plus un mot ! . . . La voici.

SCÈNE V.

LES MÉNES, CLAIRE, puis LA BARONNE et LE BARON.

CLAIRE.—Ma mère, le baron vient d'arriver.

LE BARON.—Ma chère tante. . . (*Il s'incline devant elle*). Bonjour, Octave.

LA MARQUISE.—Vous avez fait bon voyage, mon neveu ?

LE BARON.—Excellent. . . un peu chaud. . . mais excellent.

LA BARONNE.—Vous avez fait toutes mes commissions ?

LE BARON.—Toutes, chère amie.

LA BARONNE.—Les chapeaux ? . . .

LE BARON.—Dans la grande caisse noire.

LA BARONNE.—Les quatre malles ?

LE BARON.—Le break plie sous le faix. (*À Octave.*) Trois cents kilos d'excédant ! Je crois que ma femme transporte clandestinement de l'artillerie.

LA BARONNE (*vivement*).—Et le sac à bijoux ?

LE BARON.—Il ne m'a pas quitté. . . J'en répondais sur ma tête.

LA BARONNE (*elle prend le sac que le baron tenait dans la main droite*).—C'est bien ! Je suis contente, baisez ma main.

LE BARON.—Avec plaisir.

LA BARONNE (*bas*).—Avez-vous des renseignements ?

LE BARON (*de même*).—J'en suis bourré. . . Éloignez Claire et Octave.

LA BARONNE.—Claire, viens-tu m'aider à ouvrir mes caisses ?

CLAIRE.—Volontiers.

LA BARONNE (*à Octave*).—Tenez, vous, portez ça, et avec respect ! . . . Ce sont les diamants de la couronne. (*À la marquise*).— Mon mari sait du nouveau.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, BACHELIN, LE BARON.

BACHELIN (*faisant un mouvement pour sortir*).—Madame la marquise, je vais. . . .

LA MARQUISE.—Restez, Bachelin. . . Vous êtes de la

famille. . . (*Elle s'assied*). Eh bien ! mon neveu, parlez ne me ménagez pas. . . Je sais déjà que le duc de Bligny est à Paris depuis six semaines.

LE BARON (*avec amertume*).—Ah ! vraiment, marquise, vous savez tout cela ? Et savez-vous aussi qu'il est en train de se marier ?

LA MARQUISE (*avec stupeur*).—De se marier !

LE BARON.—Oui, ma chère tante. Pardonnez-moi la rudesse de ma franchise, mais, en pareille matière, je pense qu'il faut aller droit au but.

LA MARQUISE (*lentement*).—De se marier !

LE BARON.—Le duc a fait tout son possible pour que la nouvelle ne s'ébruitât pas. Mais le futur beau-père, qui est, paraît-il, un bourgeois tout ce qu'il y a de plus vulgaire, est moins discret. Il exulte, le brave homme. Sa fille ! Pensez donc ! Sa fille duchesse ! Imaginez-vous que le duc, à peine arrivé de St-Petersbourg, s'est engagé dans une fort grosse partie de baccarat, qui se poursuivait au cercle depuis quelque temps. Très en déveine, il fut bientôt au bout de ses ressources, qui étaient fort maigres. Il eut recours à la caisse du cercle, et continua à jouer dans de telles proportions qu'au bout d'une seule semaine ses différences se monterent à deux cent cinquante mille francs. Une guigne noire ! Il avait complètement perdu la tête, taillait comme un sourd et pontait comme un aveugle. En deux nuits il regagna tout, puis reperdit cent mille francs, et enfin resta avec une culotte définitive de deux cent mille francs.

BACHELIN.—C'était de l'étoffe chère !

LE BARON.—Très chère ! D'autant plus que Gaston n'avait pas le premier sou pour payer. La situation était critique. Mon Dieu ! le duc aurait pu s'adresser à la famille. Il n'y songea pas, ou plutôt il ne l'eut voulu point. C'est alors qu'intervint la Providence, sous la forme du futur beau-père, que Gaston, m'a-t-il dit, n'avait jamais rencontré qu'une seule fois. Celui-ci entra résolument en matière, et tint à Bligny à peu près ce langage : Monsieur le duc, vous devez deux cent mille francs ; je vous les apporte. J'ai une immense fortune, et je n'ai pas voulu qu'un homme tel que moi, qui donne dix millions de dot à sa fille unique, laissât, pour dix misérables mille louis, compromettre le nom d'une des plus nobles familles de son pays.

BACHELIN.—Prodigieux !

LE BARON.—Textuel ! vous savez ! Le malheureux Bligny fut ébloui ; il lui sembla qu'il était en face d'un homme tout en or. La caisse de son bienfaiteur inattendu était ouverte. Il y mit le petit doigt, la main suivit et, comme dans un engrenage, tout y a passé, l'honneur avec ! (*La marquise reste un instant silencieuse, porte son mouchoir à ses yeux et sanglote, le baron va près d'elle avec Bachelin, et cherche à la calmer.*)

BACHELIN.—Madame la marquise.

LA MARQUISE.—Laissez ! Cela me soulage ! Ce coup m'atteint si rudement ! . . . J'ai tant aimé Gaston. . . . Je l'ai si soigneusement élevé ! . . . J'ai été une seconde mère pour lui. . . Et voilà comment il m'en récompense ! Oh ! l'ingrat. . . l'ingrat !

LE BARON.—Ma chère tante !

LA MARQUISE (*se calmant*).—C'est fini. (*Elle se lève, puis, avec fermeté*).—L'important c'est que nous prenions de grands ménagements vis-à-vis de Claire. Vous

la connaissez : elle est fière, emporté. Son père était ainsi : cœur d'or, mais tête de fer. Elle parlait encore de Gaston tout à l'heure. Elle va être frappée en pleine sécurité !

LE BARON.—Ma chère tante, ne croyez-vous pas qu'une démarche faite auprès de Bligny ? . . . Il a été entraîné. . . Il serait peut être possible de le ramener. . . Et si vous y consentiez, je serais, moi, tout entier à votre disposition.

LA MARQUISE.—Non, nous ne sommes pas de ceux qui s'humilient et qui implorent. Notre position pour triste qu'elle soit, est nette et digne. Il ne me plairait point de la changer.

LE BARON.—Advienne donc que pourra ! Le beau rôle est de votre côté. Et si vous avez l'occasion de verser quelques larmes en cachette, du moins vous n'aurez à rougir devant personne. Je n'en dirais pas autant de Bligny.

SCÈNE VII.

LES MÊMES. UN DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE.—Monsieur et mademoiselle Derblay demandent si madame la marquise reçoit.

LA MARQUISE.—Oh ! en ce moment ! . . . (*Bachelin lui fait un geste de prière*). Eh bien, soit ! . . . (*Au domestique*) . . . Recevez.

LE BARON.—Ma chère tante, je ne suis vraiment pas présentable. J'ai encore, sur moi, toute la poussière de la route.

LA MARQUISE.—Allez, mon ami, et je vous prie, prévenez Claire et Octave.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PHILIPPE, SUZANNE.

LE DOMESTIQUE.—Monsieur et Mademoiselle Derblay.

PHILIPPE.—Madame la marquise. . . (*Il s'arrête troublé*). Je vous demande la permission de vous présenter ma sœur Suzanne.

LA MARQUISE.—Mon fils m'avait annoncé la visite de mademoiselle Derblay. . . Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me l'amener. (*A Suzanne*). Mes cheveux gris ne vous font pas peur ? Alors, venez que je vous embrasse, ma chère enfant !

SUZANNE.—De grand cœur, madame.

PHILIPPE.—Je ne sais comment vous remercier, madame la marquise, de l'accueil si bienveillant que vous faites à ma sœur. C'est une enfant qui a besoin de leçons et de conseils. Elle ne saurait les trouver meilleurs qu'auprès de vous, si vous voulez bien lui faire la faveur de vous intéresser à elle. . .

LA MARQUISE (*à Philippe*).—Elle est charmante. Venez, mon enfant ! (*Elle monte avec Suzanne vers le fond*). Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes sortie de votre couvent ! . . . (*Elle sort sur la terrasse avec Suzanne*).

BACHELIN.—Eh bien, mon cher ami, mademoiselle Claire n'est pas là. . . Vous voilà tout désorienté, hein ?

PHILIPPE.—C'est un état singulier que le mien. . . Depuis quinze jours, chaque fois que je viens ici, le cœur me bat à la pensée de me trouver en présence de mademoiselle de Beaulieu, et cependant je serais désolé s'il m'arrivait de ne pas la voir. . . Elle me trouble, elle me fait peur. devant elle, je deviens un véritable enfant.

BACHELIN (*souriant*).—Vous l'aimez !

PHILIPPE.—C'est une grande folie ! Comment moi, homme de travail, éloigné du monde, ai-je pu penser à cette jeune fille, si belle, si fière, et, par cela même, peut-être, plus séduisante ! Je l'ai aperçue, grave, réfléchie, un peu inquiète sans doute de voir son fiancé éloigné d'elle. Et malgré moi, sans y prendre garde, je me suis mis à l'aimer. J'ai oublié la distance de nos origines. La voix de la raison, les conseils de l'expérience. (*Assentiment de Bachelin*) je n'ai rien écouté. Et maintenant c'est fini, je ne m'appartiens plus, je suis tout entier à cette passion, qui me fait éprouver une joie profonde, une ivresse délicieuse, qui me donne tout, enfin, excepté l'espérance. (*Bachelin fait un mouvement*). Car là s'arrête ma folie, et je n'espère pas, je vous en donne ma parole.

BACHELIN.—Et pourquoi donc ?

PHILIPPE.—Parce que je sais qu'il ne suffit pas de désirer pour obtenir. Parce que mademoiselle de Beaulieu ne m'a jamais fait l'honneur de s'apercevoir que j'existe. Parce qu'enfin elle est noble, riche, fiancée à son cousin, et sera duchesse.

BACHELIN.—Vraiment ! Eh bien ! si je vous disais, moi, que mademoiselle de Beaulieu n'est plus riche, ne sera probablement pas duchesse, et que jamais un honnête homme tel que vous n'a eu autant de chance d'être agrée par elle !

PHILIPPE (*ému*).—Ah ! prenez garde ! Ne prononcez pas de telles paroles légèrement.

BACHELIN.—Est-ce mon habitude ? En ce moment, je trahis délibérément le secret professionnel. Mais c'est dans votre intérêt à tous. . . Mademoiselle de Beaulieu est ruinée, et elle l'ignore. Le duc de Bligny la délaisse et elle ne s'en doute pas davantage.

PHILIPPE.—Ruinée et abandonnée ! Eh ! qu'a-t-elle besoin d'une fortune ? Le seul bien qu'il faille attendre d'elle, n'est-ce pas elle ?

BACHELIN.—Oui, certes, et c'est sous cet aspect de désintéressement que je vous ai montré.

PHILIPPE.—Oh ! dites-le à madame de Beaulieu. . . Dites-le à mademoiselle Claire. . . Mais non, ne dites rien ! . . . Elle est fière et hautaine. L'idée qu'elle pourrait devoir quelque obligation à l'homme qui sera son époux l'éloignerait de moi et elle me repousserait. Prévenez la marquise, faites-lui approuver mes scrupules et, surtout, engagez-moi vis-à-vis d'elle. Oh ! je recevrais la main de mademoiselle de Beaulieu à genoux. Mais je veux qu'elle se croie encore riche, afin qu'elle puisse m'accepter ou me refuser librement. Et dussé-je, en l'épousant, lui assurer tout ce que je possède, ce serait encore elle qui m'aurait fait une grâce.

BACHELIN.—Là ! là ! vous courez la poste ! Que c'est beau, la jeunesse et la passion ! Allons d'un train plus raisonnable et attendons tout des événements ! . . . C'est là le secret des plus fins politiques.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA MARQUISE et SUZANNE, (*par le fond*).
LA BARONNE, CLAIRE, OCTAVE, LE BARON
(*par la droite*).

LA MARQUISE (*présentant Octave et Claire à Suzanne*).
—Ma chère enfant. . . mon fils, le Marquis de Beaulieu
. . . ma fille Claire.

CLAIRE.—Soyez la très bienvenue, mademoiselle.

SUZANNE.—Avant de vous avoir vue, mademoiselle,
mon frère, m'avait appris à vous admirer. Maintenant
que je vous connais, je sens qu'il me sera facile de vous
aimer.

CLAIRE.—Et moi, mademoiselle, je vous aime déjà.

OCTAVE.—Mon cher Monsieur Derblay, nous avons ici
quelqu'un qui, sur la question industrielle, pourra vous
tenir tête : c'est mon cousin (*Présentant le baron, qui
descend*). M. le baron de Préfont, un savant.

LE BARON.—Dites un homme d'études, mon cher Oc-
tave.

PHILIPPE.—Ce n'est pas la première fois que j'entends
prononcer le nom de M. de Préfont.

OCTAVE (*gaiement*).—Ah ! baron ! vous le voyez, votre
nom a pénétré jusque dans nos montagnes. . . C'est la
célébrité, ça, mon ami.

LE BARON (*modeste*).—Pour m'avoir découvert, il faut
que monsieur soit vraiment un chercheur.

PHILIPPE.—Mais, je vous demande pardon, j'ai lu votre
mémoire adressé à l'Académie des sciences.

LE BARON (*ravi*).—Ah ! vraiment ! Votre établisse-
ment, m'a-t-on dit, est très important. . . Vous occupez
beaucoup d'ouvriers ?

PHILIPPE.—Deux mille.

LE BARON.—C'est admirable ! Et combien de hauts
fourneaux ?

PHILIPPE.—Dix, qui n'éteignent jamais leurs feux.

LE BARON.—Vous avez un laboratoire ? Vous êtes chi-
miste ? Parfait. Vous êtes un homme charmant ! Nous
allons faire des expériences, cher monsieur, c'est une
bonne fortune pour moi de vous avoir rencontré. (*Il
prend Philippe par le bras et remonte au fond vers la
terrasse, Bachelin va les rejoindre. Ils restent tous les
trois en vue du public*).

LA BARONNE.—Ah ça ! qu'a donc mon mari ?

OCTAVE.—Il a, ma chère cousine, qu'il est parti sur
son dada favori, prenant en croupe M. Derblay.

LA BARONNE.—Eh bien ! ils vont aller loin comme ça,
si on n'arrête pas le baron. . .

OCTAVE.—Et pourquoi l'arrêterait-on ? Je trouve excel-
lente cette fraternisation de M. Derblay et de Préfont.
L'un descendant des preux, incarne dix siècles de gran-
deur guerrière, l'autre, fils d'industriel, représente un
siècle unique, celui qui a produit la vapeur, le gaz et
l'électricité. Ils vont l'un à l'autre, apprécient leur valeur
et, en un instant, nous montrent l'accord de ce qui fait
un pays grand entre tous : la gloire dans le passé et le
progrès dans le présent.

LA BARONNE (*gaiement*).—Octave, mon cher, on voit
que vous êtes avocat ; vous parlez bien. Mais, pour le
fils de votre père, je vous trouve un peu démocrate.

OCTAVE.—Eh ! cousine, la démocratie nous envahit.
Tâchons de créer une aristocratie dans la démocratie

même. Fondons, si nous pouvons, l'aristocratie du talent,
la seule qui soit digne de succéder à l'aristocratie de nais-
sance.

LA BARONNE.—Le hasard vous a donné l'une, vous
prétendez conquérir l'autre ? . . . Vous n'êtes qu'un petit
présomptueux. Tâchez de conserver ce que vous avez,
mon pauvre garçon, et n'ouvrez pas, vous-même, la porte
aux réformateurs.

LE BARON (*sur la terrasse*).—Une voiture vient de
s'arrêter devant la grille.

LA MARQUISE.—Ce sont nos voisins, les Lavardens
probablement. . . C'est leur jour. (*Un domestique entre
par la porte par coupé gauche, apporte une carte sur
un plateau à la marquise et remonte au fond, à droite
de la porte*).

LA MARQUISE (*prend son lorgnon*).—Monsieur et ma-
demoiselle Moulinet.

LA BARONNE.—Voilà qui est un peu fort !

LA MARQUISE.—Que nous veulent ces gens-là ?

BACHELIN.—Mon Dieu, madame la marquise, il est
probable que monsieur et mademoiselle Moulinet, étant
nouvellement installés dans le pays, ont jugé convena-
ble de faire quelques visites de bon voisinage.

LA BARONNE.—Je suppose, ma tante, que vous n'allez
pas vous prêter aux familiarités de la famille Moulinet.

LE BARON (*doucement*).—Je pense, chère amie, que
votre tante n'a pas besoin qu'on lui donne des conseils.

LA MARQUISE.—Voilà une situation embarrassante.

CLAIRE.—Mon Dieu, ma mère, il me paraît difficile de
fermer notre porte. De la voiture, on a pu nous voir sur
la terrasse. Faire dire tout simplement que vous ne rece-
vez pas, ce serait répondre par une impolitesse à un pro-
cédé, en somme, courtois. Est-ce digne de nous ? Il faut
recevoir, et, une fois la visite subie, s'en tenir là.

LA MARQUISE.—Oui, mon enfant, tu as raison, et c'est
ainsi qu'il faut faire. Dis qu'on reçoive.

LA BARONNE (*à Octave*).—Octave ! . . . Eh bien ! La
voilà qui arrive, l'aristocratie de l'intelligence ! M. Mou-
linet en est un des plus beaux représentants.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MOULINET, ATHÉNAIS.

LE DOMESTIQUE.—Monsieur et mademoiselle Moulinet.

ATHÉNAIS (*avec vivacité, prenant la main de Claire*).
—Ah ! ma chère, que je suis heureuse de te voir !

CLAIRE (*conduisant Athénaïs à la marquise et la
présentant*).—Ma mère. . .

ATHÉNAIS (*à la marquise*).—C'est une bien grande
joie pour moi, madame la marquise, de me trouver rap-
prochée de mademoiselle de Beaulieu. Depuis que je la
connais, et il y a déjà longtemps (*Avec un sourire affec-
tueux*), l'imiter en tout a été ma règle de conduite. Et
je crois qu'il m'eût été difficile de trouver un plus par-
fait modèle.

CLAIRE (*avec tranquillité*).—M'imiter seulement ? Tu
es trop modeste !

LA BARONNE (*à part*).—Et c'est bien la première fois
que cela t'arrive !

ATHÉNAIS (*allant à la baronne*).—Et cette chère

Sophie aussi ! Quelle bonne inspiration j'ai eue en venant !

MOULINET (*approchant*).—Mademoiselle de Beau lieu et madame la baronne ont été les condisciples de ma fille au Sacré-Cœur. Je me suis toujours applaudi, et aujourd'hui plus que jamais, d'avoir mis Athénaïs dans cet établissement, qui est, sans conteste, le meilleur de Paris . . . Les jeunes personnes y reçoivent une éducation de premier ordre, et s'y font des relations très avantageuses.

LA MARQUISE (*avec un sourire*).—Je m'en aperçois.

MOULINET.—Quant à moi, je suis bien ému, madame la marquise, de la faveur que vous me faites, en m'admettant à vous offrir mes hommages. . . Je vous les devais à plusieurs titres, d'abord comme nouvel arrivant dans ce pays, où j'ai acheté une terre. . . (*La marquise et Bachelin échangent un regard*).

MOULINET (*appuyant*).—Une terre très importante. . . La Varenne aux d'Estrelles. . . Je n'y tenais pas, mais ma fille, qui est fort entendue m'a fait comprendre que, dans une grande fortune comme la mienne, il faut de la terre. . .

ATHÉNAÏS (*gênée*).—Mon père !

MOULINET (*à sa fille, bas*).—Laisse donc ! . . . (*Haut*). Et puis, je tiens à vous le dire, madame la marquise, comme opinions, je suis libéral, mais comme relations, je ne comprends que l'aristocratie !

LA MARQUISE.—Croyez, monsieur, que je suis très touchée des sentiments que vous m'exprimez avec cette simplicité pleine de rondeur. . .

MOULINET (*à sa fille, bas*).—Tu vois !

LA MARQUISE.—Il sont dignes d'un homme arrivé à la position que vous avez su vous faire par votre intelligence.

MOULINET (*avec abandon*).—Voilà comme je suis ! Et si mon caractère vous va, madame la marquise, je crois que nous pourrions trouver quelque agrément à voisiner.

LA BARONNE (*à part*).—Mais, c'est un monstre que cet homme !

MOULINET.—Vous connaissez sans doute La Varenne ? Vous savez que le château est historique ? J'y habite la chambre dans laquelle l'empereur Charles-Quint a couché à ce qu'on prétend. Oui, madame la marquise, je couche dans un lit impérial ! Et je n'en suis pas plus fier pour ça.

ATHÉNAÏS (*ne pouvant se contenir*).—Mon père !

MOULINET (*à voix basse, à Athénaïs*).—Laisse donc. . . ça va très bien !

ATHÉNAÏS.—Demande donc à madame la marquise de nous montrer la terrasse du château. . . La vue, m'a-t-on dit, y est merveilleuse. (*Elle remonte vers le fond*).

LA MARQUISE (*à part*).—Elle rompt les chiens ?

LA MARQUISE.—Mais volontiers.

MOULINET (*sortant*).—La vue à La Varenne, est exceptionnelle, madame la marquise, si vous me faites l'honneur de venir chez moi, nous pourrions comparer.

SCÈNE XI.

CLAIRE, ATHÉNAÏS.

ATHÉNAÏS (*arrêtant Claire sur le seuil de la porte*).—Restons, veux-tu ?

CLAIRE.—Tu as à me parler ?

ATHÉNAÏS.—Oui. Tu ne peux te douter du plaisir que j'ai à me trouver librement près de toi. Depuis deux ans que nous nous sommes quittées, j'ai beaucoup réfléchi et j'ai beaucoup vu. Il m'est venu un peu d'expérience, et mes sentiments se sont singulièrement modifiés. Ainsi autrefois, nous n'étions pas précisément bonnes amies.

CLAIRE.—Mais. . .

ATHÉNAÏS (*gaiement*).—Oh ! ne dis pas le contraire ! je ne t'aimais pas ! Je puis l'avouer maintenant, j'étais jalouse de toi, et mon rêve était d'arriver à t'égaliser.

CLAIRE.—M'égaliser ! Grand Dieu ! Moi qui suis si peu de chose ! Mais tu me dépasses ! beauté, élégance, luxe, tu as tout.

ATHÉNAÏS.—Tout ! c'est vrai, excepté un nom !

CLAIRE.—Eh bien ! mais un nom par le temps qui court, cela s'achète, il y en a à tous les prix : des petits, des moyens et des grands. En conscience, si tu tiens à la noblesse, tu feras bien de t'offrir tout ce qu'il y a de mieux. Tes moyens te le permettent.

ATHÉNAÏS (*réprimant un mouvement de colère*).—En effet. Et justement, il est question en ce moment d'un mariage pour moi.

CLAIRE (*ironique*).—Je te fais mes compliments sincères.

ATHÉNAÏS.—Ce ne sont pas des compliments que j'attends de toi.

CLAIRE.—Et quoi donc ?

ATHÉNAÏS.—Un avis.

CLAIRE.—Un avis ? Sur quoi ?

ATHÉNAÏS.—Sur le choix que je vais faire.

CLAIRE.—En vérité, tu me combles. Me demander un conseil sur tes affaires de famille ? Je t'assure que cela va m'embarrasser. Nous nous connaissons si peu ! Est-ce que tu ne pourrais pas te passer ? . . .

ATHÉNAÏS.—C'est impossible !

CLAIRE.—Je ne comprends pas.

ATHÉNAÏS.—Ecoute-moi attentivement, le sujet en vaut la peine. Le mariage dont il s'agit est un très grand mariage, et qui dépasse toutes mes espérances. Il serait question pour moi d'une couronne.

CLAIRE.—Royale ?

ATHÉNAÏS (*gravement*).—Non. Ducale seulement. . . Je serais duchesse.

CLAIRE (*frappée*).—Duchesse ! (*Elle reste songeuse*).

ATHÉNAÏS.—Tu ne me demandes pas le nom de mon fiancé ?

CLAIRE (*avec trouble*).—Moi ? A quoi bon ?

ATHÉNAÏS.—Il faut cependant que tu le connaisses, c'est un devoir pour moi de te le dire. Il se nomme le duc de Bligny (*Claire tressaille de douleur, et pour ne pas tomber, se tient à la table*).—M. de Bligny est ton parent, ton ami d'enfance. On a même parlé de certains projets d'union entre vous. J'avais à cœur de venir à toi, loyalement, de t'avertir et de te consulter.

CLAIRE (*d'une voix étouffée*).—Me consulter ? Sur quoi ?

ATHÉNAÏS.—Mais sur la véritable situation du duc vis-à-vis de toi. Tu comprends que s'il était vrai que vous fussiez promis l'un à l'autre, tu aurais pu m'accuser de t'avoir enlevé ton fiancé. Le duc m'a demandé en

mariage, mais moi je ne l'aime pas. C'est à peine si je le connais. Lui ou un autre, que m'importe ! Voyons ! Sois franche ! l'aimes-tu ? Mon mariage avec lui te froissera-t-il, te déplaira-t-il seulement ? Dis un seul mot et, je te le jure, je m'engage à rompre.

CLAIRE (*fait un mouvement de joie qu'elle réprime aussitôt*).—Je te remercie. Mais sois assurée que je ne suis pas une femme qu'on abandonne et qu'on dédaigne. Si le duc était engagé envers moi, ne crois pas qu'il en épouserait une autre. Non ! Quand on est enfants, entre cousins, c'est de règle : la famille vous fiance et vous marie entre deux sourires. Ce sont jeux du premier âge, mais on grandit vite, la raison vient et les exigences de la vie bouleversent tous ces projets. Le duc a demandé ta main, dis-tu ?... Epouse-le. Il eût été vraiment regrettable que vous n'eussiez pas été unis. Vous êtes dignes l'un de l'autre.

ATHÉNAIS.—Comme tu me rends heureuse ! Songe donc, quel rêve ! Ta parente, ton égale, cette fois vraiment, et duchesse !

CLAIRE (*amèrement*).—Tout ce que tu mérites.

ATHÉNAIS.—Laisse-moi t'embrasser. (*Elle prend la tête de Claire, qui se retire au contact des lèvres d'Athénaïs*). Sache que tu as en moi une amie sincère et dévouée.

CLAIRE.—Tu viens de m'en donner la preuve.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.—Eh bien ! Que faites-vous donc là toutes deux, depuis une demi-heure ?

ATHÉNAIS.—Nous causions... Mais nous avons fini... Je vais retrouver mon père... (*Elle sort par la porte du fond*).

SCÈNE XIII.

CLAIRE, LA BARONNE, puis LA MARQUISE.

CLAIRE (*avec éclat*).—Tu le savais, toi, qu'il allait se marier. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

LA BARONNE.—Claire !

CLAIRE.—Trahie ! Délaisée ! Pour elle ! Et vous m'avez laissé l'apprendre de sa bouche ! Elle a pu librement me porter un pareil coup ! Mais vous étiez donc ses complices ? Il n'en est donc pas un seul parmi vous qui m'aime ?

LA BARONNE.—Par grâce !... Tu me fais peur... Voyons, ma chérie.

CLAIRE (*éclatant en sanglots*).—Et lui ! lui ! Oh ! malheureuse que je suis !... Malheureuse !

LA MARQUISE (*bouleversée, entrant par le fond*).—Oh ! mon Dieu ! ma pauvre enfant !... Claire !

CLAIRE.—Vous savez, ma mère ?... .

LA MARQUISE.—Le père, à l'instant, m'a tout appris.

CLAIRE.—Ah ! c'est fini ! Ma vie est brisée !... Cet abandon pèsera toujours sur moi, et si, après l'humiliation qui m'atteint, j'étais assez folle pour penser à me marier, qui donc voudrait de moi, maintenant ?

LA MARQUISE.—Qui ?... Mais tu choisiras ! Et ici même, M. Derblay accepterait ta main à genoux.

CLAIRE (*s'arrêtant au milieu de ses pleurs*).—M. Derblay ?... .

LA MARQUISE.—Oui. Et je ne te parle de lui que pour rassurer ton esprit. Qui pourra t'approcher sans t'aimer ? Veux-tu que nous voyagions ? Parle, je suis prête à tout ce qui pourra te satisfaire et te consoler. Que décides-tu ?

CLAIRE (*avec désespoir*).—Ah ! le sais-je ? Je voudrais disparaître en un instant, fuir les autres et moi-même. J'ai tout en haine et en mépris. Hélas ! que ne puis-je mourir ?

LA MARQUISE.—Claire !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BACHELIN.

BACHELIN (*effaré*).—Madame la marquise, pardonnez-moi, mais ce qui arrive est si surprenant !... M. le duc de Bligny est là !

CLAIRE.—Lui ! (*Elle se lève vivement*).

BACHELIN.—Malgré tout ce que nous avons pu lui dire, il insiste pour vous voir.

LA MARQUISE.—Je vais le faire chasser, comme il le mérite.

CLAIRE.—Non, ma mère, il ne faut pas faire chasser le duc de Bligny ?

LA MARQUISE.—Comment ?

CLAIRE (*avec énergie*).—Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il pût croire que j'ai souffert de son abandon. Tout plutôt que sa pitié ! Recevez-le, ma mère... (*Amèrement*). On peut bien lui ouvrir la porte, puisqu'on ne l'a pas fermée à sa fiancée.

LA MARQUISE.—Mais, mon enfant... .

CLAIRE (*à Bachelin*).—Retenez le duc pendant un instant, et priez M. Derblay de venir me parler. (*Bachelin sort par le fond, en passant à droite du canapé*).

LA MARQUISE.—M. Derblay ?

CLAIRE (*avec résolution*).—Oui, ma mère.

LA MARQUISE (*inquiète*).—Mais... Cependant... .

CLAIRE.—Vous m'avez dit que je serais libre de disposer de ma vie. Je vous en prie, laissez-moi faire.

SCÈNE XV.

CLAIRE, PHILIPPE, LA MARQUISE, LA BARONNE ET BACHELIN.

CLAIRE (*à Philippe, qui s'avance timide et respectueux*).—Monsieur, notre vieil ami, M. Bachelin, a dit à ma mère que vous me faisiez l'honneur de désirer ma main. (*Philippe s'incline sans parler*). Je vous crois galant homme. Je pense donc que, pour avoir formé de tels projets, vous saviez, comme tous ceux qui m'entourent, et, depuis longtemps déjà peut-être, que le duc de Bligny... .

PHILIPPE (*avec émotion*).—Oui, mademoiselle, je le savais. Et croyez bien que même en ce moment, s'il dépendait de moi d'assurer votre bonheur, en vous ramenant le duc, je n'hésiterais pas, fût-ce au prix de ma vie.

CLAIRE.—Je vous remercie. Mais tout lien entre le duc et moi est à jamais rompu. Et la preuve la plus certaine que j'en puisse donner, c'est que, si vous avez gardé les mêmes sentiments, je suis prête à vous tendre la main.

PHILIPPE.—Mademoiselle... (*il prend la main de Claire, et s'incline avec adoration*). Oh ! vous me rendez bien heureux.

BACHELIN (*au fond*).—Le duc' (*On entend la voix de Moulinet parlant au duc*).

CLAIRE (*voyant Philippe hésiter sur ce qu'il doit faire*).—Restez, monsieur.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES. BACHELIN. LE DUC, PUIS MOULINET.

LE DUC (*très ému*).—Madame la marquise... Claire... Vous voyez mon trouble... mon chagrin... mes regrets ! En arrivant à la Varenne, j'ai appris quelle démarche inqualifiable...

MOULINET.—Mais, monsieur le duc...

LE DUC (*avec hauteur*).—Procédé indigne, et dont je tiens à déclarer, bien haut, que je ne suis pas complice... J'ai pu commettre des fautes, agir avec légèreté, avec ingratitude. Mais avoir autorisé une si outrageante conduite, vis-à-vis des miens, non, cela, sur l'honneur, je ne l'ai pas fait !

MOULINET.—Une simple visite de politesse... Je ne comprends pas...

LE DUC.—Vous ne comprenez pas. C'est là votre seule excuse.

MOULINET.—Si j'ai des torts, mon gendre, je vous prie de me les faire connaître : je suis prêt à les réparer.

LE DUC (*avec hauteur*).—Assez, monsieur... (*à la marquise*). Je vous dois des explications, souffrez que je vous les donne. Claire, je ne sortirai pas d'ici sans que vous m'ayez pardonné.

CLAIRE (*s'avancant avec une feinte tranquillité*).—Mais, duc, vous ne devez pas d'explications, et vous n'avez pas besoin de pardon. Vous vous mariez ? Mais vous aviez bien le droit de le faire, il me semble... N'étiez-vous pas libre, comme je l'étais moi-même ?

LE DUC (*stupéfait*).—Claire !

CLAIRE.—Votre fiancée est venue m'annoncer l'heureuse nouvelle : cela est fort bien, et je ne veux pas être en reste avec vous. Monsieur Derblay... (*Philippe s'approche*). Il faut, messieurs, que je vous présente l'un à l'autre. (*À Philippe*). M. le duc de Bligny, mon cousin. (*À duc*). M. Derblay, mon fiancé.

(*Rideau*).

ACTE DEUXIÈME.

Un petit salon précédant la chambre nuptiale. — À droite et à gauche, porte, pan coupé. — À droite, premier plan, une porte. — Au fond, une cheminée. — À gauche, premier plan, une fenêtre. — De chaque côté de la cheminée un petit canapé ; devant celui de droite, au premier plan droite, une chaise, au premier plan gauche, un fauteuil ; au milieu, entre les deux canapés, un pouf.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, SUZANNE, ENTRANT.

Au lever du Rideau, Brigitte, agenouillée devant la cheminée, souffle le feu.

BRIGITTE.—Quoi ! mademoiselle Suzanne, vous voilà déjà revenue de l'église ? Le mariage est-il donc fini ?

SUZANNE.—Fini ! Tout ce qu'il y a de plus fini ? Et j'ai laissé tout le monde avec notre cher curé, pour venir

donner ici mon dernier coup d'œil. Nous avons une nouvelle maîtresse de maison, Brigitte ! Il faut qu'elle se plaise chez elle.

BRIGITTE.—Eh ! mon Dieu, comment ne s'y plairait-elle point, du moment qu'elle y sera avec notre Philippe ! Et puis, si l'oiseau est joli, la cage est assez belle.

SUZANNE.—À peine assez.

BRIGITTE.—M'est avis, mademoiselle, que notre future dame est un peu bizarre d'esprit, hein ! Cette idée de se marier le soir, à minuit, comme en cachette...

SUZANNE.—Il paraît que cela se fait maintenant, dans le grand monde. Mais, ce feu ne va pas...

BRIGITTE.—Il va aller. M. Philippe marié !... Et quand on pense, mademoiselle, que dans un an ou deux ce sera votre tour de tout mettre sens dessus dessous dans la maison...

SUZANNE (*rougissant*).—Il n'en est pas question Brigitte, heureusement.

BRIGITTE.—Heuseusement ? Dites donc, mademoiselle, quel est donc ce gentil monsieur à qui vous donniez le bras au départ et qui avait l'air si attentionné pour vous ?...

SUZANNE.—C'est M. Octave de Beaulieu... le frère de mademoiselle Claire.

BRIGITTE (*guétement*).—Eh ! eh ! voilà un garçon d'honneur qui a joliment l'air de respirer nos fleurs d'orange !

SUZANNE (*se détournant*).—Allons, ma chère, tu ne sais pas ce que tu dis.

BRIGITTE.—Voici une voiture qui entre dans la cour (*Elle court à la porte*).

SUZANNE.—Ce sont déjà nos invités qui reviennent.

BRIGITTE.—Ma foi, pas encore... Je ne vois que votre garçon d'honneur. Il n'a pas été long à vous ratrapper.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OCTAVE.

BRIGITTE.—Entrez, monsieur, entrez, vous êtes le bienvenu ici. (*Elle sort*).

SUZANNE.—Excusez la familiarité de Brigitte, monsieur le marquis. C'est elle qui nous a élevés, mon frère et moi, et la maison, elle la considère un peu comme la sienne.

OCTAVE.—Son bon accueil m'est précieux, s'il est l'expression de la pensée de ses maîtres.

SUZANNE.—Comment pourrait-il en être autrement ? N'êtes-vous pas le frère de mon frère ?

OCTAVE.—C'est vrai, presque le vôtre... Eh bien, voulez-vous me faire un plaisir ?...

SUZANNE.—Lequel ?

OCTAVE.—Ne m'appellez plus solennellement M. le marquis, comme vous le faites, et traitez-moi en bon camarade.

SUZANNE.—C'est chose promise.

OCTAVE.—Maintenant que nous voilà dégagés du cérémonial de ce mariage, je pense que nous allons, nous divertir un peu.

SUZANNE.—Ah ! bien volontiers ! Philippe est un peu grave pour moi...

OCTAVE.—Vous êtes habituée à le regarder plutôt comme un père. . . .

SUZANNE.—Oui ! comme le père le plus tendre. Si vous saviez comme il a été bon pour moi. . . . que de soins délicats et de douces attentions il a eus, quand j'étais toute petite. . . . que de nuits il a passées à travailler pour moi. . . . pour moi, toujours ! car j'ai été un embarras dans sa vie.

OCTAVE.—Vous ?

SUZANNE.—Il était ingénieur des mines et la carrière s'ouvrait superbe devant lui. Mais, sans une hésitation, il a tout quitté et s'est lancé dans l'industrie, pour remettre à flot l'usine de notre père et me gagner une fortune. Je ne suis rien que par lui, je lui dois tout. Aussi, je l'aime profondément, et je souhaite, de tout mon cœur, qu'il soit heureux, comme il mérite de l'être.

OCTAVE.—J'envie ce qu'il a pu faire pour vous. C'est un sentiment si doux que celui de la protection ! J'aurais été heureux d'avoir une sœur douce, frêle, à aimer et à défendre. Quelle protection voulez-vous que j'exerce vis-à-vis de Claire ? C'est elle plutôt qui me protégerait. Un caractère, ma sœur ! . . .

SUZANNE.—C'est ce que j'ai cru voir. Mais elle aimera Philippe. Il est si bon ! Vous n'avez pas encore pu l'apprécier complètement à sa juste valeur. Le mariage s'est fait si vite !

OCTAVE (*riant*).—Je crois bien. . . . Un mariage à heure fixe, réglé comme l'échéance d'une traite. Il ne fallait pas se laisser faire un protêt !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA BARONNE, LE BARON, MOULINET.

LA BARONNE (*entrant comme un coup de vent*).—Il y a du feu ici ? Quel bonheur ! Ce retour au travers de ce parc tout noir, le long de cette pièce d'eau éclairée par la lune. . . . Oh ! mes amis, je suis gelée. . . .

MOULINET (*sur le seuil de la porte*).—Je ne suis pas indiscret ?

LE BARON.—Entrez donc, monsieur Moulinet.

MOULINET.—Ma fille est restée en bas avec la mariée, et je ne sais pas ce que le duc de Bligny est devenu.

LA BARONNE.—Oh ! vous le retrouverez, n'ayez pas peur.

MOULINET.—Et sans vous, monsieur le baron, qui êtes ma providence, je ne saurais à qui parler, j'aurais l'air d'un intrus. (*Il va à la baronne et cause avec elle ; il s'assied sur le pouf devant la cheminée*)

OCTAVE (*à part*).—Eh bien, mais c'est assez ça ! (*Au baron*). Il paraît que vous êtes du dernier bien avec le futur papa beau-père.

LE BARON.—Il m'adore, cet homme, il ne veut pas me quitter, il s'attache à moi. . . . Il est finaud, allez, avec son air niais.

OCTAVE.—La preuve, c'est qu'il est ici.

LE BARON.—Ah ! le duc y est bien.

OCTAVE.—On avait hésité à l'inviter. . . . C'est M. Derblay lui-même qui a maintenu l'invitation.

LE BARON.—C'est un homme d'esprit. Quant à M. Moulinet, maître Bachelin donnait tout à l'heure sur les projets qu'il a caressés, en s'installant dans ce pays, des détails bien curieux.

OCTAVE.—Lesquels ?

LE BARON.—Attendez, vous allez voir. . . . (*il va à Moulinet*). Eh bien, monsieur Moulinet, il paraît que vous dotez l'arrondissement d'un journal ?

MOULINET (*se retournant*).—Ah ! on vous a parlé. . . . monsieur le baron. . . . La France du Jura. . . . Oui, il m'a semblé qu'il était de mon devoir de consacrer une partie de ma fortune à éclairer mes concitoyens.

LE BARON (*à part*).—Ou à les aveugler. . . . (*Haut*). Mais c'est la première assise d'une candidature, ça, monsieur Moulinet.

MOULINET.—Mon Dieu, monsieur le baron, peut-être. Le député de ma circonscription. . . .

OCTAVE.—Le sympathique et silencieux Maréchal. . . .

MOULINET.—Oh ! il est bien malade.

LE BARON.—Et vous vous préparez à le remplacer. Quelle ligne suivrez-vous dans votre journal ?

MOULINET.—C'est très délicat. . . . Moi, je suis un homme conciliant. . . . Je voudrais ne me brouiller avec personne.

LE BARON.—Et vous faire soutenir par tout le monde.

MOULINET.—Voilà ! . . . Ainsi, pour bien affirmer mes principes, j'ai donné au conseil municipal de la Varenne de l'argent pour bâtir une école laïque, et au curé la somme nécessaire pour restaurer son église.

LA BARONNE.—Comme ça, chacun sera content.

MOULINET.—Et j'ai choisi pour la France du Jura une bonne petite opinion moyenne. . . . flottant entre la gauche et la droite.

LE BARON.—Je vois ça d'ici. . . . quelque chose comme les paroles de la Marseillaise, sur l'air de la Reine Hortense !

LA BARONNE.—C'est très fort ça, monsieur Moulinet.

MOULINET.—C'est pratique, je crois. Entre les partis extrêmes, il y a une masse timide qu'il faut grouper autour de soi. . . . Elle ne sait pas ce qu'elle veut : il faut le lui apprendre.

LE BARON.—De mieux en mieux. . . . Vous faites appel à tous les imbéciles ? Vous aurez la majorité !

MOULINET (*riant*).—Je l'espère bien. (*Voyant entrer le duc*). Ah ! voici mon gendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC.

(*Suzanne, la baronne, Octave, groupés près de la cheminée*).

OCTAVE.—Vous venez du salon, duc. . . . Est-ce que tout le monde est arrivé ?

LE DUC.—Depuis un instant.

SUZANNE.—Je vais rejoindre mon frère.

OCTAVE.—Je vous accompagne. (*Ils sortent par la porte, premier plan droite*).

LA BARONNE.—Il sont gentils, tous les deux.

SCÈNE V.

LA BARONNE, MOULINET, LE BARON, LE DUC.

LE DUC.—Ma foi, j'étais en bas avec toute la famille :

on a commencé à se féliciter, à s'embrasser. J'ai jugé que j'étais de trop, et, de salons en galeries, je suis arrivé jusqu'ici.

LA BARONNE.—Savez-vous où vous êtes ? Dans le petit salon qui précède la chambre nuptiale.

LE DUC (*avec un calme affecté*).—Ah ! c'est assez original.

LA BARONNE.—Vous avez l'air mélancolique, Bligny.

LE DUC.—C'est que je pense qu'avant peu je serai aussi ennuyé que les deux époux doivent l'être aujourd'hui.

MOULINET (*froissé*).—Monsieur le duc ! . . .

LE BARON.—Ma foi, écoutez, je me souviens que la journée de mon mariage m'a paru bien désagréable.

LA BARONNE (*au baron*).—Merci ! . . .

MOULINET (*à la baronne, d'un air fin*).—M. le baron a dit : La journée . . . (*Il rit*). De mon temps on appelait ce jour-là le plus beau de la vie ! Il est vrai qu'alors on se mariait gaîment : tandis qu'aujourd'hui on se marie à minuit, dans une église sépulcrale, où le froid vous tombe sur les épaules comme un manteau de plomb. Je ne comprends pas du tout les mariages de cette façon-là ! Ainsi, dans trois semaines, je conduis ma fille à l'autel. La cérémonie aura lieu à la Madeleine . . . J'ai commandé une messe en musique, tout ce qu'il y a de plus cher . . . des chœurs et des solos . . .

LE DUC.—Soli . . .

MOULINET.—Solos, soli, ça m'est égal ! Enfin des chants, exécutés par des artistes de l'Opéra, tout ce qu'il y a de mieux ! Dans l'église, des fleurs partout . . . sur les marches, une rangée d'arbres verts, et un tapis d'Aubusson qui descendra sur le boulevard.

LE BARON (*à part*).—Jusque dans le bureau des omnibus.

MOULINET.—Voilà une vraie messe de mariage ! . . . Mais la cérémonie de ce soir . . . C'était sinistre . . . Cette obscurité, cette mariée qui, sous ses voiles blancs, avait l'air d'un spectre, ces assistants qui semblaient des ombres . . . Brrou ! . . .

LA BARONNE (*au duc*).—J'avoue que les orgues me produisent un effet terrible . . . Quand elles se sont mises à chanter, des larmes me sont venues aux yeux. Une tristesse immense s'est emparée de moi, accompagnée de pressentiments . . .

LE BARON.—Oh ! . . . vous êtes trop impressionnable.

LA BARONNE (*de même*).—Sans mon flacon anglais, je me trouvais mal.

MOULINET (*au duc*).—Et puis, je vous ferai encore remarquer, sans vouloir offenser personne, qu'il n'y a pas, pour les gens de la noce, le moindre souper.

LE DUC (*sèverement*).—Monsieur Moulinet ! . . .

MOULINET.—Chez nous autres bourgeois, une noce comme celle-là s'appelle une noce sèche. Pour votre mariage, il y aura un dîner, vous verrez ça ! . . . Cent couverts à quatre-vingts francs par tête. Et quand on s'en ira, on n'aura pas, comme aujourd'hui, l'estomac dans les talons.

LE DUC.—Monsieur Moulinet, vous parlez trop. Dans notre intérêt à tous, soyez, je vous prie, moins expansif.

MOULINET.—Mais, mon gendre . . .

LE DUC (*sèchement*).—D'abord, je ne suis pas encore votre gendre.

MOULINET.—Oh ! vous avez ma parole . . .

LE DUC.—Et quand je le serai, ne m'appellez pas ainsi. Si c'est possible même, ne m'appellez pas du tout.

MOULINET (*vaixé*).—Monsieur le duc ! (*À part*). On aura beau faire des révolutions, nous ne serons jamais les égaux de ces gens-là . . .

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ATHÉNAIS, OCTAVE, LA MARQUISE, BACHELIN, CLAIRE, SUZANNE.

ATHÉNAIS.—Je vous annonce la mariée. (*Elle va à Moulinet, avant-scène droite*). Nous allons partir dans un instant.

MOULINET.—Je vais donner des ordres. (*Claire en costume de mariée, un voile sur la tête, entre au bras de son frère, suivie de Suzanne, de la marquise et de Bachelin*).

LE BARON.—Où est donc M. Derblay ?

OCTAVE.—Il met nos amis en voiture. (*Bachelin descend avant-scène droite*).

LA MARQUISE (*à Claire*).—Comment te sens-tu, mon enfant ?

CLAIRE.—Très bien . . . (*Elle s'assied sur son fauteuil, et Suzanne lui enlève son voile et sa couronne*).

LA MARQUISE (*allant à Bachelin*).—Avez-vous fait ma commission ?

BACHELIN.—Oui, madame la marquise. Suivant vos instructions j'ai dit à M. Philippe que, le mariage étant conclu, il vous paraissait juste de faire connaître à madame Derblay sa véritable situation de fortune, et de lui apprendre, à la fois, sa ruine et le désintéressement de son mari. Mais je dois vous dire que j'ai trouvé M. Philippe très opposé à cette révélation. Il ne veut pas que sa jeune femme, en mettant le pied dans sa maison, puisse croire qu'elle y entre en quelque sorte amoindrie . . . Et il m'a chargé de vous prier de renoncer à votre projet.

LA MARQUISE.—En toutes circonstances, il m'étonne, je vous l'avoue. Il a une largeur de vues, une élévation de caractère surprenantes. C'est vraiment un homme extraordinaire.

BACHELIN.—C'est ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, madame la marquise, quand je vous ai parlé de lui pour la première fois.

LA MARQUISE.—Oui. C'est un véritable gentilhomme ! Nous avons eu la main heureuse. Espérons que ma fille saura, comme nous, apprécier son mari ! . . . Elle est bien pâle, Bachelin ! . . .

LE DUC (*s'approchant de Claire*).—Claire, soyez bonne : dites-moi que vous me pardonnez.

CLAIRE (*regardant hardiment le duc*).—J'ai tout oublié. J'aime mon mari.

LE DUC (*avec un sourire*).—Je souhaite qu'en parlant ainsi vous soyez sincère.

CLAIRE.—Adieu, duc ! . . .

LE DUC.—Au revoir, Claire !

LE BARON.—Eh bien, duc, vous partez ?

LE DUC (*avec légèreté*).—Oui. Je n'ai plus rien à faire ici . . . C'est le tour du mari.

LE BARON.—Eh ! eh ! vous paraissez n'être pas sans

quelque amertume. En voyant Claire mariée, avouez que vous avez des regrets.

LE DUC.—Des regrets ? Est-ce moi qui en ai ? . . .

LE BARON.—Mon cher, voilà une réponse prétentieuse . . . Mais puisque vous vous croyez un tel vainqueur, avez-vous regardé M. Derblay ? Eh bien, dites-moi s'il a l'encolure d'un mari à qui on prend sa femme ? . . .

LE DUC (*vaillieur*).—Peuh ! . . . Depuis Vulcain, les forgerons n'ont pas de chance.

LE BARON (*grave*).—Eh bien ! croyez-moi . . . gare au marteau !

LE DUC (*hausse les épaules sans répondre et va à Moulinet qui descend à gauche du duc*).—Nous partirons quand vous voudrez.

MOULINET.—Ce n'est pas moi qui vous retiendrai. Quelle réception ! Je croyais trouver ici toute l'aristocratie de la province, et pas un chat ! . . . Ah ! si, le notaire qui m'a vendu mon château . . . C'est une dérision !

ATHÉNAIS (*à Claire*).—Tu n'as plus rien, à désirer . . . tu es aimée, tu aimes . . . Promets-moi que tu penseras à moi dans tes joies et dans tes tristesses . . . On en a toujours ! Tu sais que j'en prendrai ma part.

CLAIRE.—Sois sûre que j'apprécie ton amitié à sa juste valeur. Mais, vois-tu, le bonheur ne cherche pas de confident. Je serai heureuse, sans le dire.

ATHÉNAIS (*souriant*).—A bientôt. (*A part*). Indomptable.

CLAIRE (*tremblante d'émotion continue, à part*).—Ils ne me verront pas pleurer. (*Athénais donne le bras à son père et sort, suivie par le duc*).

LA MARQUISE (*venant à Claire*).—Allons, ma chérie ! . . . il faut nous quitter . . . Mon rôle de mère est terminé. Tu vas être maîtresse de la vie . . . J'ai bien fait, n'est-ce pas, tout ce qui dépendait de moi pour que tu sois heureuse ?

CLAIRE (*avec effort*).—Oui, mère chérie . . . N'aie aucun souci, aucune inquiétude. (*D'une voix étouffée*). Ne m'attendris pas . . . On pourrait croire . . . Retire-toi, va ! A demain. (*Elle embrasse sa mère, puis la marquise sort avec Octave. A part*).—J'étouffe ! . . .

SUZANNE (*s'approchant*).—Ma sœur, on croit, dans notre province, que la fleur détachée du bouquet d'une mariée que l'on aime porte bonheur. Je vous aime bien tendrement. Voulez-vous me permettre de prendre une de ces fleurs ?

CLAIRE (*avec amertume*).—Si ces fleurs portent bonheur, elles me sont inutiles. Tenez, les voilà, prenez-les toutes. (*Elle arrache son bouquet, le donne à Suzanne, puis remonte*).

SUZANNE (*avec émotion*).—Vous paraissez n'y pas tenir à ces fleurs . . . Et pourtant c'est mon frère qui vous les a données.

LA BARONNE.—Laissez-la, ma chère petite . . . Elle a besoin d'un peu de calme . . . Ne vous faites pas de chagrin, et emportez votre bouquet . . . Il vous servira certainement de modèle un de ces jours.

SUZANNE.—Bonsoir, madame.

LA BARONNE.—Bonsoir, ma chère enfant. (*Suzanne sort, la baronne referme la porte*).

SCÈNE VII.

LA BARONNE, CLAIRE.

LA BARONNE.—Mais, à quoi penses-tu donc ? Tu viens de faire de la peine à cette pauvre petite, et bien gratuitement. Voyons qu'y a-t-il ? Parle-moi.

CLAIRE (*avec explosion*).—Mais tu ne vois donc pas combien je souffre ? Tu ne comprends donc pas que je deviens folle ? Dans un instant, vous tous qui m'aimez, vous serez partis. Et je resterai, seule, dans cette grande maison inconnue. A quoi me retenir, vers qui me tourner ? Tout ce qui m'attachait au passé se brise, tout ce qui pouvait m'attirer vers l'avenir a disparu.

LA BARONNE.—Tu te désolés comme si tu étais une véritable abandonnée. N'auras-tu pas toujours les affections anciennes ? Et n'en vas-tu pas avoir de nouvelles, sincères et dévouées ? Ton mari est là : il t'adore, aie confiance.

CLAIRE.—Ah ! si tu savais ce qui se passe en moi ! Ce mariage que j'ai voulu, malgré tout, avec l'emportement d'un orgueil révolté, maintenant qu'il est accompli, il me fait horreur. Cet homme, qui est mon mari, je voudrais le fuir. Tiens ! ne me quitte pas, reste là. Il n'osera pas venir tant que tu seras auprès de moi.

LA BARONNE.—Mon Dieu ! mais tu m'épouvantes. Ta mère n'est peut-être pas encore partie. Veux-tu que je l'appelle ?

CLAIRE (*vivement*).—Non ! C'est d'elle surtout que je veux me cacher. Il faut qu'elle ignore mes craintes, qu'elle ne se doute pas de mon désespoir. Tout ce qui a été fait, c'est moi seule qui l'ai voulu, moi seule dois en supporter la peine. Mes défaillances sont sans excuses. Sois tranquille ! Elles ne se renouvelleront pas.

LA BARONNE.—Mais cependant . . .

CLAIRE (*avec fermeté*).—Va rejoindre ton mari sans arrière-pensée, sans inquiétude. Embrasse-moi, et que tout ce qui vient de m'échapper soit oublié par toi quand tu auras passé le seuil de cette chambre. Me le promets-tu ?

LA BARONNE.—Je te le promets . . . A demain !

CLAIRE.—A demain ! . . .

LA BARONNE (*s'arrêtant à la porte*).—Pauvre Claire ! . . . (*Elle sort*).

SCÈNE VIII.

CLAIRE (*seule*).

Hélas ! c'est bien fini, maintenant ! Toutes mes illusions sont tombées. Je vois la vérité. Je ne m'appartiens plus . . . Je dois vivre liée à un homme qui va venir armé de ses droits, et pouvant dire : Je veux ! à moi, jusqu'ici toujours libre, toujours obéie ! (*Avec désespoir*). Ah ! Ne vaudrait-il pas mieux disparaître ? . . . Mon Dieu ! (*Elle va à la fenêtre, étouffant, et ouvre*). Que cette eau brillante est calme ! . . . Ce serait le repos, l'oubli ! . . . (*Elle ferme brusquement la fenêtre*). Non, ce serait le scandale odieux, dégradant. Ma vie livrée à la curiosité banale . . . Tout plutôt que cela ! . . . Oh ! misérable lâche qui m'a trahie ! . . . Plus lâche et plus misérable encore qui m'a acceptée pour femme ! . . . (*Elle écoute avec angoisse*). On a marché . . . C'est lui ! . . .

SCÈNE IX.

CLAIRE, PHILIPPE.

PHILIPPE (*restant éloigné, timide*).—Voulez-vous me permettre de m'approcher de vous ? Pour la première fois, nous voici seuls, et j'ai, pour vous, bien des choses dans le cœur. Jusqu'ici, je n'ai pas osé parler... J'aurais mal exprimé mes sentiments. Toute ma vie s'est passée dans le travail. Aussi je vous supplie d'être indulgente... Ce que je... essens, croyez-le bien, vaut mieux que ce que je dis. Bien souvent vous m'avez vu venir à vous, balbutier quelques paroles, puis garder le silence. J'avais peur de vous paraître trop hardi ou trop timide, et cette crainte me paralysait. Alors, je me bornais à vous écouter, et votre voix était douce à mon oreille, comme un chant. Je me perdais dans votre contemplation, oubliant tout pour vous suivre des yeux, quand vous marchiez sur la terrasse, dans un rayon de soleil. Vous êtes entrée ainsi profondément en moi : je vous ai adorée. Vous êtes devenue ma pensée unique, mon espérance, ma vie... Aussi, jugez de mon ivresse, maintenant que je vous vois là, près de moi, tout à moi. (*Il prend la main de Claire*).

CLAIRE (*fait un pas et retire sa main*).—Par grâce, monsieur !

PHILIPPE (*étonné*).—Qu'avez-vous ? Suis-je assez malheureux pour que mes paroles vous déplaisent ? ...

CLAIRE (*doucement*).—Ne me les dites pas, en ce moment. Vous le voyez, mon trouble est profond.

PHILIPPE.—Mais oui, vous êtes pâle, tremblante... Est-ce donc moi qui en suis cause ? ...

CLAIRE (*après un silence, à voix basse*).—Oui.

PHILIPPE.—Rassurez-vous, je vous en supplie. Ne sentez-vous pas que mon seul désir est de ne point vous déplaire ? ... Que faut-il que je fasse ? Exigez... Tout me sera facile. Je vous aime tant !

CLAIRE (*avec un triste sourire*).—Si vous m'aimez... alors... soyez bon, et...

PHILIPPE (*doucement*).—Pourquoi ne pas dire toute votre pensée ? Désirez-vous que je vous laisse ? Vous plaît-il de m'imposer cette épreuve. Je m'y soumettrai, si c'est votre volonté.

CLAIRE.—Eh bien, oui, je vous en saurai gré. Les émotions de cette journée m'ont fait mal. J'ai besoin de calme. Il faut que je me recueille. Et je vous expliquerai demain, plus tard, plus en possession de ma pensée, plus sûre de moi-même...

PHILIPPE (*affectueusement*).—Que me direz-vous demain, ou plus tard, que je ne puisse entendre aujourd'hui ? Ma vie et la vôtre ne sont-elles pas désormais inséparables ? Notre chemin est tout tracé. A vous d'être confiante et sincère, à moi d'être dévoué et patient. J'y suis prêt, je vous l'assure. Êtes-vous dans les mêmes dispositions ? ...

CLAIRE (*avec embarras*).—Laissez-moi vous dire que la confiance ne se gagne pas en un moment. Voilà deux heures seulement que je suis mariée. Ma vie, hélas ! date de plus loin... Cette vie, on me la faisait heureuse ! J'avais le droit de penser tout haut, j'étais libre de me taire. Je n'ai jamais été forcée de mentir. Mes peines, et j'en ai eues, vous le savez, on les devinait. On comprenait que le souvenir ne pouvait s'en effacer instantanément. J'ai été très gâtée. On ne m'a jamais demandé de sourire

quand j'avais le cœur triste... S'il faut que je me résigne à dissimuler auprès de vous, laissez-moi le temps de m'habituer à cette contrainte.

PHILIPPE (*vivement*).—Je vous en prie. n'ajoutez pas un mot. Vous me faites injure !... Vous n'aurez jamais, sachez-le, d'ami plus tendre et plus dévoué que moi. En vous épousant, j'ai pris ma part de vos peines et je prétends vous les faire oublier. Si le passé vous a déçue, espérez tout de l'avenir. Loin de moi la pensée de vous imposer mon amour. Ce que je vous demande, c'est de me laisser essayer, à force de soins et de tendresses, de vous conquérir sur vous-même. Voilà toute mon ambition. Et puisque vous avez besoin de repos, de solitude, restez chez vous, libre, rassurée, comme vous l'étiez hier. Je me retire. C'est bien là, n'est-ce pas ? ce que vous souhaitez ?... Qu'il soit fait selon votre désir ! *Philippe s'approche de Claire et doucement va pour l'embrasser sur le front*. A demain !... (*Puis malgré lui, respirant le parfum de ses cheveux, la tête lui tourne, et il la prend dans ses bras*). Si vous saviez, pourtant, comme je vous aime !

CLAIRE (*le repoussant avec colère*).—Laissez-moi !

PHILIPPE (*il reste un instant stupéfait*).—Claire !

CLAIRE (*avec force, reculant*).—Ah ! ne m'approchez pas !

PHILIPPE.—Vous me repoussez avec violence, avec horreur ? Que se passe-t-il en vous ? (*S'animant*). Ce n'est pas là seulement l'effroi de la pudeur... C'est de la répulsion ! Tenez, vos paroles de tout à l'heure me reviennent à l'esprit, et maintenant je crains de les mieux comprendre... Après cette déception, dont vous avez souffert, il est resté plus que de l'amertume dans votre cœur. Il y a du regret peut-être !

CLAIRE (*Sourdement*).—Monsieur... (*Elle veut s'éloigner*).

PHILIPPE (*se jetant devant elle et l'arrêtant avec autorité*).—Oh ! écoutez-moi. L'heure des explications nettes et franches est venue... Vous me donnez, par votre attitude, des soupçons qu'il faut que vous éclaircisiez. Une femme ne repousse pas son mari sans motifs. Pour me traiter comme vous le faites, il faut...

CLAIRE (*se retournant vers Philippe, et le regardant avec hauteur*).—Il faut !...

PHILIPPE (*la regardant jusqu'au fond des yeux*).—Cet homme, qui vous a si lâchement abandonnée, est-ce que vous l'aimeriez encore ? (*Claire se retourne et reste immobile et silencieuse*). Vous m'avez entendu : répondez-moi... Il le faut ! (*Il la prend par le bras et l'amène violemment à l'avant-scène*). Je le veux !

CLAIRE (*avec colère, prenant son parti*).—Eh bien ! si cela était ?

PHILIPPE (*levant les poings comme pour écraser Claire*).—Malheureuse !... (*Il recule avec stupeur*). Allons ! ce n'est pas possible !... Vous avez voulu m'éprouver... C'est cela, n'est-ce pas ? Ah ! C'est un jeu cruel, je vous assure... (*Presque suppliant, les mains tendues*). Mais parlez donc ! Dites-moi quelque chose ! (*Des larmes dans la voix*). Vous vous taisez ! (*Il la voit immobile et farouche—avec rage*). C'est donc vrai ? (*Il fait quelque pas au hasard, puis il passe sa main sur son front et revient vers elle*). Ainsi, c'est le cœur plein d'un autre que vous avez consenti à m'épouser ? Et c'est sans rougir que vous avez placé votre main dans la mienne ?... Mais à quel degré de dépravation morale êtes-vous donc tombée ?

CLAIRE (*avec désespoir*). — Eh ! monsieur, vous n'avez donc pas vu que depuis quinze jours je suis folle ? Vous ne comprenez donc pas que je me débats dans un cercle dont je ne puis sortir ? J'ai été entraînée à ce que j'ai fait par une fatalité irrésistible. Je dois vous paraître une créature misérable. Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que je me juge. J'ai mérité votre colère et votre mépris. Tenez ! prenez tout de moi, excepté moi-même . . . Ma fortune est à vous . . . je vous l'abandonne. Qu'elle soit la rançon de ma liberté !

PHILIPPE (*avec éclat*). — Votre fortune ! Vous m'offrez ? . . . A moi ! . . . (*d'ironie*). Vous vous trompez, madame ! Vous croyez avoir encore affaire au duc de Bligny.

CLAIRE (*bondissant*). — Monsieur ! (*Elle se tait*.)

PHILIPPE (*avec amertume*). — Eh bien ! pourquoi vous arrêter ? Défendez-le donc ! C'est bien le moins que vous puissiez faire pour lui. (*avec rage*). Ah ! je vois maintenant. Vous avez voulu prendre pour époux un homme qui fût en votre dépendance . . . Une union avec moi était une mésalliance, mais ma docilité devait compenser la bassesse de mon origine. Si par hasard je songeais à me révolter, et à faire valoir mes droits, on avait de quoi me fermer la bouche : un sac d'écus ! Et moi, aveugle, qui n'ai pas vu le piège ! Niais qui n'ai rien soupçonné de cette piquante intrigue, et qui suis venu tout à l'heure, palpitant, tremblant, faire ici ma déclaration d'amour ! N'étais-je pas plus qu'insensé, plus que grotesque ? . . . N'étais-je pas cynique et ignoble ! Car enfin, j'ai votre fortune, n'est-il pas vrai ? Je suis payé : je n'ai pas le droit de réclamer.

(*Philippe, éclatant d'un rire furieux qui se termine par des sanglots, s'abat sur le canapé de droite et se cache la tête dans ses mains.*)

CLAIRE (*avec stupeur*). — Monsieur ! . . .

PHILIPPE (*pleurant*). — Vous venez, en un instant, de détruire tout mon bonheur ! . . . Et je pleure, madame, je pleure ! (*Il se lève*). Mais c'est assez de faiblesse. Vous vouliez m'acheter votre liberté tout à l'heure. Je vous la donne pour rien . . . Croyez que je ne la troublerai jamais. Entre nous tout lien est rompu. Toutefois, une séparation publique causerait un scandale, que je ne mérite pas de subir, et que je vous prie de m'épargner. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais, comme je ne veux point d'équivoque de vous à moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous saurez un jour que vous venez d'être plus injuste que cruelle. Peut-être aurez-vous alors la pensée de revenir sur ce que vous avez fait. Je vous déclare, dès à présent, que ce sera inutile. Je vous verrais maintenant vous traîner à mes pieds, en implorant votre pardon, que je n'aurais pas pour vous une parole de pitié. Adieu, madame. Voici votre appartement, voici le mien. A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi.

(*Claire baisse le front, et, sans une parole, lentement, elle traverse le salon, se dirigeant vers sa chambre. Philippe la suit anxieusement du regard, espérant un retour, un mouvement de regret. Elle entre. La porte se referme.*)

SCÈNE X.

PHILIPPE, seul, avec douleur.

Quoi . . . Pas un mot ! . . . pas un regard ! . . . Ni repentir, ni pitié ! . . . (*Avec colère*). Ah ! creature orgueil-

leuse, qui ne veut pas plier, je t'adore, mais je te briserai ! . . .

(*Rideau.*)

ACTE TROISIÈME.

Un salon, à Pont-Avesnes, chez Philippe. — Au fond, une grande baie donnant sur une terrasse. — On aperçoit au loin le parc. — Meuble Louis XIV, bois doré et tapisserie d'Aubusson. Au premier plan gauche, une fenêtre avec rideaux et draperie ; au premier plan droite, une porte ; au troisième plan droite et gauche, une fausse porte ; au deuxième plan, de chaque côté, une console surmontée d'un glacie. — Sur chaque console, un vase de Chine contenant un gros bouquet de roses moussueses. — Au premier plan gauche, une chaise ; au deuxième plan, même côté, un canapé, une chaise au-dessus. — Au premier plan droite, deux fauteuils face au public. — De chaque côté de la baie, une chaise et un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAIRE, LA BARONNE, LE BARON, PHILIPPE, LA DUCHESSE, MOULINET, SUZANNE, OCTAVE, LE DUC, PONTAC, LE PRÉFET, LE GÉNÉRAL.

Au lever du rideau, tous les assistants groupés écoutent Moulinet, qui parle debout au milieu.

Tous. — Ah ! Bravo, monsieur Moulinet.

MOULINET. — Et je terminerai, madame, en vous souhaitant, à l'occasion de la Sainte-Claire, la continuation d'un bonheur, qui est à la fois une condamnation pour les célibataires et une leçon pour les gens mariés.

LE DUC (*à part*). — Une pierre dans mon jardin.

MOULINET. — Accueilli par vous, avec cette grâce qui vous caractérise, votre maison est devenue pour moi un séjour d'élection . . . (*Souriant*). D'élection, je dis bien, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je vous y apporte le tribut de ma sincère admiration.

Tous (*se levant*). — Bravo !

ATHÉNAIS. — Tu as fini, papa ? Charmante, ta petite improvisation !

MOULINET (*à part*). — Je l'ai assez piochée hier au soir.

BACHELIN (*venant à Claire*). — C'est une joie pour tous vos amis, après les inquiétudes que votre chère santé leur a causées, de vous voir si bien rétablie.

CLAIRE. — Je vous remercie, mon cher ami. (*Elle remonte vers la terrasse.*)

LE BARON (*à Bachelin*). — Ah çà ! mon cher Bachelin, je tombe des nues, moi ! Arrivé hier à Beaulieu, je ne m'attendais pas à déjeuner ce matin, chez M. Derblay, avec Bligny, Moulinet et Cie. On les reçoit donc ?

BACHELIN. — Mon Dieu, monsieur le baron, il y a des exigences mondaines auxquelles on ne peut se soustraire. Au moment du mariage, les bons rapports avaient été maintenus en apparence. Revenu à la Varenne, après l'hiver, M. Moulinet s'est présenté ici : on ne lui a pas fermé la porte.

LE BARON. — Et, à sa suite, la duchesse et le duc se sont glissés dans la maison.

BACHELIN. — Voilà . . .

LE BARON. — Et ils viennent beaucoup ?

BACHELIN. — Trop.

LE BARON. — Ah ! Vous avez remarqué ? . . .

BACHELIN. — Moi ! Oh rien ! Je vois assez mal, même

avec des lunettes. . . . (*Athénaïs rit aux éclats*).—Mais la duchesse est très gaie. . . . elle met tout à l'envers. . . . et je suis un vieux maniaque. je n'aime pas qu'on change mes habitudes.

LE BARON.—De tout cela, je ne présage rien de bon ! (*Il remonte*).

ATHÉNAÏS (*au bras du général*).—Oui, général, nous dansons à la Varenne, tous les lundis. . . . Si le cœur vous en dit . . .

LE GÉNÉRAL.—Madame la duchesse, ces plaisirs-là ne sont plus faits pour moi, mais je vous amènerai mes jeunes officiers.

LA DUCHESSE (*gaiement*).—Parfaitement, général. Et la musique militaire même, si vous voulez. . . . Monsieur de Pontac, vous m'aviez promis de me présenter madame de Lavardens, votre sœur ?

PONTAC.—Mais, duchesse, quand il vous plaira.

ATHÉNAÏS. Eh bien ! il me plaît. (*Elle remonte avec le général*).

LE PRÉFET (*suivant Athénaïs des yeux*). Charmante femme !

MOULINET (*gracieux*).—Ma fille, monsieur le préfet.

LE PRÉFET (*saluant*).—Monsieur.

LE BARON (*au préfet*).—M. Moulinet ancien juge au tribunal de commerce, un de nos grands industriels.

LE PRÉFET (*très solennel*).—Ah ! monsieur, enchanté ! Vos produits à bon marché ont fait une révolution dans l'alimentation populaire. . . . Grâce à vous, le chocolat, denrée exclusivement réservée à la classe privilégiée, a pénétré dans la classe ouvrière.

LE BARON.—Le chocolat démocratique.

MOULINET.—Je ne m'en tiendrai pas là, monsieur le préfet. . . . Je le rêve presque gratuit.

BACHELIN (*au baron*).—Et surtout obligatoire. (*Le préfet remonte et s'arrête près de Claire et de Suzanne*).

MOULINET.—Voilà une bonne connaissance que j'ai faite là ! . . . (*au baron et à Bachelin*). La charmante réunion ! Quelle métamorphose ici en six mois ! Tout est gai, souriant : on sent que la joie habite cette maison.

LE BARON.—Mais vous-même, monsieur Moulinet, vous êtes radieux.

MOULINET.—C'est vrai, monsieur le baron, ce luxe, ces fêtes, tout cela m'enchanté. Je me sens dans mon véritable élément. . . . J'étais né pour la haute vie. Mes goûts protestent contre l'injustice de mon origine.

LE BARON.—Votre bonne grâce et votre aimable esprit l'ont depuis longtemps fait oublier. . . . (*Il remonte vers Suzanne et va avec elle sur la terrasse*).

MOULINET (*à Bachelin*).—Quel homme exquis que ce baron ! Voilà un gendre comme il m'en aurait fallu un !

LE DUC (*bas, à Claire*).—Claire, pourquoi avez-vous l'air si triste ? Un jour comme celui-ci devrait être pour vous un jour de joie.

CLAIRE.—Je ne suis pas triste. D'ailleurs, que vous importe ?

LE DUC.—Rien de ce qui vous touche ne peut me laisser indifférent. (*Claire le regarde un instant et remonte sans lui répondre*).

MOULINET (*venant au duc*).—Monsieur le duc, un mot, je vous prie. . . . Vous n'ignorez pas les projets que j'ai formés. . . .

LE DUC.—Votre candidature ? . . . Décidément, vous prenez donc ça au sérieux ?

MOULINET.—Oui, monsieur, et je compte bien réussir, si vous ne me mettez pas de bâtons dans les roues.

LE DUC.—Moi ?

MOULINET.—Parfaitement ! M. Derblay dispose d'une influence considérable. Il a tout le pays dans la main. . . . On nous promet pour ce soir Sa Grandeur monseigneur Fargis, métropolitain de Besançon. . . . et nous avons à déjeuner le général et le préfet, des gens de première marque.

LE DUC (*gaiement*).—Le préfet, le farouche Monicaut, que j'ai beaucoup connu à Paris, autrefois, joyeux viveur et pourvu d'un conseil judiciaire.

MOULINET.—Maintenant, il est préfet, monsieur.

LE DUC.—Encore un qui a mel tourné.

MOULINET (*vexe*).—Oh ! Voilà de l'esprit facile ! . . . Enfin, monsieur, l'influence de M. Derblay, les avantages que j'en puis tirer, tout cela ne compte pas pour vous, et je constate, avec chagrin, que vous abusez des relations, que j'ai su à force d'habileté renouer avec lui, pour. . . .

LE DUC.—Pour ?

MOULINET.—Pour faire la cour à sa femme.

LE DUC.—Madame votre fille me ferait-elle la faveur de s'en plaindre ?

MOULINET.—Ma foi, non. Votre ménage va à la diable. Je trouve ça déplorable, mais il paraît que c'est bien porté, et Athénaïs paraît se soucier fort peu de votre fidélité.

LE DUC.—Eh bien, alors ?

MOULINET.—Eh ? c'est moi qui me plains. M. Derblay s'apercevra de vos intrigues. . . . vous vous ferez quelque bonne querelle avec lui. . . . Et il vous tuera comme un simple. . . . pierrot !

LE DUC (*riant*).—Et du même coup votre candidature ! . . . Patatras ! Le pot au lait ! Adieu, vache, cochon, couvée. . . .

MOULINET.—Monsieur le duc !

LE DUC (*de même*).—Là, calmez-vous ! . . . Mes assiduités auprès de madame Derblay. . . . simple galanterie sans conséquence. . . . Dormez en paix, monsieur Moulinet ! Vous serez député. . . . Seulement tâchez de ne pas devenir ministre.

MOULINET.—Hein ?

LE DUC.—Vous finiriez par me compromettre ?

MOULINET.—Allons ! il sera raisonnable !

ATHÉNAÏS (*à Philippe, descendant à son bras*).—Vous avez une façon d'expliquer les choses qui n'appartient qu'à vous. (*Claire les suit du regard avec trouble*).

LA BARONNE (*à Claire*).—Qu'as-tu donc ?

CLAIRE.—Rien.

LA BARONNE (*à part*).—Il y a quelque chose !

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE (*entrant en courant*).—Philippe !

PHILIPPE.—Qu'y a-t-il, mon enfant ?

SUZANNE.—C'est une députation des ouvriers. Ils sont trois. . . ils demandent la permission d'entrer.

LE PRÉFET.—Une petite démonstration populaire. . . c'est parfait.

LE BARON.—Il va demander qu'on chante la Marseillaise.

SCÈNE III.

LES MÉNES, GOBERT, DEUX OUVRIERS.

(Gobert porte un énorme bouquet.)

PHILIPPE.—C'est vous, Gobert. . . Approchez, mon brave, et vous aussi, mes amis. *(Gobert reste immobile, très embarrassé.)*

LES OUVRIERS *(le poussant)*.—Va donc, puisque c'est toi qui dois parler.

GOBERT *(avec effort, cherchant ses mots)*.—Puisque le patron le permet, madame Derblay, daignez accepter ce bouquet, que je suis chargé de vous offrir, au nom de tous les camarades, en vous souhaitant votre fête. . . Il faut que vous sachiez qu'à Pont-Avesnes, nous sommes deux mille, qui devons ce que nous avons à votre mari. . . Et, voyez-vous, nous vous sommes reconnaissants du bonheur que vous lui donnez.

CLAIRE *(à voix basse)*.—Du bonheur !

TOUS LES ASSISTANTS.—Ah ! bravo !

GOBERT *(s'enhardissant)*.—Mais j'ai autre chose à dire. Le pays va être appelé à élire un député.

MOULINET.—Un député !

GOBERT.—Et nous venons prier le patron de se laisser porter.

LE PRÉFET *(emphatique)*.—Très bien ! Ces braves gens ont là une excellente pensée : M. Derblay est des nôtres. Pour tous, son nom signifie : science, probité, travail et liberté !

MOULINET *(à part)*.—Eh là ! mes affaires se gâtent !

PHILIPPE *(aux ouvriers)*.—Mon brave Gobert, vous remercieriez vos camarades pour moi, mais vous leur direz que je n'accepte pas l'honneur qu'ils veulent me faire.

MOULINET *(avec stupeur)*.—Il refuse ? Une élection sûre ! C'est un fait sans précédent.

PHILIPPE.—Je désire rester au milieu de vous : c'est là que je trouverai le mieux, et le plus souvent, l'occasion de vous être utile.

GOBERT et LES OUVRIERS.—Vive le patron ! *(Acclamation au dehors)*.

PHILIPPE.—Du reste, nous choisirons ensemble un candidat qui pourra nous représenter dignement.

MOULINET *(à part)*.—Il pense à moi, c'est certain ! Homme excellent ! *(A Bachelin.)* Voilà encore un gendre comme il m'en aurait fallu un !

BACHELIN *(riant)*.—Tous, excepté le sien. *(Moulinet va serrer la main à Philippe et retourne à sa place.)*

CLAIRE.—Quant à moi, mes amis, je vous remercie du fond du cœur de votre bonne pensée. Et vous, Gobert, puisque vous êtes le plus ancien de l'usine, pour tous vos camarades, venez m'embrasser.

GOBERT *(s'attendrissant)*.—Oh ! madame ! Les Derblay ont toujours été de bonnes gens. . . Et vous êtes bien

digne d'être de la famille. *(Il s'essuie la bouche avec le revers de sa main droite et embrasse Claire, puis s'écrie avec enthousiasme.)* Vive la patronne !

PHILIPPE.—Madame Derblay vient d'exprimer très délicatement tout ce que je pense. Mes amis, aujourd'hui le parc est à vous. . . On y a préparé des jeux, un bal, et de quoi boire à notre santé. . . Allez et amusez vous !. . . Ce sera la vraie manière de me remercier. *(Acclamations au dehors.—Sortie des ouvriers. Philippe les accompagne.)*

SUZANNE *(à Philippe)*.—Oh ! Allons dans le parc !

ATHÉNAIS *(à Philippe qui est au fond)*.—Je réclame votre bras, monsieur Derblay. . . *(A Claire.)* Tu viens avec nous, n'est-ce pas ?

CLAIRE *(assombrie)*.—Philippe, je pense, te suffira.

ATHÉNAIS *(souriant)*.—Est-ce que cela te contrarie que je t'enlève ton mari ? Est-ce que tu serais un peu jalouse ?

CLAIRE *(avec une rage concentrée)*.—Jalouse, moi ! non, je suis un peu lasse, voilà tout. *(Voyant Philippe prêt à partir.)* Philippe !

PHILIPPE *(revenant à Claire)*.—Qu'avez-vous ? Etes-vous souffrante ? Désirez-vous quelque chose ?

CLAIRE *(les dents serrées)*.—Non, je n'ai rien, je ne veux rien. . . allez.—*(Avec colère.)* Ah ! *(Elle s'assied avec accablement.)*

SCÈNE IV.

CLAIRE, LA BARONNE.

LA BARONNE.—Qu'est-ce que tout cela signifie ? Le duc tourne galamment autour de toi, ton mari se met aux ordres d'Athénaïs. . . Est-ce que tu as bien confiance dans la duchesse Moulinet ?

CLAIRE.—J'ai confiance en mon mari.

LA BARONNE.—Oh ! tu sais, les maris. . .

CLAIRE.—Pourquoi me dis-tu cela ?

LA BARONNE.—Parce que. . . *(avec résolution)* parce que tu n'es pas franche, parce que tu as des secrets pour moi, parce que tu souffres, et que cela me désole.

CLAIRE *(avec une gaieté nerveuse)*.—Moi ! Et comment souffrirais-je ? Je vis au milieu du luxe, du bruit, de l'animation. J'ai une famille qui m'adore, des amis qui m'entourent, un mari qui me laisse ma liberté. . . Tu sais que c'est là ce que j'avais rêvé. Comment souffrirais-je ?

LA BARONNE.—Eh bien ! ce que tu avais rêvé autrefois fait ton désespoir aujourd'hui. Ton mari te laisse ta liberté, mais il a repris la sienne, et, quand tu le vois auprès d'une autre femme. . . Non, tu n'es pas heureuse !

CLAIRE *(avec éclat)*.—Eh bien oui, c'est vrai, je suis malheureuse ! Et c'est justice.

LA BARONNE *(stupéfaite)*.—Mais ton mari. . .

CLAIRE.—Ah ! ne l'accuse pas ! C'est le plus généreux des hommes. Moi seule je suis coupable !

LA BARONNE.—Qu'y a-t-il donc ?

CLAIRE.—Il y a. . . Tu te souviens de la soirée de mon mariage ? . . . Tu me quittas la dernière. . . Après toi, mon mari vint. . . Et cet homme qui m'adorait. . . Comprends-tu cela ? . . . Je l'ai repoussé, chassé !

LA BARONNE.—Claire !

CLAIRE.—Traité si durement, sa colère fut terrible... J'avais cru le dominer... Soudainement il se transforma à mes yeux. Il m'apparut grandi de toute sa fierté et de tout son dédain. J'entrevis, alors, quel homme il était en réalité. J'eus une peur de raison... Mais trop tard ! Il venait de rompre, de lui-même, et pour toujours, les liens qui nous unissaient.

LA BARONNE.—Mais le lendemain ?

CLAIRE.—Le lendemain, je tombai malade et je faillis mourir ! Si tu savais alors ce qu'il a été !... (*avec ravissement*). Pendant un mois, jour et nuit, il m'a disputée à la mort. Et si je suis encore vivante, c'est à lui que je le dois... Alors je ne sais ce qui s'est passé en moi... Je ne me suis plus retrouvée la même... Je revins à la vie avec d'autres sentiments, avec d'autres pensées. Était-ce de la reconnaissance pour ses soins, ou de l'admiration pour son caractère ? Mais j'étais attirée vers lui. Quand il n'était pas là, involontairement je le cherchais. Quand il était près de moi, je ne le regardais pas, et cependant je le voyais. Il était si sévère, si triste, que je n'osais lui parler. Oh ! s'il m'avait dit un mot, s'il m'avait seulement tendu la main !... Je me sentais si bien à lui, vois-tu, que je serais tombée dans ses bras.

LA BARONNE.—Tu l'aimais ?

CLAIRE.—Oui.

LA BARONNE.—C'était fatal. La femme n'aime réellement que l'homme qui s'est fait son maître... Plus Philippe s'est montré énergique et fier, et plus sûrement tu as été vaincue.

CLAIRE.—Oui ! Et il me faut subir toutes les conséquences de ma défaite : supporter la présence de cette Athénaïs qui se jette effrontément à la tête de mon mari... et ne pouvoir rien pour le lui arracher, n'avoir aucun droit de me défendre... Oh ! mais qu'elle prenne garde ! Si elle me pousse à bout... je ferai quelque folie qui nous perdra l'une ou l'autre.

LA BARONNE.—Non, non, point de folie : de la sagesse et de l'habileté ! Tu as commis une faute : il faut la réparer.

CLAIRE.—Et comment ?

LA BARONNE.—N'as-tu jamais eu la pensée d'aller à ton mari, et d'essayer de renouer les liens brisés ?

CLAIRE.—Je n'ai point osé. Songe que, vivant côte à côte nous sommes plus séparés que deux étrangers... Aller à lui, après l'avoir repoussé ?

LA BARONNE.—Il le faudra cependant. Un homme tel que ton mari n'aime qu'une fois, et pour toute la vie. Mais c'est un être de volonté, et tu ne le désarmeras qu'en t'humiliant devant lui.

CLAIRE (*avec élan*).—Oh ! j'y suis prête !... Mais s'il allait voir dans ma démarche un caprice nouveau ? (*Le baron paraît au fond et ramasse des cailloux sur la terrasse*).

LA BARONNE.—Aussi faut-il attendre une occasion favorable. Si elle ne se présente pas, nous la ferons naître. Et, tout d'abord, pour faire diversion, je vais aller me mettre entre notre chère duchesse Moulinet et ton mari. Tiens, regarde le baron... qui ramasse des cailloux, comme le petit Poucet... Voilà un mari stylé !... Baron, votre bras !

LE BARON (*descendant, des pierres à la main*).—A vos ordres, chère amie... C'est très curieux : les terrains

de Pont-Avesnes doivent contenir de l'alun. Il faudra que j'en parle à M. Derblay.

LA BARONNE (*avec attendrissement*).—Oui, baron, oui, vous êtes un ange, vous ! Et qui plus est, un ange savant.

LE BARON.—Oh ! c'est trop !

LA BARONNE.—Baisez ma main.

LE BARON (*tranquillement*).—Avec plaisir.

LA BARONNE (*à Claire*).—Tout à l'heure. (*Le baron sort en causant avec la baronne ; ils rencontrent le duc qui vient de la droite ; ils s'arrêtent un instant avec lui, puis disparaissent à gauche*).

SCÈNE V.

CLAIRE (*seule*).

Oh ! oui, je m'humilierai ! Et cela me sera facile et doux... Mais lui ? Consentira-t-il à me pardonner ? Quand on a aimé, comme il m'aimait, peut-on oublier ?

SCÈNE VI.

CLAIRE, LE DUC.

(*Il s'approche doucement de Claire*).

LE DUC.—Quand on a aimé profondément, on n'oublie jamais. (*Claire se retourne vivement*).

CLAIRE.—Que venez-vous chercher ici ?

LE DUC.—Vous ! (*Claire remonte vers la terrasse ; le duc l'arrête*). Oh ! restez, je vous en prie. Depuis quinze jours vous semblez vouloir m'éviter.

CLAIRE (*avec dédain*).—Moi ? (*Elle redescend, comme pour le braver*).

LE DUC.—C'est la première fois que je puis librement vous parler.

CLAIRE.—Nous n'avons rien à vous dire.

LE DUC (*très doucement*).—Pourquoi essayez-vous de dissimuler avec moi ? Espérez-vous me cacher votre chagrin ?

CLAIRE (*froidement*).—Je n'ai pas de chagrin.

LE DUC.—Je serais heureux si je pouvais vous croire... Mais en m'écoutant... Tenez, en ce moment même, vous avez des larmes dans les yeux... (*L'observant*). Pardonnez-moi mes paroles... mais depuis ce matin, je vous vois nerveuse, inquiète. Tout à l'heure... vous aviez peine à surmonter votre trouble... et vous n'avez pas cessé d'observer votre mari...

CLAIRE.—Eh bien ?

LE DUC.—Eh bien !... M. Derblay était tout à la duchesse... et vous paraissiez souffrir... J'en ai conclu que le bon accord, que vous prétendez exister entre lui et vous n'est pas réel, et qu'il n'apprécie pas à sa valeur le trésor que le hasard, ou plutôt ma mauvaise fortune lui a donné... Alors mille petits faits, autrefois négligés, se sont groupés dans mon esprit, et je suis arrivé à la certitude que vous n'avez pas, quoi que vous en disiez, tout le bonheur que vous méritez.

CLAIRE (*avec force*).—Si cela était, vous seriez le seul, qui n'auriez pas le droit de vous l'avouer, et de me le dire !

LE DUC (*avec passion*).—Claire... Croyez-vous donc

que l'on commande toujours à sa raison et à sa volonté ? Tout me conseillait de rester loin de vous. Je le devais pour votre repos. J'y étais résolu ; et j'ai fait tout pour vous oublier. . . . Mais ce pays, où vous viviez m'attirait malgré moi. . . . On disait que vous étiez heureuse, et je m'en réjouissais. . . . J'ai espéré que je vous reverrais sans danger. Heureuse, voyez-vous, je vous aurais adorée de loin, sans une parole, sans un regard qui pût troubler votre bonheur. Mais vous souffriez ! . . . Alors je n'ai plus été maître de moi-même, et j'ai compris qu'il n'y aurait jamais au monde, pour moi, d'autre femme que vous !

CLAIRE.—Vraiment ? . . . J'admire votre impudence ! Ayant eu autrefois à choisir entre une femme, que vous disiez aimer, et une fortune qui vous tentait, vous n'avez pas hésité : vous avez fermé votre cœur et ouvert votre caisse. Puis, aujourd'hui que vous avez l'argent, vous ne seriez peut-être pas fâché d'avoir la femme. . . . Vous êtes trop ambitieux, due ! Pas tout !

LE DUC.—Vous savez bien que j'ai été plus malheureux que coupable. Oui, un jour j'ai eu à choisir entre mon honneur et mon amour : j'ai dû sacrifier l'un à l'autre. Mais j'en ai assez souffert, et vous pouvez ne plus m'en vouloir.

CLAIRE.—Vous en vouloir ? Vous vous flattez ! Si j'éprouvais pour un sentiment quelconque, ce serait de la reconnaissance. Car, enfin, si je suis la femme de M. Derblay, qui est aussi utile que vous êtes incapable, aussi dévoué que vous êtes égoïste, qui a toutes les qualités que vous n'avez pas, et aucun des défauts que vous avez, n'est-ce pas à vous que je le dois ?

LE DUC (avec une colère contenue).—M. Derblay est sans doute parfait, mais il a un travers qui rend sa perfection inutile. . . . pour vous, du moins. . . . Il ne vous aime pas !

CLAIRE.—Duc !

LE DUC.—Il devrait être auprès de vous, attentif et tendre. Où est-il ? . . . Près de la duchesse !

CLAIRE.—Ce que vous dites là est indigne !

LE DUC.—Ce n'est que vrai ! . . . Il vous dédaigne.

CLAIRE.—Ah ! finissons ! Je ne veux pas vous entendre plus longtemps. . . . Vous avez fondé sur mon isolement des espérances qui ne se réaliseront pas, je vous l'atteste. . . . Je puis être une femme à plaindre. Je ne serais jamais une femme à consoler.

LE DUC (marchant vers elle).— Claire !

CLAIRE.—Eloignez-vous ! . . . (Elle s'éloigne vers le fond, menaçante).—Un mot de plus, j'appelle !

LE DUC (s'inclinant).—Je vous obéis : je me retire. Mais vous changerez. . . . (Sardonique) Je suis patient. . . . J'attendrai. (Il sort par le fond et disparaît à gauche).

SCÈNE VII.

CLAIRE, seule, avec désespoir.

En suis-je arrivée à ce point qu'on puisse m'insulter ainsi ! . . . Voilà donc le résultat de ma folie ! le bonheur perdu ! l'honneur menacé. . . . (Elle reste accablée).

SCÈNE VIII.

CLAIRE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE (Entrant par le fond).—Ah ! bonjour, ma chérie.

CLAIRE (avec joie, allant à elle).—Ma mère !

LA MARQUISE.—Tu es toute seule ?

CLAIRE (avec embarras).—La baronne me quitte à l'instant. Philippe est dans le parc avec nos invités. Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ? Tu n'as pas été souffrante ?

LA MARQUISE.—Non, j'ai été retenue, plus tard que je ne croyais, par mes petits orphelins. (Souriant). Il faut bien que je m'occupe, maintenant que je ne t'ai plus près de moi. Au lieu d'une fille, j'ai soixante enfants à nourrir, habiller et instruire. . . . Mais, on m'aide ! . . . Sais-tu ce que Philippe a encore fait ? Il m'a envoyé, hier, de ta part, et en l'honneur de ta fête, dix mille francs. Ah ! ton mari, aime-le bien : c'est le meilleur des hommes !

CLAIRE (assombrie).—Oui, ma mère.

LA MARQUISE (se retournant aperçoit Philippe).—Le voici. . . .

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE.—Marquise. . . . On vient de me dire que vous étiez arrivée. (Il lui baise la main.)

LA MARQUISE.—Merci, mon cher enfant, pour mes orphelins.

PHILIPPE.—C'est votre fille qu'il faut remercier, marquise. Je ne suis que la main qui exécute, elle est le cœur qui commande.

LA MARQUISE (l'emmenant à l'écart).—Maintenant, voici ce que vous m'avez chargée de faire venir de Paris. Tenez, offrez-le vous-même. (Elle lui donne un écrin.)

PHILIPPE (à Claire).—Claire, voici mon présent de fête. . . . (Claire se lève avec un mouvement de joie et prend l'écrin que lui présente Philippe.) Etant choisi par votre mère, je pense qu'il vous fera plaisir. (Claire, à ces mots, baisse la tête avec découragement, sans ouvrir l'écrin.)

LA MARQUISE.—Eh bien, tu ne regardes pas ? Mais, ma chère, c'est un cadeau princier. (Claire passe au premier plan milieu et ouvre l'écrin.) Allons, Philippe, attachez-le lui vous-même ; ce signe d'esclavage. . . . (Philippe descend à droite de Claire tremblante, prend le collier, le lui passe autour du cou et l'y attache : la marquise prend l'écrin et va le porter sur la console, puis revient.) Eh bien ! voyons, embrasse donc ton mari ! . . . Est-ce moi qui te gêne ? . . . Tiens ! Je ne regarde pas. (La marquise se détourne gaîment, Claire penche la tête du côté de Philippe, qui, aussi ému qu'elle l'embrasse dans les cheveux.) À la bonne heure ! . . . (À Philippe.) Eh bien ! qu'est-ce qu'il y avait donc ? . . . (Elle remonte, avec lui, vers Octave et Suzanne qui arrivent par le fond.)

CLAIRE (avec tristesse).—Triste baiser, qui ne vient pas du cœur, et que les lèvres seules ont donné !

SUZANNE (à Octave).—Allons ! Il faut lui dire. (Ils viennent à Octave.)

OCTAVE (à Claire).—Claire, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer : Suzanne et moi nous nous aimons.

CLAIRE (avec joie).—Oh ! mes chers enfants !

SUZANNE.—Nous avons voulu vous l'apprendre, à vous, la première, et nous mettons notre bonheur entre vos mains.

OCTAVE.—Parle pour moi à Philippe : obtiens de lui qu'il me donne Suzanne.

CLAIRE (troublée).—Moi !

OCTAVE.—Tu veux bien, n'est-ce pas, te charger de ma cause ?

CLAIRE (avec une soudaine décision).—Oui, et je vais la plaider à l'instant, comme si elle était la mienne.

OCTAVE.—Merci !

CLAIRE.—Priez Philippe de venir. (*Suzanne et Octave courent retrouver Philippe au fond.—A part.*) Je suis sauvée ! Voilà l'occasion que je souhaitais. La tendresse qu'il a pour sa sœur peut le ramener à moi !... (*Octave, la marquise et Suzanne disparaissent par la droite.*)

SCÈNE X.

CLAIRE, PHILIPPE.

PHILIPPE (vient à Claire, très grave et très froid).—Vous avez quelque chose à me demander ?... Je vous écoute.

CLAIRE.—Nous vivons si éloignés l'un de l'autre, qu'il faut, en effet, que j'aie une demande à vous adresser, pour que je me risque à vous retenir.

PHILIPPE.—De quoi s'agit-il ?

CLAIRE.—Avant tout, dites-moi, vous portez quelque intérêt à Octave ?

PHILIPPE.—Je ne crois pas que votre frère ait eu, jusqu'ici, le droit d'en douter.

CLAIRE.—Cet intérêt, si vous aviez une occasion de le lui prouver ?...

PHILIPPE.—Il est certain que je la saisisrais.

CLAIRE.—Eh bien, elle se présente. Je dois vous prévenir qu'elle est sérieuse.

PHILIPPE.—Que de détours ! Ce que vous désirez vous paraît-il si difficile à obtenir ?

CLAIRE.—Jugez-en !... Octave aime votre sœur et m'a chargée de vous la demander pour lui.

PHILIPPE (réprimant un mouvement).—Ah ! (*Il reste absorbé.*)

CLAIRE (inquiète).—Vous ne répondez pas ?

PHILIPPE (très grave).—Je suis désolé pour votre frère, mais ce mariage est impossible.

CLAIRE (avec douleur).—Vous refusez ?

PHILIPPE.—Je refuse !

CLAIRE.—Pourquoi ?

PHILIPPE.—Parce que ce lien nouveau m'attacherait plus étroitement à votre famille, et qu'après ce qui s'est passé entre vous et moi je ne le veux pas.

CLAIRE (vivement).—Prenez garde de faire le malheur de Suzanne, en la refusant à Octave. Elle l'aime.

PHILIPPE.—Elle n'a que seize ans. Elle est à l'âge heureux où les sentiments peuvent changer, sans laisser dans le cœur des traces profondes et douloureuses... Elle oubliera.

CLAIRE.—Et si vous vous trompiez ? Si elle allait ne pas oublier, et souffrir ?

PHILIPPE (avec force).—Alors, je n'aurais qu'un seul mot à lui dire, pour la détourner à jamais de vous et des vôtres.

CLAIRE (avec angoisse).—C'est une revanche que vous cherchez ?

PHILIPPE (avec hauteur).—Une revanche ! Croyez-vous qu'il me convienne d'en accepter une ?

CLAIRE (suppliant).—Oh ! Philippe ! Soyez généreux ?... Je suis bien assez accablée... Que faut-il que je fasse pour vous fléchir ? J'ai eu, envers vous, des torts graves, je le sais... .

PHILIPPE (riant amèrement).—Vraiment ? Vous avez eu des torts graves, envers moi ! Et vous daignez l'avouer ? Mais voilà, il me semble, de grandes concessions que vous me faites.

CLAIRE.—Je vous ai fait bien du mal, mais vous me le faites durement expier.

PHILIPPE.—Moi ? Et comment ? Vous ai-je jamais adressé un reproche ? Vous ai-je dit une parole blessante ? Ai-je manqué d'égards envers vous ?

CLAIRE (avec douleur).—Non ! Mais combien j'aurais préféré votre colère, à cette indifférence hautaine avec laquelle vous me traitez ! Autour de moi, j'entends tout le monde vanter mon bonheur. Partout où je vais on m'envie, on me fête. Je rentre dans notre maison. Oh est-il mon bonheur ? Je le cherche, et je ne trouve que la solitude et l'abandon.

PHILIPPE.—Il n'a pas dépendu de moi qu'il en fût autrement. Vous avez, vous-même, décidé de votre vie. Elle est telle que vous l'avez faite.

CLAIRE.—C'est vrai. Mais, au moins, étais-je en droit de compter sur le repos, et je n'ai même pas pu l'obtenir... Vous avez laissé revenir chez vous le duc et la duchesse.

PHILIPPE.—Ce sont vos parents. Était-ce à moi de leur fermer notre porte ? Je les subis bien. De quoi vous plaignez-vous ?

CLAIRE (avec une violence croissante).—Oh ! n'affectez pas de ne pas comprendre !... Vous savez que si la duchesse est ici, c'est parce qu'elle me hait... Son but est visible... Elle vous affiche, elle vous compromet... (*Mouvement de Philippe*) sans que vous vous y prêtiez, je le veux bien... Mais ses bravades, qui soulignent votre indifférence pour moi, on les remarque... elles me blessent... Enfin prenez-y garde ! Je ne les supporterai pas plus longtemps !

PHILIPPE (avec amertume).—Comme c'est bien vous ! comme vous êtes bien restée la même ! Toujours la violence et l'orgueil ! C'est pour faire bonne figure aux yeux du monde, que vous vous êtes jetée, comme une folle, dans l'aventure de notre mariage. Et aujourd'hui encore, à la pensée qu'on peut vous critiquer, vous perdez toute mesure, et vous vous oubliez jusqu'à me menacer.

CLAIRE (désespérée).—Non ! je ne menace pas : je supplie. Ayez pitié de moi, Philippe, ne me rendez pas responsable du malheur de ces deux enfants ! Ils sont là, souriants, pleins de tendresse et d'espérance, et par ma faute ils vont pleurer... Ah ! n'attendez pas de moi que je leur cause une telle peine !... Je n'aurais pas ce courage... Et votre refus... (*Octave paraît sur la ter-*

rassé.) Ah ! Octave ! Viens ! (*A Philippe.*) Tenez, monsieur, apprenez-le lui vous-même.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVE.

PHILIPPE (*avec colère*).—Madame. . . .

OCTAVE (*les observant*).—Qu'y a-t-il donc ? Comme vous êtes ému ! Comme tu es troublée. . . . Tu as dit à Philippe ? Est-ce que ? (*Il les interroge des yeux avec anxiété*).

PHILIPPE (*grave*).—Octave, il faut que vous renonciez à votre projet.

OCTAVE (*avec stupeur*).—Renoncer ! Mais pourquoi !

PHILIPPE.—Je vous en prie, ne me demandez rien.

OCTAVE.—Comment ! Sans explication ? Vous, Philippe, que j'aime tant, vous me faites un tel chagrin ! Claire, au moins, parle, toi ! Dis-moi pour quel motif ? Ai-je pu lui déplaire, à mon insu ? Qu'y a-t-il de changé, depuis que tu es sa femme ?

CLAIRE (*avec angoisse*).—Octave. . . .

OCTAVE (*frappée d'une idée*).—Ah ! L'argent ! Est-ce donc parce que je suis sans fortune ? (*A Philippe.*) Mais vous m'avez montré comment on s'enrichit : je ferai comme vous, je travaillerai !

CLAIRE (*avec trouble*).—Qu'est-ce que tu as dit ? Sans fortune, toi ?

OCTAVE (*comprenant son imprudence*).—Claire !

CLAIRE (*avec une agitation croissante*).—Qu'est-ce que cela veut dire ?

PHILIPPE (*voulant l'empêcher de parler*).—Octave, je vous défends. . . .

CLAIRE (*attirant son frère à elle*).—Laissez. . . . monsieur Il faut qu'il parle !

OCTAVE.—Pardonne-moi. Je viens de trahir un secret que j'avais juré de garder. . . . Tu ignorais la perte de notre procès. . . . Tu devais l'ignorer toujours. . . .

CLAIRE.—Mais, je me souviens, ce procès perdu, on nous disait que c'était la ruine ? Toi sans fortune. . . . c'était moi sans dot. . . . Mais alors, quand je me suis mariée ?

OCTAVE.—Le désastre était accompli. . . .

CLAIRE (*craignant de comprendre*).—Et. . . . mon mari. . . . Philippe ?

OCTAVE.—Il le savait.

CLAIRE (*avec désespoir*).—Il le savait ! Et moi. . . . moi ! Oh ! alors je suis une misérable !

OCTAVE.—Claire !

CLAIRE.—Oui ! C'est à cause de moi, entends-tu ? qu'il te refuse sa sœur. . . . A cause de moi, créature funeste, qui fais le malheur de tout ce qui m'approche ! (*Elle éclate en sanglots*).

OCTAVE.—Claire, je ne sais ce qui s'est passé. . . . Mais puisque tu t'accuses, tout doit pouvoir se réparer. . . . Philippe est bon : il te pardonnera.

CLAIRE (*avec déchirement*).—Non ! Il me l'a dit : jamais ! Et je le comprends, maintenant !

OCTAVE (*suppliant*).—Philippe !

PHILIPPE (*grave*).—Octave, ce n'est pas moi qui ai provoqué cette explication. Elle devait fatalement se pro-

duire. J'aurais souhaité qu'elle n'eût pas lieu, surtout devant moi. En tout cas, elle ne peut en rien modifier mes résolutions. Votre sœur savait d'avance qu'elle n'avait rien à me demander, et que je n'avais, moi, rien à lui accorder. (*Acclamations dans la coulisse. Vive le patron !*)

OCTAVE (*se plaçant devant sa sœur, pour lui donner le temps de se remettre*).—Claire, on vient.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ATHÉNAIS, MOULINET, LE BARON, LA BARONNE (*paraissant au fond, sur la terrasse*).

ATHÉNAIS.—Voilà les paysans et les ouvriers qui s'apprêtent à danser. Monsieur Derblay, je viens vous chercher.

CLAIRE (*avec colère*).—Ah ! toujours elle !

ATHÉNAIS (*à Philippe*).—Voulez-vous ouvrir ce bal champêtre avec moi ? Ce sera charmant ! Venez.

CLAIRE (*se mettant entre eux. A Athénaïs*).—Pardon, si je contrarie tes projets. . . . Mais je voudrais avant causer un instant avec toi. . . .

ATHÉNAIS (*railleuse*).—Comme cela. . . . tout de suite ?

CLAIRE (*avec fermeté*).—Tout de suite.

ATHÉNAIS (*à Philippe*).—Je vous demande pardon. . . . Je viens. . . . (*Phillippe remonte, après avoir regardé les deux femmes avec inquiétude*).

SCÈNE XIII.

CLAIRE, ATHÉNAIS.

ATHÉNAIS.—De quoi s'agit-il donc, ma chère belle ?

CLAIRE.—Tout à l'heure, quand tu as emmené mon mari, tu m'as demandé si cela ne me déplaisait pas, et si je n'étais pas un peu jalouse.

ATHÉNAIS.—Je plaisantais.

CLAIRE.—Tu avais tort, car tu disais vrai.

ATHÉNAIS.—Toi, jalouse !

CLAIRE.—Oui.

ATHÉNAIS.—De moi ?

CLAIRE.—De toi. Tu vois que je suis franche. Il me semble que mon mari s'occupe de toi plus qu'il ne convient, et je m'adresse à toi, pour que tu mettes un terme à une assiduité qui m'est très pénible.

ATHÉNAIS (*doucement*).—Ah ! chère petite ! Comment ! Tu souffrais et tu ne disais rien ? Mais n'exagères-tu pas un peu ? Je ne me rappelle vraiment rien qui ait pu motiver ton ennui. M. Derblay est fort aimable avec moi, mais cette sympathie, entre gens de la même famille, n'est pas surprenante, et n'a rien de criminel.

CLAIRE.—J'en souffre.

ATHÉNAIS (*sèchement*).—Ma chère amie, c'est à ton mari qu'il faut demander le remède à ton mal. . . . Moi je n'y peux rien.

CLAIRE.—Si, tu peux couper court à cette intimité.

ATHÉNAIS.—Et comment ? En accueillant mal ton mari ? D'abord, ce serait m'imposer un rôle bien désagréable, et ensuite, crois-tu le moyen bien efficace ?

CLAIRE.—Aussi, n'est-ce pas là ce que je veux te proposer.

ATHÉNAIS.—Qu'est-ce donc ?

CLAIRE.—C'est de t'éloigner pour quelque temps de notre maison.

ATHÉNAIS (*vivement*).—Y songes-tu ?

CLAIRE.—Oui. Et c'est sur le ton de la prière que je te le demande. . . . Accuse-moi d'être folle, mais fais cela. Il y va de mon bonheur.

ATHÉNAIS.—Et sous quel prétexte veux-tu que je m'éloigne ? Que dirait-on d'un départ si brusque qu'il ressemblerait à une rupture ?

CLAIRE.—Nous nous chargerons de l'expliquer d'une manière satisfaisante.

ATHÉNAIS.—Nous pouvons n'y pas réussir, et ce serait désastreux pour moi. Tu as été franche : je vais l'être. Je suis nouvelle dans le monde où m'a fait entrer le duc de Bligny, je m'y plais, et je tiens à y garder la place que j'ai déjà su m'y faire. Mais on y est très rigoriste. Aussi, tu comprends que si la famille de mon mari me fait froide mine, on trouvera là une occasion de me disputer. Je suis si jalouse ! Et alors, adieu mes rêves ! Si tu as ton amour, moi, j'ai mon ambition. Je comprends que tu tiennes à protéger l'un, souffie que je défende l'autre.

CLAIRE.—Ainsi, tu refuses ?

ATHÉNAIS.—Bien à contre-cœur. Mais, en conscience, mets-toi à ma place.

CLAIRE (*avec violence*).—Que je me mette à ta place ? C'est toi qui t'es mise à la mienne, et qui veux t'y mettre encore ! Depuis que je te connais, tu me poursuis de ton envie et de ta haine. Fille tu m'a pris mon fi me, fi mine, tu essayes de me prendre mon mari ! Je n'ai pas su garder l'un, je saurai t'arracher l'autre.

ATHÉNAIS (*avec rage*).—Ah ! c'est ainsi ! Eh bien ! oui, depuis mon enfance, je te rends en haine tout ce que toi, et tes semblables, vous m'avez prodigué de dédain. Tu m'as écrasée, pendant dix ans, de ton nom et de ta fortune ! Eh bien ! Vois, aujourd'hui, j'ai des millions, je suis duchesse, et tu en es à me demander grâce !

CLAIRE.—Prends garde ! Je ne suis pas d'un sang à me laisser longtemps insulter impunément !

ATHÉNAIS.—Et moi, je porte un nom qui me met au-dessus de ta colère.

CLAIRE.—J'en appellerai de la conduite que tu tiens envers moi. . . .

ATHÉNAIS.—À qui ?

CLAIRE.—Au monde.

ATHÉNAIS.—Lequel ? Le tien où je suis montée ? Ou le mien où tu es descendue ?

CLAIRE.—A celui, quel qu'il soit, où il y a des honnêtes gens pour qui respecter les autres est un devoir, et se faire respecter soi-même est un droit. Devant celui-là, entends-tu ? je répéterai hautement ce que je viens de te dire. Je te montrerai telle que tu es. Et nous verrons si le nom que tu portes, si grand qu'il soit, suffira à cacher ta bassesse et ta fausseté.

ATHÉNAIS.—C'est un scandale que tu cherches ?

CLAIRE.—C'est une exécution que je vais faire. Une dernière fois, veux-tu consentir à ce que je te demande ?

ATHÉNAIS (*avec rage*).—Non ! cent fois non !

CLAIRE.—Alors, tu vas voir !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE DUC, LE BARON, LA BARONNE,
MOULINET, PHILIPPE.

CLAIRE (*avec éclat*).—Duc, emmenez votre femme, si vous ne voulez pas que je la chasse devant tout le monde !

MOULINET (*accourant effaré*).—Chasser ma fille ? La duchesse, ma fille !

ATHÉNAIS (*au duc*).—Monsieur, ne laisserez-vous insulter de la sorte, sans me défendre ! (*Philippe, grave, paraît aux côtés de Claire.*)

LE DUC (*froidement, à Philippe*).—Vous avez entendu, monsieur, ce que madame Derblay vient de dire ? En acceptez-vous la responsabilité ? Ou êtes-vous prêt à vous en excuser ?

PHILIPPE (*que Claire observe avec angoisse, s'avançant impassible*).—Monsieur le duc, quoi que fasse madame Derblay, je le tiens pour bien fait.

LE DUC (*s'inclinant en souriant*).—C'est compris !

CLAIRE (*allant vers Philippe avec élan*).—Oh ! merci, Philippe.

PHILIPPE (*l'arrêtant d'un geste*).—Vous ne me devez pas de remerciements. En vous défendant, c'était mon honneur que je défendais.

(*Rideau.*)

ACTE QUATRIÈME.

PREMIER TABLEAU.

Le cabinet de travail de Philippe à Pont-Avesnes. — Porte au fond, porte à droite et à gauche, pan coupé, large fenêtre à droite, une grande table au milieu. Grande cheminée à gauche ; en avant de la cheminée, un petit guéridon ; à droite, premier plan, une crédence. — À gauche de la table, un fauteuil, à droite, une chaise ; au fond, de chaque côté de la porte, une chaise ; au premier plan gauche, près du guéridon, une chaise ; au premier plan droite, près de la crédence, un fauteuil ; sur la table, un encrier avec plumes, crayon, cire à cachet et cachet ; un petit flambeau en bronze doré avec bougie allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, SUZANNE

(*Philippe écrit, éclairé par une lampe.*)

SUZANNE (*entrant par la gauche*).—Bonjour, frère !

PHILIPPE.—Déjà levée, Suzanne ?

SUZANNE.—Déjà. . . . Mais il est huit heures !. . . . Et toi, vilain, tu as encore passé la nuit à travailler !. . . .

PHILIPPE.—J'avais des comptes très importants à arrêter. . . .

SUZANNE.—Eh bien ! il fallait prendre un jour de plus et ne pas veiller.

PHILIPPE.—C'était impossible. (*Il se lève.*) Où vas-tu ce matin ?

SUZANNE.—Je vais faire une tournée. . . . C'est mon jour de pauvres. . . .

PHILIPPE.—Tiens. . . . tu leur donneras mon aumône avec la tienne. (*Il lui donne un billet de banque.*)

SUZANNE (*l'embrassant sur une joue*).—Merci pour eux. . . . (*l'embrassant sur l'autre.*) Merci pour moi.

PHILIPPE.—Ecoute encore, avant de t'en aller. . . .

/ Claire m'a dit hier quelques mots de tes projets et de tes espérances. . . .

SUZANNE (*confuse*).—Philippe. . . .

PHILIPPE (*très tendrement*).—Pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler à moi, le premier ? Est-ce que je te fais peur, maintenant ? . . .

SUZANNE.—Non, mais ces aveux-là semblent plus faciles à faire à une sœur qu'à un frère.

PHILIPPE (*à part*).—A une sœur ! (*Haut*) Tu aimes bien Claire ?

SUZANNE.—Oh ! tendrement.

PHILIPPE.—Et Octave ? Depuis quand l'aimes-tu ?

SUZANNE.—Je crois, Philippe, que je l'aime depuis le jour où je l'ai vu pour la première fois. . . . Il m'a plu tout de suite. . . . Il disait toujours tant de bien de toi ! . . . Et cela m'est allé au cœur. . . . Enfin, il paraissait ne se plaire que dans ma compagnie, et moi, de mon côté, quand il était là, je me sentais joyeuse. . . .

PHILIPPE (*avec émotion*).—Bien, mon enfant ! . . . Tu sais que mon but unique a été de te rendre heureuse. . . . Le bonheur pour toi est là. . . . Tu épouseras celui que tu aimes.

SUZANNE.—Oh ! Philippe ! comment te remercier !

PHILIPPE.—D'une façon bien simple, ma chérie. . . . En t'en allant, tu vas passer devant l'église. . . . Entres-y . . . et dis une toute petite prière pour moi. . . . Je serai payé.

SUZANNE.—De tout mon cœur. . . . Adieu. . . .

PHILIPPE (*la rappelant et lui tendant les bras*).—Suzanne :

SUZANNE (*elle l'embrasse*).—A tout à l'heure. . . . (*Elle sort.*)

PHILIPPE (*la suivant des yeux*).—Adieu, chère enfant, qui as été la joie de ma vie. (*Il passe la main sur son front.*) Allons ! (*Il va à son bureau et s'assied sur le fauteuil qui est à gauche.*)

SCÈNE II.

PHILIPPE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.—M. Bachelin demande si monsieur peut le recevoir ?

PHILIPPE.—Certainement. Qu'il entre.

SCÈNE III.

PHILIPPE, BACHELIN.

BACHELIN.—Eh bien, quoi de nouveau depuis hier ?

PHILIPPE.—Dans la soirée, les conditions de la rencontre ont été réglées.

BACHELIN.—On se bat ? . . .

PHILIPPE.—Ce matin, à dix heures, au carrefour des Etangs, au pistolet, feu en marchant l'un sur l'autre.

BACHELIN.—C'est grave ! . . . Mais le bon droit est de votre côté ! Et, voyez-vous, mon cher enfant, je suis peut-être une vieille bête, mais je suis de ceux qui croient encore que tout ne va pas au hasard là-haut, et qu'il y a une providence. Nous nous reverrons demain, Philippe.

PHILIPPE.—Je l'espère. Mais il faut toujours prévoir

le malheur. Avez-vous examiné les papiers que je vous ai remis ?

BACHELIN.—Oui. Tout est parfaitement en règle.

PHILIPPE.—Je vous remercie. Prenez cette lettre : elle contient ma volonté. Je partage ce que je possède entre ma sœur et ma femme. . . . Je veux que celle qui porte mon nom soit, après moi, complètement indépendante. . . . Maintenant, et, ici, c'est à votre vieille amitié que je m'adresse, je vous charge pour Claire d'une mission qui vous sera pénible, mais que vous seul pouvez remplir. . . . Vous, devant qui j'ai vécu depuis l'enfance, à qui j'ai tout avoué hier, et qui savez ce que j'ai souffert, vous irez trouver ma femme, et vous lui direz combien je l'ai aimée, combien je l'aurais voulue heureuse. . . . Montrez-moi, tel que vous me connaissez, tel qu'elle n'a pas voulu me connaître : confiant et tendre. . . . Enfin, ne permettez pas qu'elle conserve de moi un mauvais souvenir.

BACHELIN.—Eh ! mon ami, que n'allez-vous, à l'instant, et vous-même, la trouver ?

PHILIPPE (*avec fermeté*).—Vous oubliez que toute avance que je ferais, pourrait ressembler à une bassesse ! . . . Ah ! ne me croyez pas un cœur dur ! Il n'en est rien, je vous l'atteste ! . . . Mais, quand, vis-à-vis d'elle, je ne me suis soutenu qu'à force de fierté, est-ce le moment d'avoir une défaillance ?

BACHELIN.—Mais elle est vaincue, écrasée. . . .

PHILIPPE.—Vous vous trompez. . . . Elle lutte encore. . . . Et tenez, cette nuit même, j'en ai eu la preuve. J'étais là à cette table, je veillais, et, dans le silence de la maison endormie, j'entendais, au-dessus de ma tête, un bruit de pas incessants, précipités, ceux de cette malheureuse femme. . . . Je la voyais, par la pensée, tournant autour de la chambre qui eût dû être la nôtre. . . . Que vous dirai-je ? J'eus un instant de faiblesse. . . . Je fus pris d'un violent désir d'aller retrouver cette femme que j'adore et qui n'est pas à moi. . . . Je me dis que j'étais fou de risquer de mourir avant de l'avoir prise dans mes bras. Je ne fus plus maître de moi, tout mon être s'élançait vers elle, et j'allais tout oublier, quand je l'entendis ouvrir sa porte, traverser le salon et descendre ! . . . Elle venait ! . . . J'attendis frémissant. . . . Elle s'arrêta là. . . . Le bois seul de cette porte nous séparait. Je fus sur le point de m'élançer, d'ouvrir, de lui crier : Viens donc ! tu sais bien que je t'adore. . . . Mais, avec déchirement, j'entendis de nouveau le bruit de ses pas s'éloigner remonter, et se perdre. . . . Ainsi, elle résistait toujours ! . . . Et moi j'avais été près de céder ! . . . Oh ! ce fut bien fini ! . . . Et je pris cette résolution suprême, jouant hardiment la partie : si je meurs, de lui laisser de moi un grand et fier souvenir : si je survis, de la mener jusqu'au bout à la conquête du bonheur !

BACHELIN (*grave*).—Mon ami, les violences qui ont amené de si graves complications sont les dernières révoltes de ce fatal orgueil près de disparaître. Oh ! il faut absolument que vous reveniez sain et sauf de cette rencontre, car le coup qui vous atteindrait ne tuerait pas que vous, j'en suis sûr.

PHILIPPE.—Soyez tranquille ! Je me défendrai. . . . (*On sonne au dehors.*)

BACHELIN.—Je me retire. . . . (*Très ému*) Allons. . . . du sang-froid. . . . mon brave enfant ! . . . (*Il le prend vivement et l'embrasse.*) Au revoir ! . . .

SCÈNE IV.

PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON.

PHILIPPE.—Vous êtes en avance, n'est-ce pas ? Nous avons le temps ?

LE BARON.—Il n'est que neuf heures. . . . Nous sommes ici depuis quelques instants. . . . Nous avons quitté Beaulieu à pied, comme pour une promenade, afin d'éviter les questions. . . . La baronne va nous rejoindre. . . . Elle tiendra compagnie à madame Derblay.

PHILIPPE.—Merci, mon cher baron. Vous m'avez toujours témoigné de l'amitié et je vous en suis très reconnaissant. . . . Quant à vous, Octave, j'ai une dette à acquitter envers vous et je le fais de grand cœur. . . . Je vous ai rendu responsable de torts qui n'étaient pas les vôtres. . . . J'ai été injuste et je m'en accuse. . . .

LE BARON.—Bien, mon ami !

OCTAVE (*très ému*).—Philippe, j'ai appris ce qui s'est passé entre Claire et vous. . . . Je sais combien ma sœur a été coupable, et je vous plains d'avoir enduré de tels chagrins, autant que je vous admire d'avoir su les cacher. Vous étiez dans votre droit. Nous avions rien à attendre de vous, et c'est moi qui vous demande pardon d'avoir osé vous demander votre sœur. . . .

PHILIPPE.—Non, mon ami. . . . Et. . . . (*Regardant la baron*). Je veux qu'on sache bien, dans les graves circonstances où je me trouve, je suis heureux de la savoir aimée par un honnête homme tel que vous. Je veux réparer mon injustice d'un moment, et je vous lègue Suzanne, comme ce que j'ai de plus cher au monde.

OCTAVE.—Philippe ! (*Philippe lui tend les mains, il les lui serre avec effusion et se met à pleurer.*) Oh ! Philippe !. . . .

LE BARON.—Brave cœur !

PHILIPPE (*dominant son émotion*).—Allons, marquis, un peu plus de fermeté ! J'espère que ce sera de ma main que vous recevrez ma sœur. . . . Mais si je n'étais plus là, mon ami, quand vous l'épouserez, aimez-la bien. elle le mérite. C'est un cœur tendre que la moindre déception briserait.

OCTAVE (*avec élan*).—Ah ! toute une existence de dévouement et de tendresse, en échange du bonheur que vous me donnez !. . . . Mais, Philippe, puisque vous êtes si bon, si généreux, ne le soyez pas à demi. . . .

LE BARON.—Ayez compassion de cette pauvre femme accablée et désespérée. . . . oh ! sincèrement !

OCTAVE.—Songez qu'elle pourrait ne plus vous revoir. . . . Je viens de lui parler : elle m'attendait.

LE BARON.—Elle est là ! elle pleure.

OCTAVE.—Oh ! par grâce ! un mouvement d'indulgence !. . . . Ne la repoussez pas !. . . . Faites cela, je vous en supplie !

PHILIPPE (*sombre*).—Je voulais éviter une entrevue, qui ne pouvait être qu'horriblement pénible pour votre sœur et pour moi. Vous désirez tous deux qu'elle ait lieu. . . . J'y consens. . . . (*Au baron*). Mais faites en sorte de l'abréger. . . . et facilitez-moi le départ, en venant me chercher. . . .

LE BARON.—Je vous le promets. . . .

OCTAVE.—Oh ! merci. . . .

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA BARONNE, CLAIRE.

(*Claire s'avance, appuyée sur la baronne.—Octave et le baron vont prendre leur chapeau et disparaissent par le fond.—La baronne les suit.—Claire et Philippe restent un instant en présence, silencieux.—Claire fait un effort pour parler.—Elle ne peut y parvenir et, saisissant la main de Philippe, elle éclate en sanglots.*)

CLAIRE.—Oh ! Philippe !. . . .

PHILIPPE (*très troublé*).—Claire. . . . par grâce. . . . vous me troublez profondément. . . . J'ai besoin de tout mon courage. . . . Je vous en supplie ! Calmez-vous, ménagez-moi, si vous tenez à ma vie !. . . .

CLAIRE.—Votre vie ! Ah ! Plutôt donner cent fois la mienne ! C'est moi, malheureuse, qui, par mon emportement, vous ai jeté dans le danger !. . . . Est-ce que je n'aurais pas dû tout supporter ? En souffrant, j'expiais mes torts envers vous. . . . Et, dans une minute d'emportement, j'ai tout oublié ! Oh ! vous devez me haïr. . . . car je ne vous ai fait que du mal. . . .

PHILIPPE (*très doucement*).—Non ! je ne vous hais pas. . . . Il y a eu, au début de notre existence commune, un malentendu qui nous a coûté, à l'un et à l'autre, bien des peines. . . . Je ne vous en fais pas seule responsable. . . . Il y a eu de ma faute. . . . Je n'ai pas su vous comprendre. . . . Je n'ai pas su assez complètement me sacrifier. . . . Je vous aimais trop ! J'ai beaucoup souffert ! Mais je ne veux pas m'éloigner en vous laissant la pensée que j'ai conservé pour vous de la rancune. . . . Donnez-moi la main, comme je vous la donne, et disons-nous adieu. . . .

CLAIRE.—Adieu ! Mais non ! pourquoi ? (*avec force*.) Vous ne vous battez pas !. . . . Je saurai vous en empêcher !

PHILIPPE.—Et comment ?

CLAIRE.—En sacrifiant mon orgueil à votre sécurité ! Oh ! rien ne me rebutera puisqu'il s'agit de vous ! Je m'humilierai devant la duchesse. . . . S'il le faut, j'irai trouver le duc.

PHILIPPE.—Je vous le défends ! Vous portez mon nom, ne l'oubliez pas ! Toute humiliation qui vous atteindrait m'atteindrait moi-même. . . . (*avec éclat*) Et puis, enfin, comprenez donc que je l'exècre, cet homme qui a été cause de mon malheur ! Et soyez sûre que l'instant, qui va me mettre face à face avec lui, est par moi, depuis longtemps, ardemment attendu !

CLAIRE (*avec angoisse*).—Philippe !

PHILIPPE.—Ce n'est pas pour rien, allez, que j'ai souffert sa présence chez moi. Je voulais l'avoir à ma portée. Je savais de quoi il était capable, et il fallait, pour ma justification complète à vos yeux, qu'à l'outrage de son abandon, il ajoutât l'outrage de son nouvel amour !

CLAIRE (*avec dégoût*).—Ah !

PHILIPPE.—Mais je vous connais aussi. J'étais sûr que ce serait par vous même, dans une heure de suprême révolte, que cet homme me serait livré. Vous avez fait ce que j'attendais de vous. Maintenant, le reste me regarde.

CLAIRE (*s'attachant à lui*).—Oh ! mais cela, c'est impossible ! Philippe, c'est de la folie !. . . . Je ne vous quitterai pas.

PHILIPPE.—Laissez-moi !

CLAIRE (avec désespoir).—Mais je ne veux pas qu'il vous... Ah ! Philippe, rien qu'un instant !... Ecoutez-moi, regardez-moi !... Vous ne voulez donc rien comprendre ? Mais vous ne voyez donc pas que je vous aime ?... Vous ne l'avez donc pas deviné depuis longtemps, dans le trouble de ma voix, dans l'égarément de mes yeux ?...

PHILIPPE (essayant de la repousser).—Claire !...

CLAIRE (la tête sur son épaule).—Oh ! tu ne m'empêches pas de parler ! Si tu savais comme je t'aime ! Reste près de moi, tout à moi ! Nous sommes si jeunes, nous avons tant de temps à être heureux ! (Philippe fait un mouvement pour lui échapper.) Ne t'éloigne pas ! Que l'on apporte cet homme et cette femme qui nous détestent... Nous les oublierons. Partons, veux-tu, loin d'eux ? Ce sera l'amour, le bonheur et la vie !

PHILIPPE, (la détachant de lui).—Ici, c'est le devoir et l'honneur !

CLAIRE.—Non ! non ! (Le baron paraît au fond).

PHILIPPE.—Silence !

CLAIRE.—Ah ! c'est fini, je suis perdue !...

LE BARON (à Philippe).— Il est temps. (Il sort).

PHILIPPE (à Claire, doucement).—Adieu !

CLAIRE (suppliante, venant à lui).—Ah ! ne me quittez pas ainsi ! Pas sur ce mot glacé ! Dites-moi que vous m'aimez ! Ne partez pas sans me l'avoir dit !

PHILIPPE.—Priez Dieu que je vive ! (Il sort par le fond ; la porte se referme).

CLAIRE (avec désespoir).—Ah ! (Elle tombe, puis au bout d'un instant reprend ses forces, cherche Philippe, ne le voit pas, et, chancelante, se dirige vers la fenêtre). Le voilà qui s'éloigne... Il gagne le parc... au détour de l'allée, il disparaît !... Mon Dieu ! si j'allais ne plus le revoir ! Non ! non ! c'est impossible !... Mais pourquoi ne l'ai-je pas laissé partir ! J'étais folle ! Il fallait m'attacher à lui... le suivre... Ce misérable duc me le tuera !... non ! je le sauverai ! (Elle sort par le fond en courant).

DEUXIÈME TABLEAU.

carrefour de forêt.—Au quatrième plan milieu, un bouquet d'arbres ; entre ce bouquet et la coulisse, un buisson ; au premier plan gauche, une roche plate couverte de mousse.—Sur la roche une boîte de pistolets.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, MOULINET, PUIS PONTAC ET LE DOCTEUR.

MOULINET (assis sur la roche, se lamentant).—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC.—Ah ! voici Pontac et le docteur.

MOULINET (avec inquiétude).—Le docteur !... Déjà ?

PONTAC (présentant le docteur).—M. le docteur Servan. (Il remonte vers le fond avec le docteur après les salutations)

MOULINET (au duc).—Voyons, monsieur le duc, il n'y a pas moyen d'arriver à une solution raisonnable ?... Je suis tout tremblant, j'ai passé la nuit à lire des descriptions effrayantes des blessures par les armes à feu... Je vous déclare que si je vous ai assisté jusqu'ici, c'est que j'ai conservé l'espoir d'obtenir de vous que vous ne poussiez pas les choses à outrance...

LE DUC.—Avez-vous oublié ce que madame votre fille m'a dit en partant ?

MOULINET.—Qu'elle espérait que vous alliez la venger ?... Eh bien ! ma fille est une folle... dangereuse... de vous avoir excité à la violence... C'était à la conciliation qu'il fallait vous exhorter... Tout peut très bien s'arranger... Désaccord passager entre deux amies, querelle sans importance entre deux cousines... On s'embrassera, et tout sera fini !... Mais un duel, un scandale, une rupture ! Vous n'en mesurez donc pas les conséquences ?...

LE DUC (souriant).—Pauvre monsieur Moulinet !... Tenez, parlez de cela à Pontac !

MOULINET (à Pontac qui est redescendu).—Mais sans doute... Tous les jours, de pareilles affaires aboutissent à une pacification... C'est très facile... On fera un petit procès-verbal. Madame Derblay retirera ce qu'elle a dit... Ma fille retirera ce qu'elle a répondu... Vous, mon gendre, vous retirerez votre provocation... Et chacun retirant quelque chose... il ne restera plus...

LE DUC (froidement).—Qu'à nous retirer nous-mêmes !

MOULINET.—C'est ce qui se fait couramment.

PONTAC.—Pas quand il s'agit de gens tels que M. Derblay et M. de Bligny... Croyez-moi, monsieur Moulinet, imposez silence à votre cœur !

LE DUC (raillleur).—Etouffez les plaintes du candidat alarmé.

MOULINET (très ému).—Eh ! monsieur, il s'agit bien de cela ! Je n'ai plus devant les yeux qu'un but d'humanité... Je suis un brave homme, moi, au fond. J'ai des remords, je m'accuse d'être cause de ce qui arrive et je suis bouleversé à la pensée que deux de mes semblables vont s'égorger là tout à l'heure... Voyons, duc, voyons, mon ami, mon cher enfant, soyez raisonnable, faites ça pour moi ! (avec attendrissement). Et je vous le promets, vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Voyons, monsieur Pontac ?...

PONTAC.—C'est impossible, monsieur Moulinet. Silence. Voici ces messieurs...

MOULINET (gémissant).—Ah ! mon Dieu !... Mon Dieu !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON et LE DOCTEUR.

Philippe et le duc échangent un salut et restent séparés par la largeur de la scène. Le baron, Octave, Pontac et Moulinet se réunissent au milieu et tirent les armes au sort.

OCTAVE (venant à Philippe).—Philippe, écoutez-moi bien... Vous êtes un homme admirablement brave... On peut tout vous dire... Le duc est un tireur redoutable. Le baron et moi, pour égaliser les chances, nous avons exigé qu'on ne lui laissât pas le temps de juger la distance... On va vous placer dos à dos... vous marcherez chacun vers votre place et, au moment où on donnera le signal, vous vous retournerez... Par grâce, pas de générosité, pas d'hésitation...

PHILIPPE.—Laissez-moi faire... Vous voyez, ma main ne tremble pas. (Les témoins font les préparatifs du duel.— Ils placent Philippe et le duc, dos à dos, le pistolet à la main.)

LE BARON.—Placez-vous, messieurs . . . (*Le duc et Philippe gagnent leur place, après avoir, l'un et l'autre, relevé le collet de leur redingote, pour ne pas montrer le blanc du col.*)

PONTAC.—Etes-vous prêts? . . .

PHILIPPE et LE DUC.—Oui.

SCÈNE III.

LES MÈNES, CLAIRE.

Elle paraît à droite du bouquet d'arbres, venant de la gauche.

CLAIRE.—Les voilà!

LE BARON.—Tirez! (*Le duc et Philippe se retournent, le duc fait feu vivement.—Claire, qui s'est jetée devant Philippe, chancelle et tombe.*)

CLAIRE.—Ah! . . .

TOUS (*avec épouvante*).—Ah! (*Ils s'élancent vers elle.*)

PHILIPPE.—Grand Dieu! (*Il prend Claire dans ses bras et l'étend sur la roche, la tête sur son épaule.*)

CLAIRE.—Je meurs pour toi, Philippe, je t'aime! (*Elle s'évanouit.*)

LE BARON (*au duc qui reste tremblant et pâle*).—Partez, duc! Après un tel malheur, toute rencontre est impossible. . . .

LE DUC.—Pas avant de savoir si elle est vivante . . .

PHILIPPE (*au médecin*).—Est-ce grave?

LE DOCTEUR.—Non!

LE BARON (*au duc*).—Aucun danger. Partez! (*Le duc sort avec Pontac et Moulinet par le premier plan droite.*)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, CLAIRE, sur la roche, LE BARON, OCTAVE et LE DOCTEUR, au deuxième plan.

CLAIRE (*revient à elle peu à peu. Elle voit Philippe à genoux, elle lui passe le bras autour du cou, puis encore engourdie*).—Je suis morte, n'est-ce pas, mon bien-aimé, et morte pour toi? Tu me souris, je suis dans tes bras. . . . Ah! que la mort est douce! (*Elle retombe tout à coup la raison. Elle se redresse.—Mais non, souffre, j'existe! . . . (Elle regarde Philippe avec angoisse)*)
Un seul mot! Réponds! M'aimes-tu? . . .

PHILIPPE (*avec passion*).—Je t'adore! . . .

CLAIRE (*tombant dans ses bras*).—Ah! . . . Comme j'aurais voulu être heureuse! . . .

Rideau.

FIN.